GUERRE DU MEXIQUE

In-8° 2e série.



M E X I C O

GUERRE
DU MEXIQUE

1861 - 1867

PAR L. LE SAINT

DEUXIÈME ÉDITION

revue et augmentée.

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30

[1871]

2-5099

GUERRE DU MEXIQUE

CHAPITRE I

Description du Mexique. — Son histoire. — Fernand Cortez.

Le nom de Mexique désigna longtemps la contrée de l'Amérique du Nord qui s'étend depuis l'Orégon jusqu'à l'isthme de Panama. Il s'applique aujourd'hui à un territoire plus restreint, borné par les Etats-Unis, le golfe du Mexique, la république de l'Amérique centrale et l'océan Pacifique. La population de ce territoire est d'environ 8,000,000 d'habitants, dont les deux tiers sont indigènes; les blancs et les noirs, qui forment l'autre tiers, sont à peu près en nombre égal. Il a pour capitale Mexico et est divisé en 29 départements.

Le Mexique est composé presque en entier d'un immense

plateau aride et sablonneux, formé par la chaîne des montagnes Rocheuses dont la crête le traverse, et légèrement incliné vers le nord; la partie sud est parsemée de pics élevés. On n'y trouve aucune rivière navigable. Les lacs, très-nombreux et très-vastes, semblent être les restes d'immenses bassins qui existèrent autrefois dans les hautes plaines des Cordillières. Sous le rapport du climat, on distingue trois zones : les *terres chaudes*, les plus fertiles de toutes et aussi les plus malsaines, qui comprennent à peu près tout l'étage inférieur baigné par la mer; les *terres froides*, sur les hauts plateaux; la *région tempérée*, comprenant les terres situées à 12 ou 15,000 mètres sur la pente des Cordillières, et où les saisons se confondent dans un printemps éternel. La flore est très-variée et réunit en quelque sorte la végétation des deux mondes. Les forêts renferment des animaux particuliers, tels que le chien muet, le bison, l'élan. Les métaux précieux abondent dans les montagnes. Tout cela ne fait pas que ce pays ne soit dans un déplorable état de misère; la terre est peu cultivée; des déserts immenses séparent les villes, et, récemment encore, les moyens de transport étaient à peu près nuls.

L'histoire du Mexique, dit l'auteur d'un excellent article inséré dans le Dictionnaire de Bouillet, présente trois grandes périodes : la période antérieure à la conquête par Cortez, la période coloniale et la période d'indépendance. Pendant la première, beaucoup de peuples se sont probablement succédé sur le sol mexicain. Les principaux furent les Toltèques, qui paraissent être les plus anciens, puis les Chichimèques et les Aztèques; ces derniers avaient pour capitale Ténochtitlan ou Mexico, qu'ils fondèrent en 1325, et ils étendirent leur suzeraineté sur les autres

tribus. Il y eut encore les Chapanèques, les Totonaques et les Zapotèques. A côté de l'empire de Mexico s'élevaient toutefois deux empires rivaux, bien que moins puissants, ceux de Tezcuco et de Clacopan. Tous ces peuples étaient arrivés à un degré de civilisation remarquable, et particulièrement les Aztèques : ils connaissaient l'architecture, la peinture, la sculpture, l'astronomie, construisaient des routes, creusaient des canaux, et possédaient une écriture hiéroglyphique. Les antiquités mexicaines, restes de cette époque, sont encore nombreuses, malgré la grande destruction qu'en firent les Espagnols.

La seconde période s'ouvre par le débarquement de Cortez. Il convient de rappeler les principaux faits accomplis par le plus illustre des hardis aventuriers qui, au seizième siècle, établirent la domination espagnole en Amérique.

Après avoir eu l'idée de s'enrôler sous la bannière de Gonzalve de Cordoue, Cortez, à peine âgé de vingt ans, s'embarqua, en 1504, sur un navire marchand qui se rendait dans le Nouveau-Monde, et dit adieu au rivage natal. Arrivé à Hispaniola, il fut nommé notaire de l'établissement d'Acua; mais il n'en consacra pas moins une partie de son temps à des expéditions contre les indigènes, et il se familiarisa ainsi avec la fatigue et le danger. Il suivit Velasquez, son chef, à Cuba, et, après la soumission de l'île, il devint secrétaire du nouveau gouverneur, avec lequel il se brouilla vite; rentré en grâce, il obtint des concessions de terrain et s'occupa sérieusement d'agriculture. Velasquez l'attacha à ses travaux et le chargea de faire une expédition dans le Yucatan. Cortez partit avec une flotille au mois de novembre 1518; quelques jours après, il arbora à la Trinité son étendard de velours noir

brodé d'or, portant une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette légende en latin : « Amis, suivons la croix, et si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe. » Il réunit de nombreux volontaires et se dirigea avec eux vers la Havane, où il acheva ses préparatifs; puis il fit voile pour le Yucatan. Il jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière de Tabesco, livra deux batailles aux naturels et s'empara de cette ville le 18 mars 1519; ensuite il aborda au port de Saint-Jean-d'Ulloa, dont les habitants lui apprirent qu'ils étaient sujets de l'empire du Mexique.

Cortez débarqua le 21 avril — jour du vendredi saint — sur la plage déserte de la Vera-Cruz. Après avoir établi son camp et l'avoir mis à l'abri d'une attaque de la part des indigènes, il exprima le désir de visiter le souverain, qui était alors Montézuma. Sa demande ayant été repoussée, il sollicita du prince l'autorisation d'aller à Mexico; l'empereur la lui refusa également. Il résolut alors d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par des présents et par des prières. Six mois se passèrent, durant lesquels le chef espagnol livra plusieurs combats malheureux; puis il s'approcha de la capitale avec cent mille Indiens devenus ses alliés. Mais la ville renfermait deux cent mille habitants, tous décidés à vendre chèrement leur vie, et Cortez dut l'assiéger pendant trois mois. Désespérant de pouvoir s'en rendre maître, il fit faire à Guatimozin, successeur de Montézuma, les offres les plus libérales, exigeant seulement qu'il reconnût la suzeraineté de l'Espagne, et promettant de respecter les personnes, les propriétés et les droits politiques des Aztèques : ses propositions furent rejetées avec dédain. Cortez ordonna l'assaut; les assiégés, enveloppés de tous côtés, purent à peine se défendre. Ce

fut moins un combat qu'un massacre. La prise de Guatimozin mit fin à ces horreurs le 12 août 1521, et Cortez s'empressa de soustraire ses soldats à l'air empesté de Mexico en les envoyant dans leurs quartiers. Il s'occupa ensuite de rebâtir la ville : il y attira les Espagnols par des concessions de terre et de maisons, des Indiens par une politique libérale qui leur accordait de nombreux priviléges. Vingt ans après, le pays avait complétement changé de face ; la religion chrétienne remplaçait partout le culte abominable des Aztèques.

L'Espagne fit du Mexique une vice-royauté, dans laquelle fut enclavé le Guatimala. La population indigène, accablée par la barbarie et la cupidité des conquérants, épuisée par des travaux excessifs, décrut rapidement, quoi que pût tenter, pour adoucir sa misère, le glorieux apôtre de l'humanité Las-Casas, qui vint plusieurs fois dans ce but en Europe, et plaida chaleureusement auprès de Charles-Quint la cause des malheureux Indiens. L'exploration de cette riche contrée se borna presque à la recherche des métaux précieux ; aussi le Mexique a-t-il fourni immensément d'or et d'argent à l'Espagne : Acapulco, sur l'océan Pacifique, était le lieu où se concentraient tous les produits, qu'on expédiait ensuite en Europe sur des galions.

La troisième période commence en 1810. Il y eut d'abord trois tentatives inutiles d'indépendance : en 1810 sous Hidalys, en 1815 sous Morclos, et sous Mina en 1816. En 1821, Augustin Iturbide, général de l'armée royale, passant aux insurgés, battit le vice-roi Apodaca, et, maître de Mexico, se fit proclamer *empereur* en 1822, sous le nom d'Augustin Ier ; mais il fut renversé dès l'année suivante, et le Mexique se constitua en république

fédérative ; la victoire de Tampico, gagnée en 1829 sur les troupes de Ferdinand VII, assura son indépendance. Depuis ce temps le pays ne cessa d'être déchiré par des dissensions intestines. Deux partis, les fédéralistes et les monarchistes, se disputèrent constamment le pouvoir. Les élections présidentielles étaient des luttes acharnées, et les présidents ne tardaient pas à succomber sous les efforts de leurs compétiteurs.

Un homme domine cette longue série de révolutions : c'est le général Santa-Anna. « Une fois l'empereur Iturbide renversé, dit M. Lucas Alaman, l'histoire du Mexique pourrait s'appeler l'histoire des révolutions du général Santa-Anna ; tantôt les organisant pour son propre compte, tantôt y prenant part après que d'autres les avaient commencées ; travaillant aujourd'hui à l'agrandissement d'autrui, et demain au sien propre ; élevant une faction pour l'abaisser et l'opprimer ensuite en soutenant la faction opposée : entretenant ainsi un jeu de bascule entre les partis, il fut le moteur des événements politiques ; le sort de la patrie s'enlaça avec le sien propre à travers toutes les alternatives qui quelquefois le portèrent à la possession du pouvoir le plus absolu pour le précipiter bientôt après dans la captivité et dans l'exil. » Jusqu'en 1833, Santa-Anna ne prétendit point pour lui-même à la présidence. Il la prit à cette époque et l'occupa presque toujours jusqu'en 1855. L'Indien Alvarez la lui enleva alors, mais il n'avait pu conserver l'autorité qu'au prix de luttes continuelles. Les batailles les plus sanglantes se livraient dans les rues de la capitale ; les bandes armées parcouraient sans cesse les campagnes ; le commerce et l'agriculture se traînaient misérablement, en proie au désordre.

Santa-Anna, ainsi que le fait remarquer M. Ducoudray, avait pour lui le courage militaire : il se défendit vaillamment contre les Français lorsqu'ils attaquèrent Saint-Jean-d'Ulloa en 1838, et contre les Etats-Unis, mais sans réussir à sauver les deux provinces objet de sa convoitise, la Californie et le Nouveau-Mexique. Cette guerre des Etats-Unis contre le Mexique dura deux ans, et fit la réputation du général Scott, qui alla planter le drapeau étoilé à Mexico en 1846.

CHAPITRE II

Expédition commune de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France. — Les Espagnols à la Vera-Cruz. — Départ de l'escadre française.

Les Etats-Unis, grâce à leur proximité, pouvaient satisfaire leur ambition. Les puissances européennes, au contraire, qui avaient contre le Mexique de sérieux motifs de mécontentement, arrivaient difficilement à obtenir justice à cause de la distance. La France, en 1838, s'était vue forcée d'envoyer des navires de guerre, qui avaient canonné la citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa et la Vera-Cruz; mais le gouvernement, embarrassé de sa victoire, ne voulut pas qu'on s'engageât dans l'intérieur des terres pour la compléter, et il s'estima heureux de signer, le 9 mars 1839, un traité par lequel il réduisait le chiffre de ses réclamations, afin d'obtenir que des satisfactions lui fussent accordées sur les autres griefs. Ce traité resta lettre morte. La guerre civile, loin de se ralentir, ne fit que redoubler dans les années suivantes. Le commerce européen ne pouvait plus être protégé; nos nationaux, aussi bien

que les Anglais et les Espagnols, étaient vexés, dépouillés, emprisonnés. Le crime était devenu une industrie. Il y avait des villages qui ne vivaient que de vols ; les chefs de ces villages s'entendaient avec les chefs des partis, et, vendant leurs services au plus offrant, couvraient leurs actes d'une sorte d'apparence politique. Il ne se passait presque pas de jour où la diligence de la Vera-Cruz à Mexico ne fût attaquée. Un pareil état de choses ne pouvait être supporté par les nations intéressées.

Après la chute de Santa-Anna, Alvarez n'avait pas gardé longtemps le pouvoir; le parti démocratique et révolutionnaire porta à la présidence M. Comonfort, et celui-ci prit pour vice-président l'Indien Juarez, qui, après avoir été au service d'un avocat chez qui il avait appris le droit, était devenu premier juge de la cour suprême; mais le parti conservateur renversa bientôt Comonfort, et le général Miramon demeura maître de Mexico. Il ne parvint pas néanmoins à dominer tout le Mexique ; Juarez s'empara de la Vera-Cruz, et il y eut dès lors deux pouvoirs ennemis, deux présidents. De là non-seulement une guerre civile, mais aussi une guerre de décrets et de mesures législatives. Enfin, en 1860, Juarez triompha, et il sembla prendre à tâche de provoquer l'Europe. Un de ses premiers actes fut l'expulsion de l'ambassadeur d'Espagne avec le nonce du Pape et un autre ministre étranger ; puis vinrent l'emprisonnement des vice-consuls français, des attaques à main armée dirigées contre notre ministre même, M. Dubois de Saligny, des exactions et des violences à l'égard des commerçants européens, leur assujétissement au service militaire. Juarez annula, en outre, pour deux ans, tous les traités signés par les gouvernements précédents avec les puissances européennes. Le moment était venu d'agir.

Le *Moniteur* du 30 novembre 1861 publia un décret, daté de la ville de Compiègne, et qui promulguait la convention conclue le 31 octobre entre la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne, relativement à une expédition au Mexique. Voici quelle en était la teneur :

« Sa Majesté l'empereur des Français, Sa Majesté la reine d'Espagne, et Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, se trouvant placées, par la conduite arbitraire des autorités de la république du Mexique, dans la nécessité d'exiger de ces autorités une protection plus efficace pour les personnes et les propriétés de leurs sujets, ainsi que l'exécution des obligations contractées envers elles par la république du Mexique, se sont entendues pour conclure entre elles une convention, dans le but de combiner leur action commune, et, à cet effet, ont nommé des commissaires, qui, après avoir échangé leurs pouvoirs, sont tombés d'accord pour arrêter les articles suivants :

Art. I. Sa Majesté l'empereur des Français, Sa Majesté la reine d'Espagne, et Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, s'engagent à arrêter, aussitôt après la signature de la présente convention, les dispositions nécessaires pour envoyer sur les côtes du Mexique des forces de terres et de mer combinées, dont l'effectif sera déterminé par un échange ultérieur de communications entre leurs gouvernements, mais dont l'ensemble devra être suffisant pour pouvoir saisir et occuper les différentes forteresses et positions militaires du littoral mexicain.

» Les commandants des forces alliées seront, en outre, autorisés à accomplir les autres opérations qui seraient jugées, sur les lieux, les plus propres à réaliser le but

spécifié dans le préambule de la présente convention, et notamment à assurer la sécurité des résidents étrangers.

» Toutes les mesures dont il s'agit dans cet article seront prises au nom et pour le compte des hautes parties contractantes, sans acception de la nationalité particulière des forces employées à les exécuter.

Art. II. Les hautes parties contractantes s'engagent à ne rechercher pour elles-mêmes, dans l'emploi des mesures coërcitives prévues par la présente convention, aucune acquisition de territoire ni aucun avantage particulier, et à n'exercer, dans les affaires intérieures du Mexique, aucune influence de nature à porter atteinte aux droits de la nation mexicaine, de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement.

Art. III. Une commission, composée de trois commissaires, un nommé par chacune des puissances contractantes, sera établie avec plein pouvoir de statuer sur toutes les questions qui pourraient soulever l'emploi et la distribution des sommes d'argent qui seront recouvrées au Mexique, en ayant égard aux droits respectifs des parties contractantes.

Art. IV. Les hautes parties contractantes désirent, en outre, que la mesure qu'elles ont l'intention d'adopter n'aient pas un caractère exclusif, et sachant que le gouvernement des Etats-Unis a, de son côté, des réclamations à faire valoir, comme elles, contre la république mexicaine, conviennent qu'aussitôt après la signature de la présente convention, il en sera communiqué une copie au gouvernement des Etats-Unis; que ce gouvernement sera invité à y accéder, et qu'en prévision de cette succession, leurs ministres respectifs à Washington seront immédiatement munis de leurs pleins pouvoirs à l'effet de

conclure et de signer, collectivement ou séparément, avec le plénipotentiaire désigné par le président des Etats-Unis, une convention identique, sauf suppression du présent article, à celle qu'elles signent à la date de ce jour. Mais, comme les hautes parties contractantes s'exposeraient, en apportant quelque retard à la mise à exécution des articles I et II de la présente convention, à manquer le but qu'elles désirent atteindre, elles sont tombées d'accord de ne pas différer, en vue d'obtenir l'accession du gouvernement des Etats-Unis, le commencement des opérations sus-mentionnées au delà de l'époque à laquelle leurs forces combinées pourront être réunies dans les parages de la Vera-Cruz.... »

Le moyen que les puissances alliées avaient décidé d'employer était à la fois le moins coûteux et le plus efficace. Elles n'avaient nullement l'intention de gaspiller leur poudre et leurs boulets en portant la guerre sur le sol mexicain, et il était tout à fait en dehors de leur dessein de débarquer des troupes et de marcher sur leur capitale. Elles ne pouvaient songer à traiter avec le Mexique comme avec un gouvernement régulier, ayant un centre d'autorité reconnu; les flottes combinées devaient seulement bloquer les principaux ports, la Vera-Cruz, Tampico et un ou deux autres, et les revenus de ces ports, mis en séquestre, seraient répartis proportionnellement entre les nations respectives jusqu'à parfait paiement des indemnités à exiger.

L'organisation militaire de l'expédition fut poussée très-vite : ce fut l'Espagne qui montra le plus d'empressement. Le gouvernement de la reine donna l'ordre aussitôt à son escadre de partir de la Havane pour le golfe du Mexique,

et, le 8 décembre, deux frégates et neuf transports à vapeur espagnols parurent devant la Vera-Cruz. Les Mexicains furent d'autant plus frappés de l'arrivée de ces forces sur la rade de Sacrificios, qu'ils s'étaient jusque-là bercés de l'espoir, sinon d'éviter l'intervention étrangère dont ils se savaient menacés, du moins de la voir ajourner encore par des négociations diplomatiques qui leur permettraient de se préparer à la résistance. Ces illusions tombaient devant la réalité, et une véritable panique succéda tout à coup à une insouciance inexplicable. Les habitants crurent d'abord à une attaque immédiate. Les grilles de fer du port furent fermées, et, pendant que la population se précipitait vers les portes qui donnaient sur la campagne, l'autorité pressait l'enlèvement du matériel de guerre, la ville était mise en état de siége, et la garde nationale convoquée en toute hâte. L'agitation se calma un peu lorsqu'on vit l'escadre espagnole aller prendre en bon ordre le mouillage d'Anton-Lizardo, à douze milles du port. Cependant une sorte d'émeute éclata dans la soirée, et le gouvernement ayant fait amener près du môle le trois-mâts *Maria-Conception*, saisi l'année précédente, la populace y mit le feu. On n'en continua pas moins ce jour-là et les jours suivants le désarmement du fort de Saint-Jean-d'Ulloa : 50 ou 60 pièces d'artillerie furent enlevées sur les 132 qu'il contenait.

Le matin du 10, la seconde division espagnole, composée de treize bâtiments de guerre et de transport à vapeur, rejoignit la première à Anton-Lizardo. Le lendemain, l'amiral Rubalcuba, commandant de la flotte, informa les capitaines des bâtiments français et anglais *la Foudre* et *l'Ariane*, ancrés en rade de Sacrificios, de sa résolution de sommer le gouverneur de la Vera-Cruz

de remettre entre ses mains la ville et le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, lui déclarant que si, dans les vingt-quatre heures, il n'avait pas reçu une réponse satisfaisante, il enlèverait la place de vive force. Il fut convenu en même temps, entre l'amiral espagnol et le commandant de la *Foudre*, que, jusque l'arrivée du commandant en chef des forces françaises, les troupes de Sa Majesté Catholique couvriraient de leur protection les Français et les propriétés françaises dans tout pays mexicain occupé par l'armée espagnole. Il demeura entendu, en outre :

Que le consul de France et le commandant supérieur français recevraient à l'avance avis de toute attaque de vive force projetée contre la ville, de façon qu'ils eussent le temps de pourvoir à la sécurité de Français, suivant les circonstances ;

Que même après la prise de possession de Vera-Cruz au nom de Sa Majesté Catholique, l'amiral commandant en chef des forces françaises pourrait, dès son arrivée, faire entrer dans la ville et la forteresse un nombre hommes égal à celui qu'y auraient mis les Espagnols ;

Que les sommes trouvées dans les caisses publiques, ainsi que celles perçues à la douane et dans les diverses administrations pendant l'occupation espagnole, seraient vérifiées par une commission mixte, désignée *ad hoc* par les ministres des trois cours alliées, et mises en réserve jusqu'à l'arrivée des commandants en chef, sans qu'il pût en être disposé pour quelque cause que ce fût ;

Qu'aucun fort, aucune fortification, aucun établissement public ne seraient détruits, à moins d'absolue nécessité et pour les besoins de la défense ;

Que le blocus établi devant le port contre les bâtiments mexicains par l'amiral espagnol ne concernerait en rien

les navires français, lesquels demeureraient libres de mouiller dans les ports du Mexique et d'y faire le commerce comme auparavant;

Que le commandant en chef des forces espagnoles, même étant en possession de la ville et des forts de Vera-Cruz, ne s'avancerait pas dans l'intérieur et ne conclurait aucun traité avec le gouvernement mexicain sans la participation du gouvernement de l'Empereur;

Enfin que tous les droits quelconques de la France seraient réservés comme si elle concourait elle-même à la prise de la place.

Le capitaine Van Donop, commandant de l'*Ariane*, s'associa pour son compte aux conditions stipulées par le commandant de la *Foudre*, et, comme lui, il crut devoir, en l'absence d'instructions précises de son gouvernement, s'abstenir de prendre part à l'attaque de la Vera-Cruz.

Cette dernière éventualité ne devait pas d'ailleurs se réaliser, car, le jour même de l'entrevue qui avait lieu à bord de la *Foudre*, une proclamation du général mexicain annonçait l'abandon prochain de la ville, et défendait aux habitants de fournir des vivres aux Espagnols.

Retenu pendant deux jours dans l'immobilité par un coup de vent du nord, l'amiral Rubalcuba ne put faire parvenir que le 14 au gouverneur la sommation de rendre la place. Dès que cette pièce fut arrivée, on accéléra l'évacuation de la ville. Le général mexicain Uraga, nommé depuis peu de jours au commandement de l'armée orientale, s'était, dès la veille, emparé de tous les chevaux, et avait forcé, sous peine de mort, les propriétaires des bestiaux des environs de les interner à huit lieues au moins de la Vera-Cruz. Les routes étaient encombrées de

chariots et de fuyards cédant à une terreur irréfléchie; à l'intérieur de la ville, les maisons étaient barricadées, et les étrangers s'attendaient au pillage.

Le 15, la réponse des autorités mexicaines à la sommation fut transmise à l'amiral espagnol par l'intermédiaire du consul de France et du commandant de la *Foudre*. Il y était dit que la ville et le fort seraient évacués le jour même, à midi. A la réception de cette réponse, l'amiral quitta le mouillage d'Anton-Lizardo, pour aller, vers quatre heures du soir, jeter l'ancre devant la Vera-Cruz, dont la population, rassemblée sur les terrasses des maisons, attendait avec une sorte de désir inquiet l'arrivée des Espagnols. Une députation de l'*ayuntamiento* se disposait à ouvrir les portes; mais le temps, qui toute la journée avait été favorable, redevint mauvais, et le débarquement ne put s'effectuer.

Le 16, l'amiral avança lui-même sous le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, à bord de la frégate à vapeur *Isabel la Catolica;* il fut rejoint vers le soir par le *Don Francisco de Assis*, sur lequel était le général Gasset. Le 17, au lever du soleil, les Espagnols entrèrent dans la ville. Ils y trouvèrent, ainsi que dans le fort, des canons qui n'avaient pas même été encloués, des munitions et un matériel considérable. A midi, le drapeau espagnol, hissé sur la Vera-Cruz, fut salué de 21 coups de canon par le vaisseau amiral.

Les Espagnols travaillèrent aussitôt à s'organiser, et ils débarquèrent peu à peu leurs troupes et leurs munitions. Mais une proclamation du général Uraga, déclarant traîtres à la patrie et menaçant de mort tous les Mexicains qui resteraient auprès de l'ennemi, entraîna la plus grande partie des habitants loin de la ville. Ces malheureux

fuyaient de toute part en désordre ; on ne rencontrait sur les routes que des chariots abandonnés, des canons jetés dans les fossés, des soldats sans armes, sans vêtements et sans pain. Par suite de cette misère et de l'irritation qu'elle produisait, on craignait de voir surgir avant peu des bandes de guérillas ; aussi l'arrivée des forces françaises et anglaises semblait-elle à la majorité de la population la garantie la plus sûre et la plus désirable contre les désordres que l'on redoutait. La possibilité d'une modification dans le régime politique du pays se présentait à beaucoup d'esprits comme le seul moyen de l'arracher une fois pour toutes à une anarchie devenue intolérable ; et il y avait des raisons de penser que la partie honnête et calme de la nation accueillerait favorablement toute mesure qui, en respectant son indépendance et en ménageant son amour-propre, tiendrait à assurer au Mexique, d'une façon durable, des conditions d'ordre et de sécurité.

Le ministre de France à Mexico était arrivé le 16 à la Vera-Cruz et s'était embarqué le même jour à bord de la *Foudre*.

Les Français suivirent de près les Espagnols. Le contre-amiral Jurien de la Gravière quitta Paris le 9 novembre, et se rendit à Toulon, où il devait s'embarquer sur le *Masséna*. C'était de ce port qu'allait partir l'escadre, après qu'elle y aurait été ralliée par plusieurs navires des ports de Brest et de Cherbourg. Les bâtiments avaient l'ordre de prendre la mer isolément. Le premier rendez-vous était à Ténériffe, le second à Fort-de-France (Martinique), et le rendez-vous général des trois escadres à la Havane. Mais, de même qu'on l'a vu, l'amiral espagnol n'avait pas attendu, pour se diriger vers la Vera-Cruz, l'arrivée des alliés.

La division navale française était en rade de Sainte-Croix-de-Ténériffe, les 23, 24 et 25 novembre. Elle comprenait en ce moment : *le Masséna*, vaisseau de 90 canons, ayant à son bord 500 zouaves pris à Mers-el-Kébir; *la Guerrière*, *l'Astrée*, *l'Ardente*, frégates à hélice de premier rang, et *le Montézuma*, petite frégate à roues; les avisos *le Chaptal* et *le Marsault*, et le transport *l'Aube*. Les troupes de débarquement étaient à bord de tous ces navires, qui emportaient, en outre, un matériel nombreux et des approvisionnements énormes.

M. Louis Noir a raconté de la façon la plus attrayante le départ d'Afrique d'un bataillon du 2e régiment de zouaves dont il faisait partie. Il s'exprime ainsi :

« Le 16 novembre, plusieurs compagnies de zouaves du 2e régiment étaient campées à Tlélat, à quelques lieues d'Oran; ces compagnies construisaient une route. En Afrique, l'armée française, imitant les grands exemples des légions romaines, a sillonné sa conquête de longues voies stratégiques, exécuté des *ouvrages d'art* innombrables et créé des villes sur l'emplacement des bivacs; les nations vraiment militaires se distinguaient toujours par leur aptitude aux travaux gigantesques : c'est par la pelle et la pioche, plutôt que par l'épée, que Rome conquit le monde. Une des plus précieuses qualités de nos soldats est cette merveilleuse facilité avec laquelle les combattants se transfigurent en pionniers.

» Les zouaves campés à Tlélat étaient rentrés dans leurs gourbis (cabanes) d'alfa depuis quelques instants; c'était l'heure de la sieste : chacun dormait sous le frais abri de verdure qu'il s'était industrieusement construit. Les sentinelles seules veillaient, mais avec une nonchalance apparente, particulière au soldat d'Afrique en faction.

A voir un zouave, appuyé sur sa carabine, les yeux demi-clos, la pose abandonnée, on se figurerait qu'il ne prête aucune attention à ce qui se passe; mais qu'un bruit léger vienne mourir jusqu'à lui, qu'une ombre suspecte paraisse à l'horizon, aussitôt le soldat qu'on croirait endormi redresse la tête; son regard perçant sonde l'espace, son oreille interroge la brise. C'est un trait digne de remarque et qui frappe l'observateur, que cette surveillance active au milieu d'une demi-somnolence. Du reste, tout est étrange, pittoresque, original dans ce corps de zouaves; leurs régiments, créés depuis quelque vingt ans seulement, ont déjà fait le tour du monde, et sont revenus, rapportant d'impérissables et glorieux souvenirs dans les plis de leurs étendards.

» Le zouave est certes un des types les plus saillants de notre armée : non qu'il l'emporte sur les autres en courage; sous ce rapport, la plus parfaite égalité règne entre nos régiments; mais le zouave a des qualités, des aptitudes, une bravoure et des coutumes toutes spéciales, qui lui font une place bien tranchée au milieu de nos légions. Le recrutement d'abord n'amène dans les rangs que des volontaires qui se sentent une vocation pour le genre de vie aventureux que l'on mène en Afrique; il est rare que l'on ait recours au contingent pour combler les vides, et encore fait-on un choix; de nombreux rengagements conservent un solide noyau de vétérans qui maintiennent les bonnes traditions du corps et lui conservent ses allures. Sans cesse en campagne, toujours bivouaquant, même dans les courts moments de tranquillité que lui laissent les Arabes, rompus aux marches forcées, aux intempéries, aux fatigues, les zouaves doivent à cette existence semée de périls, de courses incessantes, de privations pénibles,

un vigoureux tempérament militaire qui leur permet de supporter, comme en se jouant, les longs jeûnes, les dangers menaçants, les triples étapes. Leur corps semble avoir cette trempe qui rend si dur l'acier d'une bonne épée. Les campagnes d'Afrique avec leurs embûches, les piéges toujours tendus, leurs attaques soudaines, lui ont donné un coup d'œil sûr et prompt, une décision rapide et énergique, un sang-froid remarquable; selon le mot d'un de leurs chefs, au milieu des circonstances les plus imprévues et les plus critiques, ils ne se démentent pas et arrivent à parer aux événements.

» Sans cesse en lutte avec des adversaires qui rampent comme des serpents, bondissent comme des panthères, frappent comme la foudre et fuient comme le vent, ils ont acquis une merveilleuse agilité, et sont devenus éminemment propres aux manœuvres de tirailleurs, aux attaques impossibles à travers les rochers.

» Nul ne sait mieux que le zouave dissimuler sa marche et tomber à l'improviste sur l'ennemi.

» Enfin la longue habitude de braver la mort les a rendus inaccessibles aux fatigues; leur dédain du trépas est proverbial; ils sont de bronze au combat. La nécessité, mère de l'industrie, a présidé à leur éducation militaire; aux prises avec les difficultés de la vie des camps, ils savent improviser des ressources là où tout semble faire faute aux soldats : chasseurs habiles, pêcheurs émérites, ils mettent à contribution la terre et l'eau; ils ont découvert aux plantes dédaignées de merveilleuses propriétés culinaires; ils savent remplacer les légumes absents par un plat d'orties; ils ont inventé le fameux rôti aux cœurs de palmiers-nains; ils ont mis en vogue le lézard grillé, qui a eu naguère les honneurs d'une table auguste; ils ont

sucré leur café avec des caroubes et remplacé le café lui-même par le gland-doux avant que l'on admît ces substitutions comme possibles. Vatels éminents, ils ont créé des assaisonnements qui rendent supportables la chair du chacal et prêtent un goût exquis aux biftecks les plus risqués.

» Leur esprit de corps est magnifique ; unis entre eux, dévoués au drapeau, tous sont soucieux de la réputation de l'arme et se feraient hacher plutôt que de compromettre l'honneur du régiment. Vrais et durs soldats en expédition, ils doivent un brillant vernis d'instruction aux nombreux fils de famille qui s'engagent parmi eux et maintiennent très-haut le niveau intellectuel. Les bacheliers foisonnent aux zouaves ; les docteurs en droit et en médecine n'y sont pas rares ; plus d'un gentilhomme y abrite, comme jadis aux mousquetaires, un grand nom sous une veste de simple soldat.

» Aussi ces rudes compagnons font-ils en garnison d'élégants soldats qui se targuent de parler un langage choisi et de faire preuve d'atticisme. Que de fois, en Crimée, les zouaves étonnèrent-ils les officiers russes, pendant les armistices, par l'aisance de leurs manières et le brio de leur conversation !

» Tel est le zouave ; tels étaient les cinq cents hommes de cette arme qui allaient partir pour le Mexique.

» L'ordre de se mettre en marche arriva pendant la sieste.

» Dès que l'officier qui commandait eut pris connaissance de la dépêche, il fit sonner sac au dos par le clairon de garde ; le camp était installé pour plusieurs mois, en dix minutes il était levé.

» Nulle armée au monde ne peut être comparée à la nôtre pour l'activité. C'est grâce à cette foudroyante facilité

de concentration rendue possible par le caractère du soldat et ses qualités de marcheur, c'est grâce aussi à l'admirable organisation des services, que nous pûmes en quelques jours lancer 120,000 hommes en Italie, et couvrir Turin quand on nous croyait encore les uns au delà des Alpes, les autres sur les confins du Sahara.

» A peine les premières notes avaient-elles retenti, que chacun bondissait hors de son gourbi, abattait les tentes, les roulait, les chargeait sur les mulets de l'intendance, puis faisait son sac, prenait son arme aux faisceaux, sa place en front de bandière et attendait le départ.

» En moins de rien ces cinq cents hommes étaient prêts à partir au bout du monde.

» Ils gagnèrent Oran en quelques heures, traversèrent la ville en chantant, saluèrent gaiement de la main, parmi la population, leurs amis émus en les voyant s'embarquer pour un aussi long voyage, poussèrent un hourra d'adieu aux portes de la ville et gagnèrent le port de Mers-el-Kébir, où ils montèrent sur le vaisseau qui les emportait à deux mille lieues de là!... »

Le 23, le contre-amiral commandant en chef adressa à la division l'ordre du jour suivant :

« Marins et soldats,

» Nous allons au Mexique. Nous n'avons pas seulement à poursuivre, comme la vaillante escadre dont plusieurs d'entre vous ont fait partie, la réparation de nombreux et récents griefs : nous aurons, avant tout, à réclamer pour le respect de notre drapeau, pour la sûreté de notre commerce, pour l'existence de nos compatriotes, des

garanties plus sérieuses que celles qui nous ont été faites jusqu'ici.

» Nous n'entretenons aucune animosité contre le peuple mexicain. Nous savons ce qu'il faudrait attendre de cette noble et généreuse race, si elle pouvait mettre un terme à ses éternelles discordes; mais des gouvernements impuissants à maintenir la paix intérieure protégeront toujours mal, quel que soit leur bannière, la sécurité des étrangers.

» Notre véritable ennemi au Mexique, ce n'est pas telle faction politique, c'est l'anarchie; l'anarchie est un ennemi avec lequel il est inutile de traiter.

» Marins et soldats,

» Dans la nouvelle campagne que vous allez entreprendre, vous aurez pour juges de votre bon droit l'opinion sympathique de votre pays, le concours ou l'assentiment du monde civilisé; vous aurez bientôt, au Mexique même, les vœux de tous les gens de bien.

» Comprenez donc les devoirs que cette situation vous impose. Donnez aux populations l'exemple de l'ordre et de la discipline; apprenez-leur à honorer le nom de notre glorieuse patrie, à envier la prospérité et la paix dont nous jouissons, et vous pourrez alors répéter avec un légitime orgueil ces paroles que nous adressait, il y a quelques mois, votre empereur : « Partout où se montre le drapeau de la France, une cause noble le précède, un grand peuple le suit. »

» *Le contre-amiral des forces françaises expéditionnaires dans le golfe du Mexique.*

» JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

» A bord du *Masséna*, rade de Ténériffe, le 23 novembre 1861. »

L'escadre, après une relâche de quelques jours, se mit en marche vers la Martinique, où elle avait à prendre du personnel et du matériel d'artillerie et d'infanterie de marine; elle devait aussi y être rejointe par la frégate *l'Isis,* et par les transports *la Meurthe* et *la Sèvre*, qui ne pouvaient partir de nos ports que vers la fin de novembre. Le 28 décembre, la division arriva à la Havane, avec le général Prim, commandant des forces espagnoles; la ville fut illuminée, et les habitants parurent remplis d'enthousiasme.

Le général Prim aborda à la Vera-Cruz dans les premiers jours de janvier. A peine debarqué, il prononça un discours, dans lequel il disait que l'expédition n'avait pas pour but de conquérir le Mexique, mais d'obtenir la réparation d'injures faites aux puissances intervenantes. Son opinion était que les Mexicains, convaincus des intentions loyales des Espagnols, n'opposeraient aucune résistance; dans le cas contraire, il montrerait lui-même à ses soldats la route de la gloire.

Le nombre des troupes françaises arrivées s'élevait à 2,600 hommes appartenant à l'infanterie de ligne, aux zouaves, aux fusiliers de la marine et à l'artillerie. Les pavillons français, anglais et espagnols flottaient sur les murs de Saint-Jean-d'Ulloa, le pavillon français au centre, celui des Anglais à droite, celui des Espagnols à gauche. Contrairement au bruit répandu par certains journaux que le général espagnol était appelé à prendre le commandement supérieur des forces alliées, chacun des chefs anglais, français et espagnols devait conserver la pleine liberté de ses mouvements et l'intégrité du commandement des forces placées par son gouvernement sous ses ordres.

La ville est sur la plage, à droite de la rade, en arrivant

par le nord. Ses longues maisons basses, sans toit et peintes en jaune ou blanc, ses clochers et ses coupoles forment de loin un très-joli panorama. Le fort de Saint-Jean-d'Ulloa est à gauche; il est élevé dans un îlot de madrépores. Il a dû coûter des sommes immenses. Les Mexicains le croyaient imprenable; ils ont perdu cette illusion depuis longtemps.

L'île des Sacrifices, désignée par les Français sous le nom de « Jardin d'acclimatation, » à cause de la quantité de tombeaux qu'elle renferme, est un amas de sable à l'ouest de la rade. Avant la conquête, on voyait au sud de l'île un temple sur lequel on immolait des victimes humaines.

La Vera-Cruz est assise sur le bord du golfe. Une jetée de quelques mètres de longueur sert de débarcadère aux voyageurs et aux marchands qui viennent de la mer. Les navires jettent l'ancre près du fort : c'est leur seul abri contre les tempêtes. « Les rues, dit M. Manuel Domenech, sont larges, médiocrement pavées, tracées à angles droits comme dans toutes les cités mexicaines, et très-propres. La ville est entourée d'une muraille basse, inutile pour la défense; le moindre boulet doit y faire une brèche considérable. Pour désinfecter les ruisseaux d'où s'exhale une odeur nauséabonde, on y jette du chlorure de chaux; aussi les *zopilotes* encombrent moins les rues qu'autrefois. La quantité de ce genre de vautours est incroyable. Les ruisseaux, les terrasses des maisons, le toit des églises fourmillent de ces hideux bipèdes. Leur physionomie est repoussante, leur plumage lugubre, leur office dégoûtant. Ils dévorent les immondices et les cadavres des autres animaux avec une voracité phénoménale. La municipalité protége leur existence par une forte amende contre ceux qui les tueraient. »

La population est évaluée à 12,000 habitants. La plupart paraissent sortir de l'hôpital ou semblent avoir besoin d'y entrer ; on voit que c'est la capitale du *vomito*. Cette maladie règne généralement de mai ou juin jusqu'au mois d'octobre. Avec des précautions, on peut aborder et traverser la ville toute l'année sans danger d'être atteint. Le vomito n'est pas toujours mortel, et ne revient plus une fois qu'on est guéri.

Sous les Espagnols, la Vera-Cruz était beaucoup plus considérable ; aujourd'hui l'herbe croît dans les rues.

A l'approche du danger qui le menaçait, Juarez ne resta pas inactif. Le gouvernement mexicain disposait d'une armée de 55,000 hommes selon les uns, de 91,000 selon les autres. Cette armée se composait de troupes régulières et de milices, disséminées dans un grand mombre de places ou occupant des positions stratégiques sur la route de Mexico. Comme ces positions, malgré les avantages qu'elles présentaient, pouvaient être abordées de front ou tournées, le président voulait qu'on rappelât toutes les forces pour couvrir la capitale ; mais ses ordres ne s'exécutèrent pas, les généraux préférant rester dans leurs campements.

Le gouvernement de Juarez décida aussi que 30,000 gardes nationaux seraient mobilisés et employés avec l'armée à la défense du pays. Les étrangers incorporés dans la garde nationale réclamèrent contre cette décision, déclarant qu'ils consentaient à aider au maintien de l'ordre dans les villes, mais qu'ils refusaient de faire partie des bataillons mobilisés, parce qu'ils pouvaient être exposés à combattre contre des compatriotes. Cette déclaration, formulée dans une pétition revêtue de signatures nombreuses, fut remise au général Doblado, ministre de la

guerre et chef du cabinet, qui l'accueillit favorablement et y fit droit.

Les difficultés que rencontrait le président pour organiser la défense le décidèrent à négocier. Au moment où les commandants des forces alliées allaient avoir la seconde conférence pour s'entendre sur le mode et l'esprit de l'ultimatum à adresser au gouvernement mexicain, ainsi que sur la proclamation qui serait publiée postérieurement, un courrier arriva à la Vera-Cruz, porteur de communications de la part du général Doblado, qui dirigeait les affaires par délégation du président. Le général proposait une amnistie et manifestait le désir d'avoir le plus tôt possible un entretien avec les trois chefs. L'étonnement fut grand en Europe, lorsqu'on apprit la signature de la convention conclue le 19 février 1862, au village de la Soledad. Cette convention autorisait les troupes alliées à monter dans les hautes terres pour y attendre, à l'abri de la fièvre jaune, les négociations qui devaient s'ouvrir le 15 avril à Orizaba. Pendant ce temps, Juarez, peu scrupuleux, offrait aux Etats-Unis de leur céder plusieurs de ses plus belles provinces, en échange d'une somme avec laquelle il pût désintéresser une partie des alliés. La mésintelligence naquit entre les généraux et les plénipotentiaires des trois puissances à l'occasion de ces pourparlers avec Juarez, et elle éclata également entre leurs gouvernements, qui ne purent tomber d'accord sur l'interprétation de la convention de Londres. Le gouvernement français ne voulait pas qu'on traîtat avec Juarez, puisqu'on s'était proposé de le renverser. Une rupture s'ensuivit. Les Espagnols, qui avaient espéré cueillir de nouveaux lauriers au Mexique, se rembarquèrent avec le général Prim. Les Anglais se retirèrent aussi, les Français restèrent.

CHAPITRE III

Entrée du contre-amiral Jurien à Orizaba. — Combat du général de Lorencez sur les hauteurs des Cumbres. — Vaillant fait d'armes du mont Borrego.

L'honneur de notre drapeau était engagé : la France poursuivit seule le but qu'elle voulait atteindre. Tout était organisé, d'ailleurs, dans le corps expéditionnaire, pour une occupation du pays pendant deux ans au moins. Notre séjour au Mexique ne devait pas seulement avoir pour objet d'y rétablir l'ordre et le principe d'autorité, mais encore de nous y créer une influence telle que nous pussions patronner avec succès une candidature de notre choix. La plus grande activité régnait au ministère de la marine, et toutes les dispositions étaient prises pour envoyer rapidement de nouveaux renforts. Plusieurs batteries de marine se tenaient prêtes à partir au premier signal.

En attendant le moment de se porter sur Mexico, les troupes d'infanterie et d'artillerie de marine campaient à Tejéria ; les zouaves et les fusilliers marins occupaient le village de Saint-Jean. Les officiers des différents corps avaient

pu se loger assez commodément dans les *ranchos* ou fermes abandonnées ; les soldats s'étaient fait des tentes avec les voiles des navires de guerre. Les uns et les autres avaient déjà conquis l'affection des habitants. Un jour, quelques zouaves qui se livraient à la maraude dans les environs du cantonnement furent pris par des bandes mexicaines ; loin de les maltraiter, ces bandes les conduisirent jusqu'à l'entrée du camp français avec tous les honneurs dus à leur rang. Un autre jour, un des matelots de l'escorte du capitaine de frégate Thomassé, membre d'une commission envoyée à Mexico, se trompa de route et tomba entre les mains d'une troupe de guérillas. Ces hommes lui demandèrent cent piastres pour sa rançon ; le matelot répondit par un geste énergique qu'il n'avait pas un sou. — Mais vous êtes Français? dirent les Mexicains. — Certainement, répliqua-t-il ; et sur cette simple explication, le prisonnier fut traité avec tous les égards possibles et remis sur le chemin de Mexico.

A la date du 23 mars, les troupes françaises étaient à Tetuan : aucun engagement n'avait encore eu lieu. Le 28 avril, elles entrèrent à Orizaba, à la suite d'un glorieux combat. Notre cavalerie se composait de 300 hommes. Nous avions devant nous la première division de cavalerie du corps de Zarragozza, forte d'environ 2,000 hommes. L'ennemi occupait une plaine à l'extrémité de laquelle se trouve l'entrée d'un petit défilé qu'il faut franchir pour atteindre la ville. Il avait résolu de nous barrer le passage. Notre cavalerie exécuta une charge des plus brillantes, et, après une lutte très-vive, les Mexicains furent mis en déroute et éprouvèrent des pertes sensibles.

Orizaba est bâtie dans une vallée biscornue, formée d'un côté par la sierra de Zongolica, et de l'autre, par les contre-

forts du pic d'Orizaba, dont la cime, couverte de neige, s'élève à 295 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle ressemble à un grand bourg espagnol transplanté dans une vallée suisse. Sa population est évaluée à 16,000 âmes. Elle est dominée par le *Cerro del Borrego.*

Le contre-amiral déclara aux autorités de la ville qu'il entrait dans leurs murs en vertu des lois de la guerre, mais qu'il ne rendrait pas les habitants responsables des actes du gouvernement de Juarez et qu'il les traiterait en amis. Les Français quittèrent Orizaba le 22, et enlevèrent dans la journée même le fort situé en avant de El Ingenio. L'état sanitaire du corps expéditionnaire était excellent ; les populations lui témoignaient partout de la sympathie. Le contre-amiral, d'après ses calculs, devait arriver au plus tard le 25 mai à Mexico, où il pouvait compter sur le secours du général Almonte, hostile à Juarez, et qui avait formé un corps de cavalerie de près de 6,000 hommes.

A la nouvelle de ce premier avantage, tout le monde, en France, regretta pour nos alliés que leur drapeau ne fût pas à côté du nôtre quand le sang coulait, et que, dans cette expédition lointaine commencée en commun, la victoire fût pour nous seuls. La France n'avait pas cherché cette situation : elle avait tout fait pour l'éviter; mais elle ne pouvait aller plus loin ; car si, dans l'intérêt de la civilisation et de l'humanité, elle a l'habitude de ne reculer devant aucun sacrifice, elle a l'habitude aussi de ne pas reculer devant l'accomplissement d'un devoir. Or, dans cette circonstance, le devoir n'était pas douteux, et il avait fallu les incidents les plus étranges, sinon des intrigues de toute sorte, pour que le but si nettement défini de l'expédition pût être oublié et méconnu.

Un journal anglais, le *Times*, approuvait hautement la marche du contre-amiral Jurien de la Gravière sur Mexico : « Si les Français, disait cette feuille, entreprennent la mission de régénérer le Mexique et de le constituer en un Etat respectable et responsable de ses actes, dans l'une des plus belles régions du monde, nous ne regarderons pas leur entreprise avec jalousie et soupçons. Le gouvernement du Mexique est un scandale pour les autres nations, et si la France se charge de l'abattre, nous l'en remercierons.

» Les alliés ont perdu beaucoup de temps en négociations. Quelle qu'ait été la teneur d'une convention, il devient évident qu'elle ne pouvait produire que peu d'avantages, à moins qu'une intervention n'eût auparavant établi un gouvernement fort. Si des promesses d'argent ou de bonne conduite avaient dû être reçues comme une satisfaction suffisante, on aurait pu les obtenir à moins de frais que par une expédition commune. La résistance de Juarez et de ses complices est le résultat de leurs soupçons que les alliés ont l'intention d'en finir avec l'anarchie.

» On aurait pu saisir les douanes, mais dans douze mois une autre expédition serait devenue nécessaire. Il est impossible de garantir le succès de l'expédition, à moins que l'anarchie ne soit extirpée et qu'un nouveau gouvernement ne soit établi avec l'appui du dehors. Donc la solution proposée par la France est la seule que le problème admette, bien qu'elle soit surprenante dans sa forme.

» D'abord le projet de choisir un des partis qui divisent le Mexique et de le soutenir contre ses rivaux, exige déjà des institutions consolidées. Mais le Mexique n'a pour cela ni homme ni institutions. Les étrangers

y sont journellement en butte au pillage et à l'assassinat. Les matériaux d'un nouveau gouvernement ne peuvent pas se trouver au Mexique. La France songe probablement autant à elle-même qu'au Mexique. Elle calcule probablement le profit contre la gloire de l'entreprise. Ne les lui refusons pas, désirons au contraire qu'elle réussisse.

» Au Mexique, la France peut faire énormément du bien. Les Mexicains ont tellement prouvé leur incapacité en fait de gouvernement, que s'ils doivent être organisés en un Etat solide, quelqu'un doit faire pour eux ce qu'ils ne peuvent pas faire eux-mêmes.

» Les Américains savaient bien que le Mexique ne pourrait pas durer; mais ils comptaient bien qu'il tomberait entre leurs mains. Les Espagnols savaient que leur ancienne colonie était disponible; mais le chagrin qu'exprime le langage du général Prim montre qu'il sait que l'Espagne ne peut faire ce que la France peut faire. Les Espagnols se sont retirés, parce qu'il n'y a plus de place pour leur ambition. » Le gouvernement britannique, du reste, n'entendait nullement s'opposer aux vues de la France, et l'Espagne commençait à ne pas voir avec plaisir le départ de ses troupes de la Vera-Cruz.

Les dépêches annonçant la décision du gouvernement français au sujet de la convention de la Soledad arrivèrent le 26 avril à Orizaba. M. Jurien de la Gravière remit aussitôt le commandement des troupes au général comte de Lorencez, arrivé depuis peu avec des renforts, et le lendemain, le général informa le corps expéditionnaire de cette mesure, par un ordre de jour de prise de possession. Le commandement de la division navale des golfes du Mexique n'étant qu'un commandement de contre-amiral,

M. de la Gravière, promu au grade de vice-amiral, rentra en France sur la frégate à vapeur *le Montézuma.*

L'armée poursuivit sa marche sans apercevoir d'ennemis jusque devant les Cumbres, chaîne de montagnes élevée de 800 mètres au-dessus des hauts plateaux. Elle les atteignit le 28 avril. Alors fut livré un combat qui fit honneur à nos soldats. Il dura cinq heures. L'affaire commença inopinément. Les troupes campaient et déjeunaient, quand quelques coups de fusils donnèrent l'éveil et attirèrent l'attention sur le corps du général Zarragozza, qui prenait possession dans les Cumbres et dominait le corps français. Les zouaves et les chasseurs furent vite sur pied, oubliant la fatigue. L'action fut très-chaude. Les Mexicains étaient au nombre de plus de 6,000, appuyés de 18 canons. A six heures du soir, les Cumbres étaient héroïquement enlevées sous un feu très-nourri qui nous coûta peu de monde, parce que nos soldats d'Afrique, habitués à gravir des pentes jugées inaccessibles par l'ennemi, se mettent souvent, par cela même, à l'abri des balles, qui passent par-dessus leur tête; c'est ce qui explique pourquoi nous n'eûmes que trois morts et une trentaine de blessés. Le lendemain, on prit sans résistance la seconde chaîne. La déroute de l'ennemi était complète.

Le général de Lorencez ne rencontra pas d'obstacles jusqu'à l'importante place de Puebla, chef-lieu d'une grande province et boulevard de Mexico. Juarez y avait accumulé de puissants moyens de défense, des troupes nombreuses, et notre corps expéditionnaire se trouva en présence d'une ville barricadée et protégée par deux redoutables forteresses : Guadalupe et San-Loretto. Le général avait foi dans les sympathies des populations; malheureusement ces sympathies ne pouvaient se manifester

sous la pression d'une armée campée dans les maisons; et si l'attaque projetée contre la position de Guadalupe fut exécutée avec une grande vigueur, on ne put cependant emporter les retranchements : nos colonnes durent regagner Orizaba, dont le commandant en chef avait fait son centre d'approvisionnement et son point d'appui. M. de Lorencez rendit compte aussi au ministre de ses opérations, depuis l'affaire des Cumbres jusqu'à son retour à Orizaba.

« Parti de la Canada d'Istapan le 1er mai, après le combat livré le 28 avril aux Cumbres, je marchai sur Puebla sans éprouver de résistance, apprenant dans chaque localité que le général Zarragoza se retirait devant moi à une journée de distance; son passage était seulement marqué par l'incendie des habitations et surtout des meules de grains et de paille qui abondent sur le plateau d'Anuhac.

» Jusqu'alors aucun renseignement ne m'avait été fourni, tant était grande l'intimidation exercée sur les populations qu'on savait hostiles à Juarez.

» Le lendemain, 5 mai, j'arrivai devant Puebla, à neuf heures du matin, et j'arrêtai ma tête de colonne à environ trois kilomètres de la ville. Je reconnus qu'il n'y avait pas à hésiter; il fallait s'emparer avant tout de Guadalupe et de San-Loretto, dont la possession assurait celle de la ville.

» Après avoir fait faire le café, je formai, à onze heures et demie, ma colonne d'attaque, composée de deux bataillons de zouaves, de la batterie montée du capitaine Bernard et de quatre pièces de la batterie montée de marine du capitaine Mallat. Le régiment d'infanterie de marine formait la réserve. Des fusilliers marins et la batterie de marine devaient protéger les derrières de la

colonne d'attaque, que menaçait une nombreuse cavalerie qui s'était montrée sur ma droite.

» Je laissai les chasseurs à pied pour contenir l'ennemi qui se manifestait aussi à gauche par quelques tirailleurs, et je chargeai le colonel l'Héritier de protéger, avec le 99e de ligne et quatre compagnies d'infanterie de marine, le convoi que j'avais fait masser.

» J'avais permis à la cavalerie de se tenir entre le convoi et ma colonne d'attaque, pour faire face aux éventualités qui pourraient se présenter.

» Les zouaves marchant par bataillon en colonnes à distances entières par divisions, ayant entre leurs deux bataillons les dix pièces d'artillerie montée, firent un grand mouvement tournant à droite pour aborder la position de Guadalupe par des pentes accessibles.

» Le fort de Guadalupe tira le premier. Les deux batteries s'avancèrent jusqu'au pied de la hauteur, le plus possible, pour pouvoir ouvrir leur feu contre cette position; elles en étaient à 2,200 mètres; leur feu commença, et les zouaves se déployèrent en bataille. Le tir fut généralement très-juste, celui de l'ennemi très-vif et bien dirigé.

» Après trois quarts d'heure de lutte, je fis porter la batterie plus à droite, afin de battre plus directement la face que les zouaves devaient enlever. La batterie Mallat se plaça à une certaine distance de la batterie Bernard, pour rendre le feu des Mexicains plus divergent, et je fis avancer les zouaves contre le pied de la hauteur, de manière à les abriter du feu du fort.

» La disposition du terrain ne me permit pas de faire une brêche praticable; je n'avais pas d'ailleurs le matériel de siége nécessaire pour détruire la forteresse de Guadalupe;

je résolus de tenter une attaque de vive force. Les zouaves, prêts à s'élancer, étaient arrivés à mi-côte; j'envoyai chercher quatre compagnies de chasseurs à pied, en leur prescrivant de gravir les pentes à la gauche des zouaves, de façon à diviser la défense de l'ennemi. J'ordonnai en même temps au régiment d'infanterie de marine, aux fusiliers marins et à la batterie de montagne, d'appuyer le 1er bataillon de zouaves qui occupait la droite, et je pris un bataillon du 99e de ligne pour remplacer, comme réserve, derrière nos colonnes d'attaque, l'infanterie de marine et les fusiliers marins.

» Pendant que ces mouvements s'exécutaient, une section du génie partait avec chaque colonne d'attaque, emportant des planches munies d'échelons cloués et de sacs à poudre, destinées à faire sauter la porte du réduit. L'artillerie montée cherchait en vain à se frayer un chemin pour gravir la hauteur et se rapprocher du fort.

» Je donnai le signal : les zouaves et les chasseurs à pied s'élancèrent avec l'intrépidité intelligente traditionnelle dans ces deux corps; ils firent ce que les troupes françaises seules savent faire : ils arrivèrent sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, de boîtes et d'obus à balles, jusque dans les fossés du fort; quelques-uns parvinrent à se hisser sur le mur, où ils furent tués, à l'exception du clairon Roblet des chasseurs à pied, qui s'y maintint pendant quelque temps en sonnant la charge. Mais le couvent fortifié de Guadalupe, que l'on m'avait décrit comme une position de peu d'importance, était armé de 10 pièces de canon de 24, sans compter les obusiers de montagne placés sur les plates-formes et dans les clochers; trois lignes de feu de mousqueterie superposées avaient été établies au moyen de sacs à terre

disposés sur les terrasses; deux mille hommes au moins, commandés par le général Negrette, étaient renfermés dans le fort avec une artillerie bien servie.

» Le 1er bataillon de zouaves, l'infanterie de marine et les fusiliers marins, en effectuant leur mouvement en avant, avaient rencontré sur leur droite le feu des batteries de San-Loretto, et entre ce fort et Guadalupe cinq bataillons sur trois lignes ; ils avaient été chargés par la cavalerie mexicaine et arrêtés aussi à 100 mètres du fort.

» Je me disposais à faire passer en avant deux compagnies de zouaves que j'avais près de moi en réserve à mi-côte, lorsqu'un orage tropical, obscurcissant l'air, vint fondre sur nous et détremper les terrains à tel point qu'on ne pouvait plus se tenir debout sur les pentes qu'on venait de gravir.

» L'impossibilité de soutenir plus longtemps cette lutte héroïque m'étant démontrée, je fis redescendre les bataillons engagés, en profitant des plis de terrains, et je les arrêtai au pied du coteau pour y reprendre leurs sacs.

» Il me restait à évacuer mes blessés, que j'avais, pendant le combat fait porter dans une ferme située à 2,200 mètres du fort. Je les fis sortir par petites fractions, afin d'éviter le feu de l'artillerie de Guadalupe qui continuait à tirer sur tous les groupes.

» Lorsque cette opération fut terminée, la nuit était sur le point de tomber, et mes troupes se retirèrent au camp en échelons, avec le plus grand ordre et sans que les Mexicains osassent s'avancer contre elles.

» Les pertes éprouvées dans le glorieux combat du 5 mai se résument ainsi : officiers : tués, 15; blessés 20; troupes : tués, 162 ; blessés, 245 ; disparus, 285.

» Les renseignements divers qui me sont venus des Mexicains portent à 1,000 hommes les pertes de l'ennemi.

» La nuit du 5 au 6 se passa sans un seul coup de fusil.

» Telle était ma situation devant Puebla, la ville la plus hostile à Juarez, au dire des personnes dont l'opinion desquelles je devais avoir foi, et qui m'assuraient formellement, d'après les renseignements qu'elles étaient à même de recueillir, que je devais y être reçu avec transport et que mes soldats y entreraient couverts de fleurs.

» Je ne pouvais pas songer à attaquer les barricades de Puebla tant que les forts de la Guadalupe et de San-Loretto étaient au pouvoir de l'ennemi; une marche directe sur Mexico, laissant derrière moi une place fortifiée, était impossible; je me décidai à me diriger sur Orizaba; toutefois, pour ne pas négliger la chance d'être rejoint par l'armée du général Marquez, dont l'arrivée m'était annoncée à tout moment, je résolus de profiter des délais que me donnait le nombre de jours de vivres que je portais avec moi.

» Je passai donc les journées du 6, du 7 et du 8 devant Puebla, me bornant le 8 à rectifier l'assiette de mon camp, sans toutefois faire rétrograder les troupes les plus voisines de la ville; j'espérais en outre attirer l'ennemi et le battre en rase campagne, s'il avait l'audace de venir m'attaquer. Il eut la prudence de ne pas me tirer un seul coup de fusil, ni de jour ni de nuit. Enfin le 8, à deux heures, ne recevant de l'armée du général Marquez que des nouvelles très-évasives et même contradictoires sur sa proximité et sur son intention de venir me rejoindre, je commençai à faire défiler mon immense convoi sur Amozoc. Je restai moi-même en position jusqu'à six heures du soir

avec la plus grande partie des troupes, et je me retirai avec elles derrière le convoi, dans l'ordre le plus imposant, sans que l'ennemi osât montrer en dehors de la ville un seul cavalier ni un seul fantassin.

» Je séjournai à Amozoc le 9 et le 10, sollicité que j'étais d'attendre l'arrivée du général Marquez.

» Le 10, le général Lopez vint me rejoindre, de sa personne, avec une dizaine de cavaliers. Il nous apprit que Zulaoga, au nom de son parti, avait fait, le 5 au matin, jour de notre arrivée devant Puebla, avec le gouvernement de Juarez, un traité en vertu duquel il s'engageait à neutraliser l'armée du général Marquez pendant notre présence devant la ville.

» A cette nouvelle, qui éclaircissait la situation même aux yeux de ceux qui avaient conservé le plus d'illusions, je fixai mon départ au lendemain 11. Je m'arrêtai successivement à Tepeaca, Acacingo, Queholac, Saint-Augustin del Palmar, à la Canada d'Istapan, sans être inquiété, rencontrant seulement quelques partis nombreux de cavalerie qui se tenaient toujours hors de portée.

» A mon arrivée devant Palmar, qu'on m'avait dit être occupé fortement et barricadé, j'eus l'occasion de faire prisonnier un parti de vingt-deux cavaliers, en ordonnant de tourner le village à droite et à gauche par la cavalerie d'avant-garde.

» Le lendemain, je partis pour la Canada d'Istapan, où je devais m'attendre, d'après les renseignements qui m'étaient donnés, à rencontrer des difficultés pour repasser les Cumbres, dont la route serait coupée par quarante barricades et autres obstacles.

» Je pris mes dispositions en prévision de ces éventualités, et je fis occuper les contre-forts de droite et de gauche.

» Les renseignements que j'avais reçus ne se réalisèrent qu'en partie. Les Mexicains avaient en effet accumulé les obstacles matériels, qui consistaient en barricades formées d'énormes troncs d'arbres qu'ils avaient fait rouler du haut des montagnes sur le chemin, et en coupures dont le déblai formait de gros amas de rochers et de terre; il y avait en effet une quarantaine de ces obstacles sur la route; mais soit que les Mexicains n'osassent pas nous poursuivre, soit qu'il y ait eu division entre les chefs, je ne rencontrai pas un seul défenseur dans les Cumbres, et, malgré le travail qu'a nécessité la destruction de ces obstacles, ma colonne et mon convoi arrivèrent à Aculango avant la nuit.

» J'arrivai le 17 à Técamalacan. Un officier mexicain de l'armée du général Marquez se présenta aux avant-postes et m'annonça que la cavalerie du général, forte de 2,500 chevaux, venait à moi de Tehuacan par les sentiers des montagnes, et que le général, avec son avant-garde, était près de me rejoindre; il me demandait un laisser-passer pour aller à Orizaba s'aboucher avec le général Almonte.

» J'envoyai aux avant-postes un officier d'état-major avec l'officier mexicain; ils revinrent au bout d'une heure, avec le général Marquez.

» Le général me dit qu'il venait de Matamoras, ville située à dix-neuf lieues de Puebla sur la gauche de la route de Mexico.

» Après m'avoir fait sa visite, il partit pour Orizaba avec quelques cavaliers, m'avertissant que sa cavalerie était en arrière et qu'elle devait me rejoindre le lendemain.

» Le 18, je me suis mis en route pour Orizaba. Arrivé

au village d'Ingenio, je laissai filer ma colonne et mon convoi, et je m'y installai pour installer dans ce village le 99e de ligne avec deux pièces de batterie de montagne.

» Deux raisons me déterminèrent à faire ce détachement : je voulais éviter l'encombrement des troupes dans Orizaba ; d'un autre côté, Ingenio, village situé sur un cours d'eau à six kilomètres d'Orizaba, en un point très-resserré par les montagnes, me permettait, en l'occupant, de fermer la vallée d'Orizaba.

» Vers six heures du matin, le général Marquez vint me dire qu'on l'avait prévenu que l'armée de Zarragozza s'avançait par les Cumbres pour s'opposer à la jonction de sa cavalerie avec moi, qu'il n'était pas certain que ce renseignement fût exact, qu'il se rendait de sa personne au-devant de sa troupe pour s'en assurer.

» Je donnai l'ordre au colonel l'Héritier de faire soutenir le général Marquez par un bataillon, dans le cas où il ferait savoir que le général Zarragozza était effectivement en présence de sa cavalerie. Je restai moi-même à Ingenio jusqu'à une heure de l'après-midi, et, voyant arriver les cavaliers de Marquez, sans qu'aucun d'eux m'annonçât la présence de l'ennemi, je continuai ma route sur Orizaba.

» A dix heures du soir, le général Tabouda vint me trouver pour me dire que la cavalerie du général Marquez et le 2e bataillon du 99e de ligne, commandant Lefebvre, avaient soutenu à cinq heures de l'après-midi un combat sérieux contre les troupes de Zarragozza ; que 1,200 prisonniers avaient été faits, et que le 99e avait pris un drapeau.

» Le colonel l'Héritier, peu de temps après, me confirmait ces nouvelles par une lettre.

» Dans la pensée que Zarragozza devait être en forces et que le lendemain il pourrait renouveler ses attaques contre la cavalerie de Marquez et le 99e de ligne, j'ordonnai à la majeure partie des troupes de se réunir à deux heures du matin, et je marchai à leur tête sur la route de Aculcingo.

» Je traversai pendant la nuit le camp de Marquez, et, au point du jour, je rencontrai le bataillon du 99e; j'appris alors que les troupes de Zarragozza s'étaient complétement dispersées le soir même du combat.

» Le 2e bataillon du 99e, parti d'Ingenio à deux heures de l'après-midi, avait rejoint le général Marquez à cinq heures. La cavalerie de ce général, qui arrivait par un chemin de traverse des montagnes, était déjà coupée par l'armée de Zarragozza, établie sur un plateau dominant la jonction du chemin de traverse de Tehuacan avec la route d'Orizaba.

» Le commandant Lefebvre avait divisé immédiatement son bataillon fort de 500 hommes en deux colonnes, et dirigé la première sur la gauche de l'ennemi pendant qu'il faisait gravir à la seconde un monticule qui dominait l'interjection de deux chemins. Le bataillon du 99e et les cavaliers du général Marquez chargèrent alors l'ennemi avec une telle vigueur qu'à six heures du soir il avait disparu, et que les résultats de la journée furent : un drapeau pris par le 99e de ligne, 800 fantassins et 400 cavaliers prisonniers, 100 à 150 morts environ, 250 blessés.

» L'état sanitaire de l'armée est bon, l'esprit est excellent; nos malades et nos blessés sont établis dans deux hôpitaux au nombre de 600. »

Le général de Lorencez, revenu à Orizaba, eut beaucoup de peine à garder ses communications avec la Vera-

Cruz à travers un pays défoncé par l'eau, obligé de se défendre contre les attaques de l'ennemi, et souvent de réduire les rations de ses officiers et de ses soldats à cause de la difficulté des approvisionnements. Voici comment, en trois jours, la place fut mise en état de défense.

On utilisa d'abord le cours d'une rivière pour faire une protection sur l'une des faces de la ville, puis on se barricada dans les rues si bien que toutes les issues furent fermées. Les maisons placées entre les barricades furent crénelées, et l'on consolida les murailles trop faibles; de cette façon, on improvisa une enceinte continue et bastionnée. En arrière de chaque barricade, les façades donnant sur les rues étaient percées de meurtrières, d'où l'on dirigeait un feu plongeant sur les assaillants. La barrière franchie, il fallait défiler sous une grêle de balles. Enfin les pièces étaient établies en batterie sur les points les plus favorables.

Les fortifications construites, il s'agissait de les garder. Le général sut mettre un ordre admirable dans la défense. Chaque bataillon eut son quartier, chaque compagnie sa rue, chaque escouade son poste, chaque soldat sa place, et tous jurèrent de mourir plutôt que de reculer d'un pas. Pour habituer chacun à monter sans bruit et sans encombre la meurtrière ou le créneau qui lui était dévolu, un clairon sonnait, soit le jour, soit la nuit, un léger signal; on prenait les armes, on courait aux barricades, et l'on était sur pied en moins de trois minutes.

Ces dispositions prises, on s'inquiéta de faire connaître notre situation à la Vera-Cruz. Envoyer un courrier était chose presque impossible, il eût été pris par un guérillas. Le concours des Indiens nous fut extrêmement utile; les plus habiles d'entre eux s'offraient pour prendre nos dé-

pêches. Ils employaient les ruses les plus originales pour les cacher. L'un d'entre eux fit copier laconiquement sur un papier très-mince et d'une écriture très-fine les instructions du général au commandant de la Vera-Cruz ; il roula le tout en forme de pelotte qu'il enduisit de cire, et se l'introduisit dans le creux de l'oreille.

Un autre imagina un procédé meilleur encore. Arrivé à Orizaba, il portait à la main une baguette garnie de feuilles sèches et arrachée à un arbre, et s'éventait négligemment avec elle en marchant. Il présenta cette petite branche en disant qu'elle contenait une dépêche. « Elle est vissée, dit-il, mais je défie de trouver le point. » Et, en effet, il fallut qu'il la dévissât lui-même et qu'il tirât la dépêche du creux de cette baguette, que nos soldats appelaient à bon droit *magique*. On présumait, d'après les travaux exécutés, qu'Orizaba deviendrait le grand centre d'approvisionnements de l'armée expéditionnaire et sa base d'opération ; c'était là qu'on allait diriger les quantités immenses de rations qui étaient attendues.

Le 12 juin, Zarragozza arriva avec son corps d'armée à Técamalara, à 6 kilomètres d'Ingenio et à 12 d'Orizaba. Vers sept heures du soir, il envoya au commandant en chef un parlementaire, porteur d'une lettre étrange, dans laquelle il lui proposait une capitulation qui aurait pour condition principale l'évacuation, dans un temps donné, du territoire de la république. Le général Lorencez savait que le corps de 5,000 hommes du général Ortega, parti de Jésus-Maria, s'avançait vers sa droite, du côté nord de la ville. Le 99e de ligne, bien que dans une excellente position de défense, se trouvait dès lors en l'air, et le commandant en chef avait besoin de ce régiment pour protéger la ville, dont la garnison avait été diminuée par le

départ de 2,000 hommes, que le général Marquez avait dirigés vers la Vera-Cruz. Il y avait donc intérêt à gagner du temps pour faire revenir le 99e. Le commandant sut contenir son indignation, et il adressa à Zarragozza une réponse évasive. Il envoya en même temps un officier à Ingenio, le chargeant de ramener pendant la nuit le 99e à Orizaba. Le lendemain matin, à six heures, le régiment était arrivé, et peu de temps après, les éclaireurs de l'ennemi se tiraillaient avec les nôtres. La journée fut employée aux dernières dispositions de défense.

Dans la nuit du 13 au 14, le colonel l'Héritier fut prévenu que l'ennemi prenait position sur la cime du mont Borrego, jugé jusque-là inabordable. Il donna l'ordre à la 3e compagnie du 1er bataillon de son régiment d'en gravir les pentes à pic et dépourvues de tout sentier, d'en chasser les Mexicains et de s'y maintenir à tout prix. Après une ascension des plus difficiles d'environ deux heures, le capitaine Detrie fut accueilli, vers une heure et demie, par une vive fusillade. Loin d'en être ébranlé, il se précipita sur les Mexicains, et leur enleva trois obusiers de montagnes, dont deux venaient de faire feu sur lui.

Cependant le sommet du mont Borrego n'était pas encore atteint. L'ennemi était nombreux; le lieutenant Sombret, le sergent-major Gat et le sergent-fourrier Croz étaient blessés. Le capitaine Detrie maintint sa compagnie en position et lui fit prendre du repos, ne doutant pas que des renforts ne lui fussent envoyés. La 2e compagnie du 1er bataillon vint, en effet, le rejoindre à trois heures et demie; les capitaines Detrie et Leclère organisèrent alors leur colonne d'attaque, et s'élancèrent sur l'ennemi à la baïonnette, aux cris de *Vive l'Empereur!* Les Mexicains

revinrent deux fois à la charge et furent deux fois repoussés. Le capitaine Detrie fut blessé à la main ; il eut son révolver broyé et ses vêtements criblés de balles ; mais la position appartenait définitivement à la 3e et à la 2e compagnie du 1er bataillon du 99e.

Cette poignée de braves avait eu à lutter contre 2,000 hommes, et tous avaient montré un courage vraiment héroïque. Deux cent cinquante Mexicains gisaient sur le champ de bataille, morts ou grièvement blessés ; trois obusiers de montagnes, un drapeau, trois fanions de bataillons, deux cents prisonniers étaient restés au pouvoir de cent quarante de nos soldats. Un général, trois colonels, deux lieutenants-colonels avaient péri ; tout le corps du général Ortega, y compris les 3,000 hommes laissés dans la plaine, était complétement dispersé.

Cette même nuit, le corps du général Zarragozza avait ouvert une parallèle en avant de la porte de Puebla, et réparti sur cette ligne en plusieurs batteries dix-huit pièces dont deux de siége. Le 14, à cinq heures du matin, le feu commença. Nos batteries n'avaient pas encore une épaisseur de parapet suffisante ; il fallut répondre à l'attaque de l'ennemi et continuer le travail. Les artilleurs, les sapeurs du génie, les travailleurs des zouaves et du 99e rivalisèrent de courage et de dévouement. M. Denans, aspirant de marine, commandant une section de campagne, dirigea son tir pendant une heure, presque à découvert, avec une précision remarquable. A défaut de sacs de terre, le général Douay, chargé de la défense de cette partie de la ville, employa des balles de coton pour faire des épaulements et protéger ses troupes contre le feu des Mexicains. Le lieutenant Bailly, de la batterie montée de marine, et le lieutenant de Condé, de la batterie montée de terre,

firent preuve d'une grande bravoure et de beaucoup de sang-froid dans le commandement de leur section.

Pendant que ces événements se passaient à la porte de Puebla, les deux autres sections de la batterie montée de terre prenaient leur position de combat au nord de la ville avec le 99e, et lançaient quelques obus sur des groupes de cavaliers qui apparaissaient au loin vers deux heures. Le capitaine Bonnet, de la batterie de montagne, dirigea avec succès sur les assiégeants le feu des obusiers mexicains pris par le 99e. A huit heures, le génie commença une tranchée destinée à étendre notre action. Mais quand vint le soir, tout le monde était trop fatigué pour songer à rien entreprendre contre les batteries de l'ennemi, et l'opération fut différée. Le lendemain matin, le corps de Zarragozza avait disparu, épouvanté des résultats du combat soutenu par les deux compagnies du 99e; il s'était mis en pleine retraite sur le Canada d'Istapan et San-Andres. Le général de Lorencez fit détruire les travaux des Mexicains et continuer les nôtres. Il fit aussi construire deux maisons fortifiées sur le Borrego, et attendit sans découragement l'arrivée des forces qu'il venait de demander en France.

Contraints au repos jusqu'au jour où le débarquement de nouvelles troupes leur permettrait de se porter en avant, nos soldats se livraient, paraît-il, à des études sur le dialecte, et ils trouvaient — ce que M. de Humboldt avait découvert avant eux — un mot de trente-trois lettres. Il n'y a peut-être, dit M. de Humboldt, aucune langue qui ait des mots aussi longs que celle du Mexique ; il est vrai qu'il n'y en a pas non plus où ils signifient autant. Ainsi le mot *Amatlocuilolitquituatlaxilahuilli* exprime la récompense accordée au messager qui porte un papier sur lequel est

indiqué, en caractères symboliques ou en peinture, une nouvelle que l'on veut transmettre. Trente-trois lettres pour un seul mot! voilà, écrivait à ce propos, de la Vera-Cruz, le correspondant d'un journal de Paris, un pays où la copie est facile à faire; on remplit une colonne de journal avec une idée.

CHAPITRE IV

Campagne du général Forey. — Préparatifs. — Opérations préliminaires. — Victoire de San-Lorenzo.

Le général Forey, le vainqueur de Montebello, venait d'être nommé au commandement en chef de l'armée du Mexique ; il devait emmener un corps de vingt mille hommes. Les préparatifs furent poussés partout avec une rapidité merveilleuse, et l'on ne doutait pas que le nouveau commandant ne fût avant trois mois sur le terrain, à la tête des troupes que le gouvernement lui confiait.

Dès le 30 juin, les vaisseaux *l'Impartial*, *l'Eylau* et *le Finistère* partirent d'Alger avec un régiment de zouaves et un escadron de chasseurs d'Afrique. Ces 2,000 hommes étaient envoyés au général de Lorencez pour qu'il les employât en cas de besoin.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière quitta Paris le 11 juillet et se rendit à Cherbourg, afin de presser les armements de la frégate cuirassée *la Normandie,* qui portait son pavillon : il avait le titre de commandant de la division navale des Antilles et du golfe du Mexique. Le général

Forey ne devait pas tarder à partir lui-même ; il achevait de prendre ses dispositions pour la traversée. Le général Bazaine composait son état-major. Le général de Mirandol était nommé commandant de la cavalerie du corps expéditionnaire, ainsi que d'un corps de cavaliers mexicains qui demandaient à servir sous un chef français.

Le 26, l'ordre fut envoyé à un certain nombre de navires de Brest de rallier Cherbourg. Le premier départ de ce port s'effectuerait du 28 au 30 juillet, le second le 5 août, le troisième le 10, le quatrième le 15, le cinquième le 20 ; le dernier serait composé de l'artillerie, du génie et du matériel.

Le début du voyage ne fut pas heureux pour deux de nos bâtiments. *Le Prince-Jérôme*, qui avait pris la mer le 28 août, fut incendié en rade de Gibraltar. On débarqua les troupes pour aider à éteindre le feu. Les équipages des navires anglais mouillés sur cette rade, ainsi que la garnison de la place, prêtèrent aussi leur concours et travaillèrent aux pompes. Malgré tous les efforts, l'incendie fit de terribles ravages, et il fut impossible de s'en rendre maître.

Le Fleurus, venant de Toulon comme *le Prince-Jérôme*, fut abordé par un autre navire français. Les avaries occasionnées par cette rencontre nécessitèrent la rentrée du vaisseau, qui dut gagner Gibraltar. On s'occupa immédiatement de remplacer l'un et l'autre ; mais ce n'en était pas moins un mécompte fâcheux pour le général Forey, qui tenait à voir tous les contingents arriver à la Vera-Cruz à l'époque fixée. On pensait néanmoins que l'armée s'acheminerait sur Mexico sans attendre la réserve.

Dans cette intervalle, on reçut à la Vera-Cruz la nouvelle de la nomination du nouveau commandant en chef et l'avis de l'arrivée d'un corps de 20,000 hommes. Le général de

Lorencez sollicita du ministre l'autorisation de rentrer en France aussitôt qu'il aurait remis son commandement à son successeur, et son aide-de-camp, le capitaine Castex, s'embarqua pour aller présenter à l'Empereur cinq drapeaux pris sur l'ennemi.

La santé des troupes s'améliorait de jour en jour, et le nombre des malades diminuait. Trois causes principales contribuait à ce résultat : la ville d'Orizaba était placée dans une situation très-saine ; les soldats, logés dans des maisons et dans des casernes choisies avec soin par la municipalité, ne souffraient plus des pluies torrentielles de la saison, et les dispositions défensives prises par l'état-major général leur permettaient de jouir d'un repos réparateur.

Le général Forey partit de Cherbourg à la fin de juillet ; il était le 4 août à Ténériffe. La traversée du *Turenne*, sur lequel il avait pris passage avec son état-major, avait été aussi heureuse que rapide. La santé des troupes était parfaite, et, chose rare, on n'avait perdu aucun des chevaux embarqués. Grâce aux mesures prescrites par le département de la marine, les bâtiments relâchés dans ce port pouvaient y faire leur charbon avec une grande promptitude.

La frégate *la Normandie* arriva le 16 août à Fort-de-France (Martinique) ; elle s'était on ne peut mieux comportée en mer. Après avoir complété son charbon et reposé son équipage, le vice-amiral Jurien de la Gravière mit le cap le 13 sur la Vera-Cruz. Sept jours après, le général Forey entra à son tour à Fort-de-France, et fit aussitôt débarquer les hommes et les chevaux qu'il amenait à bord de l'*Yonne* du *Turenne* et du *Chaptal ;* ils furent logés dans les parties les plus salubres de la ville. Ces bâtiments et ceux qui les suivirent devaient être ensuite

dirigés sur le Mexique par petits convois, de manière à ce que les soldats ne fissent que traverser la Vera-Cruz, où des moyens de transport étaient réunis pour les conduire rapidement en dehors des terres chaudes.

Nos troupes, au moment de débarquer, avaient été égayées par un étrange incident. Une demi-douzaine de négrillons étaient venus, en nageant autour de chaque navire, demandant qu'on jetât à la mer des pièces de monnaie. Aussitôt qu'une pièce tombait dans l'eau, ils plongeaient, la rattrapaient, la montraient avant de la mettre dans leur bouche, qui leur servait de bourse, et en demandaient une autre. Ils n'en laissaient pas perdre une sur vingt.

Dès que les hommes eurent pris un peu de repos, ils se mirent à parcourir la ville, et ils s'arrêtèrent devant la fontaine — cascade qui porte le nom de son créateur, M. Gueydon. Bien des préfectures envieraient un monument pareil. Ils visitèrent la cathédrale, qui est simple, peu élevée, par crainte des tremblements de terre, mais très-propre, grande et fort bien tenue, et furent édifiés par le recueillement des nègres qui priaient devant les autels.

Quelques-uns firent l'ascension de la montagne sur laquelle est construit le fort Desaix, que commandait alors le capitaine Fabre. La montée est rapide et pénible, surtout à cause de la chaleur. En chemin, il rencontrèrent des boutiques en plein vent, tenues par des nègres, qui vendaient des oranges, des citrons et des boissons rafraîchissantes à des prix excessivement modérés. Tous admirèrent le brillant panorama qui se déroule tout autour de ce fort immense.

De la Martinique, le commandant en chef adressa au corps expéditionnaire un ordre du jour dont voici le texte :

« ORDRE GÉNÉRAL.

» Soldats,

» Un jour vous avez trop demandé à la victoire, qui marche habituellement avec nos drapeaux, et elle vous a fait une infidélité passagère, qu'un ennemi, dans sa présomptueuse forfanterie, a exploitée par des crédules et des ignorants, en prétendant qu'il avait vaincu les soldats de Magenta et de Solférino.

» Non, vous n'avez pas été vaincus à Puebla, et d'ailleurs vous avez pris une noble revanche à Aculcingo, et plus récemment à Borrego.

» Le 5, mai l'héroïque courage de quelques centaines des plus intrépides d'entre vous est venu se heurter contre un obstacle que vous n'aviez pas les moyens de briser, et c'est pour y arriver que l'Empereur envoie à votre aide des forces suffisantes pour vaincre toutes les difficultés que notre faiblesse numérique n'a pu surmonter, quelque bravoure que vous ayez déployée.

» Les renforts me suivent, et c'est avec autant de bonheur que de fierté que je me vois placé par votre bien-aimé souverain à la tête de soldats comme vous.

» Vous me connaissez comme je vous connais, et cette mutuelle confiance est la plus sûre garantie du succès. Pour qu'il soit prompt et complet, je réclame de vous une soumission absolue, une discipline qui doit être sévère, mais qui ne sera que paternelle, si vous écoutez mes conseils.

» Vous comprendrez que dans un pays où le désordre

est à son comble, où la force brutale tient lieu de droit et de justice, vous devez, en vrais soldats de la France, donner à la nation mexicaine l'exemple de l'ordre et éveiller en elle le désir de secouer le joug de ceux qui gouvernent par la violence, pour essayer enfin de prendre rang parmi les peuples civilisés. C'est à nous soldats de la France, qui marche à la tête de ces peuples, d'en donner la noble envie aux Mexicains par l'ordre et la discipline qu'ils verront régner dans nos rangs.

» Vous respecterez donc les personnes et les propriétés; vous paierez tout ce que vous achèterez, et vous ne salirez pas vos mains et vos consciences de richesses acquises par le pillage. Vous honorerez la religion et ses ministres; vous respecterez les vieillards, les femmes et les enfants; vous ne dédaignerez pas les soldats que vous allez combattre, car ils ont dans leurs veines du noble sang castillan. Mais si vous êtes terribles dans le combat, vous vous montrerez humains après la victoire, et vous traiterez en frères ceux qui, honteux de prêter l'appui de leurs armes à un gouvernement de violence, se rallieront à notre drapeau, qui est le symbole du droit et de la justice. Vous montrerez, par votre conduite mieux que par de vaines paroles, que ce n'est point à la nation mexicaine que vous venez faire la guerre, mais à ceux qui l'oppriment et la déconsidèrent aux yeux des peuples civilisés, parmi lesquels vous les conviez à se ranger.

» A la Martinique, le 30 août 1862.

» *Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,*

» FOREY. »

Avant de reprendre la mer, le général se rendit de Fort-de-France à Saint-Pierre. Il employa vingt-quatre heures à visiter les principaux monuments de la ville, et partout, sur son passage, il fut l'objet des plus chaleureuses démonstrations. Son arrivée à la Vera-Cruz produisit sur les lieutenants de Juarez une très-pénible impression ; le bruit mis en circulation que de prochaines expéditions suivraient le débarquement des premiers renforts paraissait les décourager. Ils voyaient avec désespoir que de grands travaux de défense s'exécutaient autour de Puebla, et que l'armée mexicaine, décimée par la défection, ne comptait plus que 15,000 hommes.

Le 30 septembre, *le Navarin, le Saint-Louis* et le transport *l'Eure* quittèrent la Martinique ; ils laissaient en relâche dans cette île vingt-deux navires de guerre, ayant aussi à leur bord des troupes venant de France. En prévision de l'arrivée de ces nombreux renforts, le général en chef avait installé divers hôpitaux et réglé la question des vivres. Des marchés passés avec des fournisseurs indigènes, et garantis par des cautionnements sur la caisse de l'Etat, assuraient, pour tout le corps d'armée, la fourniture de viande fraîche jusqu'au 31 mars, des approvisionnements en sucre et en café pour 200 jours, en tabac pour plus de quatre mois, et en tafia pour 90 jours. L'administration avait également assuré la nourriture des chevaux.

Le débarquement des troupes et du matériel était entièrerement terminé le 11 novembre, et les vaisseaux de transport avaient aussitôt repris la route de France. La colonne du général Berthier était entrée à Jalapa ; douze compagnies du 81e de ligne venaient d'être dirigées sur Tampico ; le 3e zouaves parcourait les environs de la Vera-Cruz pour se procurer les bêtes de somme destinées à com-

pléter les moyens de transport. Tout cela cependant n'annonçait pas encore que le général Forey se disposât à s'avancer vers Mexico. L'opinion était, au contraire, qu'il ne pouvait commencer les hostilités d'une façon décisive que dans la seconde quinzaine de février : il fallait qu'il eût sous la main tout le matériel et tous les objets de ravitaillement, pour que sa marche sur la capitale ne fût entravée par aucun obstacle du côté de l'intendance.

Le général de Lorencez se rembarqua bientôt. L'armée donna à son ancien chef les marques de la plus vive reconnaissance ; tous avaient su apprécier les qualités solides de ce vaillant homme de guerre. Depuis l'affaire de Puebla, le corps expéditionnaire avait admiré l'énergie, le courage, la tenacité et surtout, ainsi que le dit M. Lenoir, la fierté toute française avec lesquels il avait maintenu haut et ferme notre drapeau. Les soldats, lorsqu'il les quitta, l'acclamèrent avec enthousiasme : six mille hommes qui lui devaient la vie et, plus que la vie, l'honneur, lui prouvèrent par des acclamations réitérées que son souvenir resterait gravé dans leurs cœurs, car le général avait bien mérité du pays et de ses légions. Avec quatre mille hommes valides, il avait bravé les efforts de quarante mille réguliers et de vingt mille guérillas ; il avait vaincu, à force de stoïcisme, la fièvre jaune, la famine et le découragement. Un capitaine qui, à des milliers de lieues de sa patrie, tient en échec les forces d'un Etat immense, avec une poignée de braves, résiste à de nombreuses causes de démoralisation et ne recule pas, est un véritable héros.

Le plan de campagne du commandant en chef paraissait être de balayer le triangle formé par les deux routes

qui, partant de la Vera-Cruz, aboutissent d'un côté à Pérote, de l'autre à Orizaba. C'était dans ce triangle que manœuvraient les guérillas, et le général tenait d'autant plus à les en expulser que le territoire, notamment la partie supérieure, était le plus riche du Mexique et pouvait offrir des ressources abondantes pour alimenter l'armée. Les troupes appelées à concourir à délivrer la contrée des bandes qui l'occupaient, se réuniraient ensuite à Amozoc, point central en avant de Pérote et d'Orizaba. C'est de là que l'armée se mettrait en route pour attaquer une seconde fois Puebla.

Le général Forey, de son quartier d'Orizaba, dirigeait les opérations. Le 23 décembre, le 3ᵉ zouave et un escadron des chasseurs d'Afrique s'emparèrent d'Alvaredo. Après avoir mis cette ville sous la protection de trois canonnières et d'un détachement d'infanterie de marine, la petite colonne expéditionnaire fut rappelée et acheminée sur Jalapa, pour s'y joindre au général Berthier. Le général Bazaine, parti de la Vera Cruz le 5, reçut le commandement des troupes françaises et mexicaines concentrées sur ce point.

Au même moment, le vice-amiral Jurien de la Gravière dirigeait une expédition sur Tampico. Le 81ᵉ, mis à sa disposition, s'embarqua le 16 novembre; l'escadrille arriva le 22 à la barre de la rivière de Tampico, distante de la ville de trois lieues. Le débarquement eut lieu immédiatement, et le 23, la place fut occupée sans coup férir. Les habitants accueillirent nos soldats avec sympathie; cédant à leurs instantes prières, le général en chef prescrivit l'envoi de trois compagnies d'infanterie de marine pour remplacer le 81ᵉ.

Le 1ᵉʳ décembre, le général Douay partit d'Orizaba

avec sa brigade pour s'etablir à Palmar et à San-Andres. Il arriva le 2 avec la première colonne au bivouac d'Aculcingo, où son avant-garde mit en fuite cinquante cavaliers, et il franchit la montagne sans que l'ennemi en défendît sérieusement le passage. Le 3, il campa à la Canada, et entra le 4 à Palmar, qu'il mit en état de défense ; il se porta le 5 à la rencontre du colonel l'Héritier, parti également d'Orizaba le 1er décembre avec le 99e, une batterie de montagne et un escadron de chasseurs d'Afrique, se dirigeant sur San-Andres.

Le 6 décembre, le colonel l'Héritier aperçut sur sa droite, au point du jour, un groupe de cavaliers ; un peloton de chasseurs les poursuivit jusqu'à l'entrée de la ville, où il fut arrêté par une vive fusillade. Le colonel, s'attendant à une vigoureuse résistance, disposait sa troupe pour attaquer, quand les notables vinrent lui apprendre que l'ennemi se retirait. Le capitaine Montarby fut envoyé à sa poursuite avec deux pelotons ; à la distance d'un kilomètre, il le rejoignit et le chargea sans hésiter, bien qu'il eût devant lui cinq à six cents hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général Alvarez. Les Mexicains, voyant le petit nombre de chasseurs, s'arrêtèrent et cherchèrent à les entourer. La situation du capitaine Montarby devenait difficile, lorsqu'arriva le commandant Jamin avec les deux autres pelotons de l'escadron. Chargés de nouveau, les Mexicains se retirèrent en désordre. Les chasseurs d'Afrique revinrent à San-Andres, ramenant neuf prisonniers et douze chevaux. A huit heures du matin, le colonel l'Héritier s'établissait dans la ville ; le reste de la colonne y entra à midi. Des postes furent aussitôt placés dans les fermes voisines pour empêcher l'ennemi de les brûler, ainsi que les récoltes. Le mouve-

ment qui allait s'effectuer sur Pérote compléterait l'occupation du plateau.

Le général Forey était entièrement maître de la situation, et l'armée avait dans l'habileté et l'énergie de son chef une confiance qui était de bon augure pour l'attaque de Puebla. On prévoyait que la défense serait opiniâtre, car l'ennemi avait rassemblé sur ce point toutes ses ressources, et la victoire serait probablement chèrement achetée; mais la chute de cette place ne paraissait pas moins certaine, et rien ne pourrait plus arrêter la marche de nos colonnes sur la capitale. La position des troupes s'améliorait de jour en jour, en ce sens que les réserves de vivres augmentaient sans cesse et que les rapports avec les habitants devenaient de plus en plus faciles.

Le 20 janvier, le général Bazaine quitta Pérote avec son corps et celui du général Marquez; il s'établit le 23 à Tepitlan, se rapprochant ainsi du général Douay, qui se disposait à marcher de San-Andres dans la direction de Nopucalucan. A cette date, le matériel de l'artillerie et du génie était arrivé de la Vera-Cruz à Orizaba. Le général Forey expédiait de nombreux convois vers les hauts plateaux; le parc de siége et toute la réserve étaient partis. Les appprovisionnements en vivres se succédaient sans relâche sur la route de Quecholac.

Un engagement eut lieu le 11 février. Le général Bazaine, informé que des forces ennemies étaient réunies dans l'intention d'attaquer au retour un convoi dirigé sur Pérote, où il devait prendre ses vivres et les hommes devenus valides, fit partir le général de Mirandol avec quatre escadrons, le 3e zouaves et une section d'artillerie pour Ojo de Agna, d'où il devait, le cas échéant, protéger le convoi arrivant le 12 à Vinilla. Le convoi fut,

en effet, attaqué sur ce point par les troupes de deux généraux mexicains au nombre d'environ 600 cavaliers. Le colonel Garnier du 51e, chargé de l'escorter, avait déjà pris ses dispositions pour repousser l'ennemi, lorsque parut la colonne du genéral de Mirandol. Les Mexicains se retirèrent alors rapidement au pied des montagnes vers San-Juan de Los Flanos, où ils se rangèrent en bataille. Le colonel du Barail, sur l'ordre du général, chargea avec deux escadrons du 2e régiment de marche, et fut appuyé par le 51e. Arrivés près d'un ravin profond derrière lequel s'étaient abrités les ennemis, les chasseurs d'Afrique découvrirent un passage qui permettait de franchir l'obstacle et de prendre à revers les Mexicains. A la vue de ce mouvement, ces derniers s'enfuirent, laissant entre nos mains quinze chevaux et une centaine d'armes.

Le général Forey quitta Orizaba le 23 février, et atteignit le 27 Quecholac, sans avoir rencontré d'autres difficultés que celles du terrain. Un conseil de guerre fut tenu le 28, et il fut décidé que toutes les forces se mettraient en mouvement le 8 mars, après l'arrivée des derniers renforts amenés par le général Neigre. L'abondance régnait dans les camps, et des réserves considérables assuraient pour longtemps la subsistance des troupes.

CHAPITRE V

Campagne du général Forey. — Investissement de Puebla. — Prise de cette ville. — Entrée des troupes françaises.

La première période de la campagne est terminée ; nous arrivons à une phase de la guerre moins aisée à décrire : un siége en règle comporte des opérations multiples et nécessite des explications du reste intéressantes.

Le premier soin d'un général qui veut assiéger une place est de la faire entourer de toutes parts. C'est l'investissement. Les différents corps qui enveloppent la ville doivent être placés de façon à bloquer l'assiégé, c'est-à-dire à lui enlever toute communication avec l'extérieur, et aussi à se défendre eux-mêmes contre les attaques des armées dites de *secours*, qui de l'extérieur tenteraient de faire lever le siége ou de jeter des renforts et des munitions dans la place. Quand on possède un effectif nombreux, on dispose un corps d'armée spécial, dit d'*observation*, destiné à protéger contre les armées de secours les troupes qui cernent la place et que l'on appelle *corps de siége*. Voici comment procéda le général Forey, dont la situation était difficile :

La garnison se composait de 25,000 hommes et était supérieure à notre effectif. Nos deux divisions, arrivées en présence de Puebla, devaient se fractionner en différents détachements, et par des marches de flanc aller se porter aux quatre points cardinaux de la place ; ces marches ayant lieu hors de portée du canon, c'est à-dire à 3.000 mètres des ouvrages avancés, nos colonnes embrassaient une étendue périmétrique de douze lieues. Les 25,000 hommes de la garnison, au centre de ce cercle, pouvaient tomber en masse sur l'un des points de la circonférence ; chaque point ne pouvait être occupé que par un millier d'hommes, sous peine de dégarnir les autres. Les juaristes avaient donc la partie belle.

Dans un siége ordinaire, les forces de la garnison, comparées à celle des assiégeants, sont habituellement un homme contre vingt ; elle peut néanmoins opérer des sorties, et là où elle tombe les chances sont égales entre la partie attaquée et elle, car elle n'a affaire qu'au vingtième des forces ennemies. A Puebla, au contraire, nous étions écrasés à chaque sortie par un ennemi vingt fois supérieur.

Pour ne pas être accablé dans ce mouvement tournant, on agit avec prudence. Le 16, les deux divisions réunies établirent des redoutes sur la face nord de la place. Le 17, on laissa des troupes dans ces redoutes faciles à défendre ; puis une division avança sur la droite, l'autre sur la gauche, et de nouveaux retranchements furent établis, d'où l'on poussa encore en avant.

Par cette façon de procéder, on enveloppait la ville de redoutes que peu d'hommes pouvaient garder, et là où se portaient nos divisions, leur effectif était peu diminué : l'investissement se faisait sans nous exposer à laisser un faible détachement aux prises avec une masse considé-

rable, et l'ennemi se heurtait, soit à une division entière, soit à un retranchement.

Du côté de la division Douay, on s'empara d'une colline dominante située à l'ouest : le Cerro Juan. Cette colline, dont le sommet était balayé par les canons ennemis, était très-éloignée des remparts. L'ennemi, en cas où nous aurions marché contre cette position importante, pouvait s'y battre sous la protection de son artillerie de siége, après avoir en outre couronné ce sommet de son artillerie de campagne. Pour s'y installer, on usa de ruse. Vers deux heures du matin, la division Douay et le corps allié de Marquez partirent de leurs bivouacs, simulant une reconnaissance poussée au loin dans la campagne; les vedettes ennemies annoncèrent aussitôt à la garnison que les deux généraux étaient allés faire quelques razzias dans les villages voisins. Tout à coup nos troupes, revenant brusquement sur leurs pas, marchèrent contre le Cerro Juan, surprirent les avant-postes et chargèrent. Les assiégés lancèrent une colonne pour couronner le Cerro; mais le 1er bataillon de chasseurs et le 4e régiment de zouaves arrivèrent sur le plateau en même temps que l'ennemi et le repoussèrent dans la place. Nous tenions la clef de Puebla.

Le lendemain et les jours suivants, on continua l'investissement, qui bientôt fut complet, sans que l'ennemi eût osé attaquer, grâce à notre système de progression. On élevait un fort retranchement, on le faisait garder par une petite garnison, puis on poussait plus loin. De la sorte, la ville fut comme emprisonnée d'une ceinture de redoutes, à l'abri desquelles on distribua les camps de diverses brigades, de façon à secourir les garnisons de ces espèces de forts, qui se soutenaient entre eux et donnaient à nos braves de solides appuis, soit contre une sortie de

la place, soit contre une attaque des armées que pouvait envoyer Juarez.

Pendant que l'on procédait à l'établissement des camps, diverses colonnes multipliaient les reconnaissances pour étudier les mouvements de l'armée de secours, avec laquelle Comonfort espérait pénétrer dans Puebla et y jeter des troupes.

L'une de ces reconnaissances donna lieu à Cholula à un combat de cavalerie. Un bataillon de zouaves et trois escadrons furent dirigés sur cette ville avec ordre d'en déloger l'ennemi. Les deux mille cavaliers réguliers qui occupaient la place s'enfuirent à leur approche. Le général de Mirandol, commandant nos escadrons, se mit à la poursuite des lanciers juaristes, laissant les zouaves à la garde de la ville. L'ennemi, s'apercevant, après une course d'une demi-heure, qu'il n'avait que quatre cents hommes derrière lui, fit volte-face. Ces deux mille réguliers formaient un magnifique front de bataille ; on les vit, la lance en arrêt, marcher sur nos petits escadrons, menaçant de les écraser sous leur masse.

Une vive émulation animait les chasseurs de France et d'Afrique ; ces deux corps rivaux, placés ensemble devant l'ennemi, se seraient fait hâcher jusqu'au dernier homme plutôt que de reculer. Quand les régiments de Comonfort s'ébranlèrent, le général de Mirandol organisa les escadrons et se plaça à leur tête avec le capitaine du Barail : ils enlevèrent énergiquement nos chasseurs et les portèrent en avant. Les juaristes furent déconcertés et s'arrêtèrent ; puis, se repliant en toute hâte, ils allèrent se ranger en arrière d'un ravin qui les séparait des nôtres.

Cette retraite des cavaliers ennemis ne pouvait qu'inspirer aux nôtres un profond dédain pour eux. Ils ar-

rivèrent au trot à portée des balles, et, sans riposter au feu qui les accueillait, ils lancèrent leurs chevaux, traversèrent la gorge avec la rapidité d'une flèche et couronnèrent la position en un instant.

Les lanciers, délogés, se rallièrent à leur réserve et s'avancèrent de nouveau en mousquetant. Les chasseurs les laissèrent s'approcher ; puis, profitant de l'instant propice, ils jetèrent leurs colonnes au milieu d'eux avant qu'ils eussent le temps de prendre le galop, et les mirent une seconde fois en déroute. Ils se rallièrent encore et manœuvrèrent de façon à envelopper les Français : une charge à fond des nôtres anéantit leur centre en quelques minutes et les dispersa au loin. Ils laissèrent sur le champ de bataille 200 morts, un grand nombre de blessés, beaucoup de prisonniers et des monceaux d'armes. Nous n'avions perdu qu'une douzaine d'hommes.

Après la dispersion des juaristes, la colonne se replia sur Cholula ; infanterie et cavalerie reprirent ensuite le chemin de Puebla. Le lendemain, on exposait devant l'armée les trophées de la victoire. Ce nouveau succès ajouta à la confiance des troupes.

Le siége proprement dit était commencé. On n'attaque pas une ville par tous les côtés à la fois ; un point est choisi, qui, une fois pris, déterminera la chute des autres.

Le Pénitencier fut le fort qu'on résolut d'emporter, et il devint notre but et notre objectif. Le quartier général du haut du Cerro-Juan y faisait face ; on y établit la première batterie. Les batteries doivent d'abord protéger les travailleurs qui creusent les tranchées par lesquelles on s'approche à couvert du rempart ; elles doivent ensuite ouvrir la brèche.

Les assiégeants élèvent leurs batteries avec de la

terre. Pour se faire une idée de ces *ouvrages*, qu'on s'imagine une enceinte carrée, ou à peu près, composée de murs épais en terre, consolidés par des *blindages*, c'est-à-dire des entrelacements de branchages autour de pieux enfoncés dans le sol. Au pied de l'enceinte est un fossé profond ; dans le talus de ce fossé sont plantés horizontalement des madriers dont les pointes ont été durcies au feu. Le talus du fossé qui regarde l'enceinte est la *contre-escarpe* ; on l'exhausse autant que l'on peut pour protéger l'enceinte contre les boulets. Le terrain qui s'étend devant la batterie s'appelle le *glacis*; on le couvre au loin d'abattis, consistant en piquets pointus fichés dans la terre et sur lesquels les assaillants ne sauraient marcher sans se blesser.

Dans la face ou les faces qui ont *vue* sur l'ennemi, on ouvre des embrasures pour y braquer des pièces; chaque pièce est établie sur une *plate-forme,* plateau sur lequel manœuvre la pièce. Sur la face opposée à l'ennemi se trouve une ouverture ; c'est la *gorge* livrant passage à la garnison. En cas d'attaque, si l'ennemi cherche à tourner la batterie et à entrer par cette *gorge*, on la ferme par un *chemin de frise*, grosse poutre assise sur un chevalet de lances de fer mi-longues. Enfin, dans l'intérieur de la batterie se trouve la *poudrière,* où les munitions sont cachées sous un *toit* solide, au centre dit *le réduit ;* c'est une enceinte au milieu de la première, mais elle est ordinairement couverte ou fortement abritée ; c'est là que se tient la garnison protégée contre les bombes.

Telle est la batterie, et cet ouvrage si compliqué doit être élevé en vingt-quatre heures. Le 24, celle du Cerro-Juan était prête, et le feu était ouvert.

On est peu superstitieux dans nos armées; pourtant

lorsque, au début d'un bombardement, la puissante voix de l'artillerie gronde pour la première fois, elle éveille mille échos dans les cœurs, et les troupes attentives suivent d'un œil inquiet le premier projectile : s'il atteint le but, c'est un heureux présage. Aussi, quand le Cerro-Juan tonna, les soldats jetèrent des regards anxieux sur la fumée de la bombe; on n'entendit plus que les sifflements des projectiles dans l'espace. Tous les yeux se portèrent sur le Pénitencier. Soudain un éclair brilla à l'angle gauche, un nuage s'étendit sur les murs, puis une détonation se fit entendre : la bombe avait touché. Des cris d'enthousiasme et des tonnerres d'applaudissements éclatèrent. Presque aussitôt une seconde bombe s'abattit sur le toit même du Pénitencier et le découronna. Le soir même on ouvrit la brèche.

M. Louis Noir, à qui devra souvent emprunter quiconque voudra retracer les exploits de nos soldats au Mexique, raconte avec son entrain ordinaire une aventure curieuse qui se rattache à cette époque.

« L'infanterie de marine, dit-il, comptait dans ses rangs un vétéran, nommé le père Canibal par ses camarades, non parce qu'il mangeait ses semblables, mais parce que, à la suite d'un naufrage, il avait failli être mangé par des sauvages de la Nouvelle-Calédonie. Le père Canibal était un de ces vieux troupiers sans enfants, qui ont eu cent aventures bizarres, mille tours ingénieux, sont devenus d'une bravoure à toute épreuve au feu de vingt combats, et ne se laissent démonter par aucune traverse, tant ils ont joué souvent leur existence sur terre et sur mer.

» Le père Canibal était aimé de sa compagnie pour sa joyeuse humeur, ses précieuses connaissances militaires, géographiques, industrielles et culinaires ; aussi grande fut la désolation le jour où il disparut.

» On l'avait vu laver son linge au bord d'un ruisseau, un guérilla avait lancé sur lui son cheval et l'avait *lacé* avec sa longue corde à nœud coulant. Le père Canibal, pris au dépourvu, avait en vain lancé contre le cavalier son savon qu'il tenait d'une main, sa chemise mouillée qu'il tenait de l'autre. Le guérilla avait fui, le traînant derrière sa selle par monts et par vaux. Ainsi fut emporté jadis le célèbre Mazeppa par les chemins de l'Ukraine.

» Après une course furieuse, le cavalier s'arrêta; le père Canibal était tatoué comme un sauvage; il avait du bleu, du noir, du rouge sur tout le corps, effet des contusions. Mais il n'avait rien de cassé ; les vieux toujours sont solides, et leur âme de bronze est chevillée dans leur corps endurci.

» Le guérilla attacha son prisonnier, le coucha sur sa selle et repartit au galop. Le père Canibal avait fait mine de se détacher; mais le juariste lui avait montré la gueule d'un pistolet, et le père Canibal, sachant qu'en pareil cas la résistance est malsaine, cessa de se démener, dans l'intérêt de sa santé.

» La nuit venait. Bientôt le père Canibal vit briller un feu; puis autour du feu il aperçut des juaristes. Le cavalier fut reçu avec des cris de joie. Le guérilla jeta son captif à la bande, qui dansa autour de cette proie. Le père Canibal en frissonna.

» Les juaristes garrottèrent le Français contre un arbre, puis ils se consultèrent sur le genre de supplice qu'on lui infligerait. Après délibération, on arrêta qu'il serait brûlé.

» Le père Canibal, qui comprenait l'espagnol, n'était pas rassuré, loin de là. Il se croyait sur le point de *passer l'arme à gauche*, ce qui, en style de bivac, signifie trépasser.

» Fort heureusement, le bandit qui avait fait la capture était affamé; il proposa de dîner d'abord, et de se donner au dessert le spectacle fort réjouissant, paraît-il, de l'agonie d'un Français. Une scène de torture aide à la digestion de ces brigands-là : chacun prend son plaisir où il le trouve.

» On mangea et l'on but; après quoi on s'endormit sans plus songer au Français, lequel semblait mis dans l'impuissance de fuir. Mais le père Canibal avait appris, dans sa captivité parmi les sauvages, à se débarrasser des liens. Son moyen consistait à gonfler sa poitrine, ce qui à la longue distend les cordes; on obtient ainsi du jeu aux poumons, et l'on opère des pressions paume contre paume ; peu à peu les nœuds les plus serrés s'élargissent, et, en disloquant les os, on arrive à dégager les mains. Ce résultat obtenu, le reste est un jeu d'enfant.

» Le père Canibal se trouva libre vers trois heures du matin. Si les juaristes l'avaient vu alors, ils auraient été ébahis ; mais il ne tenait pas à se montrer à eux, et, sautant au bas d'un énorme ravin, il se perdit dans la campagne. Il marcha jusqu'au jour, se cacha ensuite tant que le soleil fut à l'horizon, puis recommença à marcher pendant la nuit, s'orientant de son mieux. Malheureusement, le pauvre vieux soldat, s'égarant sans cesse, ne pouvait rejoindre le camp ; il vécut pendant toute une semaine de baies cueillies aux buissons, de certaines herbes et de lézards crus.

» Enfin il aperçut un jour une sorte de camp surmonté d'un pavillon aux couleurs prussiennes. Ayant fréquenté les périls et remarqué le drapeau, le père Canibal comprit qu'il avait en face de lui des Européens placés sous la protection prussienne : c'était un consul de Prusse qui, se

rendant avec son personnel de Mexico à la Vera-Cruz, campait avec sa petite caravane pour faire une grande halte.

» Le père Canibal fut reçu avec humanité; on le réconforta et on l'hébergea pour une nuit, mais on le congédia le lendemain pour son propre intérêt. Les guérillas inspectaient souvent les papiers du consul, et ils n'auraient pas admis à sa suite un seul homme de plus que n'en notaient les passe-ports. Le père Canibal, toutefois, reçut des vivres et un déguisement indien, puis on lui indiqua une route. Trois jours après, il arrivait au camp et y racontait son odyssée. »

Revenons au siége.

Le 29, toutes les dispositions étaient prises, et l'artillerie avait éteint le feu des batteries mexicaines. L'assaut fut donné avec une vigueur admirable au fort San-Xavier, qui resta en notre pouvoir malgré une vive résistance. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, on se rendit maître d'un îlot de maisons où se trouvait le couvent de Guadalapite. Le lendemain, on s'empara également de plusieurs autres îlots. Il y avait encore deux millions de cartouches à Puebla, et six millions à la Vera-Cruz, dont on s'occupait d'expédier la majeure partie. Sur 36,000 qui composaient l'approvisionnement de l'artillerie, 4,000 seulement avaient été tirées, et de nouvelles munitions, apportées par les vaisseaux venus de France avec le corps de réserve, étaient déjà sur la route d'Orizaba, échelonnées en trois convois, qui allaient arriver sous les murs de Puebla dans le courant d'avril. On attendait pour le 1er mai un quatrième convoi, formé de quatre pièces rayées approvisionnées à 200 coups chacune, et l'on devait recevoir aussi 300 barils de poudre chargés à la Martinique. Les approvisionne-

ments de munitions étaient donc largement assurés pour tout le temps que pouvaient durer les opérations. Il en était de même des subsistances : l'administration avait pourvu à tous les besoins ; le pays d'ailleurs fournissait abondamment tous les vivres frais nécessaires à l'armée.

Nos troupes continuèrent à conquérir les îlots de maisons les uns après les autres. On construisit des blockhaus sur roues, citadelles mobiles qu'on poussait dans les rues. Le passage sous la fusillade s'exécutait encore au moyen de canonnières volantes, composées de compartiments mobiles qui se raccordaient sur le terrain ; chaque compartiment était porté par des soldats, et ils s'en servaient comme de boucliers. C'était une guerre de barricades, et dans la défense on reconnaissait facilement l'art des révolutionnaires qui servaient dans l'armée de Juarez. Nos soldats prirent successivement possession des couvents, des églises et des maisons. Voici comment le général Forey rendait compte au ministre de la guerre, dans un de ses rapports, d'une partie des opérations de siége :

« Cerro San-Juan, le 3 mai 1863.

» Monsieur le maréchal,

» J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence la suite des opérations du siége de Puebla depuis le 19 avril, date de mon dernier rapport.

» Dans la nuit du 19 au 20, on a mis en défense les deux îlots 29 et 31 si brillamment enlevés le 19 par le colonel Mangin du 3e zouaves, et dans la matinée du 20, on s'est emparé de l'îlot n° 30.

» Le 20, j'ai voulu voir nos braves soldats sur le théâtre même de leurs exploits de la veille dans les quadres 29, 30 et 31, où j'ai donné immédiatement la croix de la Légion d'honneur à un sergent-major du 18ᵉ bataillon de chasseurs qui m'a été signalé comme s'étant fait remarquer d'une manière exceptionnelle. Le fait est qu'il faut voir soi-même les défenses incroyables accumulées par l'ennemi dans ces quadres, pour s'en faire une idée et apprécier tout ce qu'il faut que nos soldats déploient d'audace, d'énergie, de patience, pour s'emparer de ces forteresses bien autrement difficiles à enlever qu'un fort régulier. Je l'ai déjà écrit à Votre Excellence, la défense de Puebla, organisée par la démagogie européenne, prouve qu'il y a là des hommes passés maîtres en fait de barricades. On ne peut d'ailleurs comparer à rien de ce qu'on voit en France la disposition de Puebla, disposition qui est celle de toutes les villes du Mexique, qui comptent presque autant d'églises que de maisons, et où toutes les maisons en terrasses se dominent les unes les autres. Dans le quadre 29 entre autres, il y avait une usine dans la cour de laquelle les Mexicains avaient fait une espèce de redan dont les deux faces s'appuyaient sur deux côtés de la cour à des maisons crénelées.

» Ce redan était précédé d'un énorme fossé de 4 à 5 mètres de largeur et autant de profondeur. Le parapet avait plus de 4 mètres d'épaisseur, et le talus intérieur était formé d'énormes madriers en bois de chêne. Derrière ce redan, toutes les constructions étaient crénelées, et les issues préparées et couvertes de tambours. D'un quadre à l'autre, la communication était établie par une galerie souterraine. Nos soldats n'auraient jamais pu enlever cet ouvrage, si la brèche pratiquée dans le quadre, sur l'indication d'un habitant, n'avait donné accès dans les écuries

de l'usine, espèces de caves voûtées parallèles à la grande face du redan qui a pu être tourné par les écuries. Il y a eu là une déroute complète des Mexicains, qui, en fuyant par la galerie souterraine, ont indiqué ainsi le chemin du quadre 31 à nos soldats, qui les y ont suivis et en ont fait prisonniers et tué un grand nombre.

» Nos pertes ont été minimes, grâce à l'entrain de nos chasseurs du 18e bataillon et des zouaves du 3e regiment qui ont été admirables. Par un bonheur providentiel, pas un seul officier de troupes n'a été touché. M. de Galiffet seul, de mon état-major, a été gravement blessé par un éclat d'obus ou de grenade, mais je conserve l'espoir de le sauver.

» J'ai également visité, dans l'après-midi du 20, la batterie aérienne que les marins construisent sur l'église de San-Ildefonse, et les trois îlots récemment conquis.

» Ce même jour, la colonne envoyée à Atlisco, ayant terminé ses opérations, est rentrée au camp de San-Juan.

» Le 21, l'ennemi, se voyant sans doute dans l'impossibilité de conserver les îlots 26, 27 et 28, les a évacués et y a mis le feu au point du jour. L'incendie a été considérable et a duré toute la matinée.

» Dans le but de faire tomber le fort Carmen en l'isolant du reste de la place, j'ai fait préparer une attaque sur l'église et le couvent de Santa-Inez. L'artillerie a commencé une batterie de brèche, et le génie l'ouverture de quatre rameaux de mine.

» J'ai visité les ambulances du grand quartier général et de la première division; j'ai été très-satisfait de l'état de nos blessés, de leur installation et des soins qui leur sont donnés.

» Deux sorties de l'ennemi contre nos positions de

San-Francisco et de San-Baltazar ont été repoussées.

» Le 22, je me suis rendu à Cholula, où nous avons établi un hôpital. Je voulais en même temps visiter cet établissement et distribuer quelques récompenses aux chasseurs d'Afrique de l'escadron du commandant de Tacé du 3e régiment, qui a eu la brillante affaire d'Atlisco le 14 de ce mois. J'ai cru juste de récompenser la belle conduite du colonel de la Pena dans ce combat, en lui décernant, devant son escadron et toute la population de Cholula réunie sur la place, la croix de la Légion d'honneur. Cela a produit un effet considérable et a été applaudi de la population, des soldats mexicains et de toute l'armée française.

» Ce même jour on a poursuivi les préparatifs de Santa-Inez; la batterie de brèche 19 pour huit pièces a été achevée; les îlots 26, 27 et 28 ont été occupés et mis en état de défense.

» Une forte sortie a eu lieu dans la nuit sur l'hacienda de San-Francisco. Après avoir été repoussé, l'ennemi en a fait une seconde dans la matinée et l'a dirigée sur nos ouvrages entre San-Baltazar et le moulin de Guadalupe. Les Mexicains ont de nouveau été refoulés dans la place; mais cet engagement a malheureusement coûté la vie au capitaine Audin, du 62e, tué en chargeant l'ennemi à la baïonnette à la tête de ses grenadiers.

» Aux attaques de droite, on a entrepris dans la nuit, près du moulin de Huexotiltau, une batterie qui, quoique un peu éloignée, portera ses projectiles sur les derrières de Santa-Inez.

» Le 23, j'ai visité l'ambulance de la 2e division au pont de Mexico, et le dépôt des prisonniers de guerre à la filature de Bayarino. Les prisonniers m'ont exprimé toute

leur reconnaissance pour la manière dont ils sont traités.

» Pour dégager nos ambulances, j'ai envoyé tous les blessés ennemis qui étaient soignés à Cholula, où un service hospitalier a été organisé pour eux.

» 500 cavaliers de Comonfort se sont avancés près du moulin de Santo-Domingo; un détachement des troupes du général Marquez les a forcés de se retirer.

» Le 24, les préparatifs de l'attaque de Santa-Inez n'étant pas complétement terminés, on a dû ajourner celui-ci au lendemain.

» Le 25, le colonel du Barrail, avec des troupes d'infanterie de cavalerie et d'artillerie, a été chercher des denrées à l'hacienda de Choluac. Cette opération n'a été que fort peu inquiétée par les troupes de Comonfort. Ces petites expéditions sont nécessaires afin de nous procurer des grains, et surtout du maïs, dont nous avons besoin pour la nourriture de nos animaux. Nous nous préoccupons avec soin de réunir nos approvisionnements de vivres, en prévision des opérations du siége, qui peut se prolonger, car l'ennemi paraît disposé à nous disputer chaque parcelle de terrain avec la plus grande opiniâtreté, ainsi que le prouve la non-réussite de l'attaque de Santa-Inez.

» Tout avait été disposé dans la journée du 25 pour aller attaquer. Il s'agissait d'enlever le quadre 52, où se trouvent le couvent et l'église de Santa-Inez. Le génie avait creusé sous la rue des galeries dont deux aboutissaient à des fourneaux chargés de 350 kilogrammes de poudre. L'artillerie avait disposé dans le quadre 30 une batterie de quatre pièces de 12 et de quatre obusiers pour faire brèche et battre l'intérieur du quadre et du couvent. Rien n'avait été négligé pour assurer le succès

de cette attaque. Malheureusement, le 24 au soir, il survint un violent orage qui inonda les tranchées, et l'eau envahit les galeries. Le général Douay fit alors mettre le feu aux mines, qui produisirent l'effet qu'on en attendait.

» Le 25, au point du jour, la batterie de brèche fut démasquée, le feu fut ouvert, et lorsque la brèche fut rendue praticable, un bataillon du 1er de zouaves fut lancé sur ce quadre et y pénétra. Mais là se présentèrent tout à coup des obstacles imprévus, tels qu'une grille en fer, et en arrière, des retranchements, comme ceux que nous avons trouvés dans nos attaques les jours précédents. Plus en arrière encore, s'élevait le couvent, présentant des terrasses échelonnées, et formant avec les clochers de l'église des étages de feu auxquels les zouaves se trouvaient exposés. La tête de colonne foulait bravement cette terrible fusillade; elle réussit même à tourner la grille et à découvrir un passage par lequel elle se logea dans une maison du quadre; mais le reste du bataillon qui suivait, arrêté par les décombres des feux convergents qui, de toutes les maisons, étaient dirigés sur cet étroit passage, se trouva séparé de sa tête de colonne, qui resta seule au milieu des retranchements qu'elle avait abordés.

» Dans cette seule attaque, nos pertes se sont élevées à 5 officiers et 27 hommes de troupes tués; nous avons eu 11 officiers blessés, ainsi que 127 sous-officiers et soldats.

» Quelque regrettable que soit cet échec, personne n'en est découragé ici. Dans la guerre de rues que nous faisons, il n'y a rien de surprenant à ce que le succès ne couronne pas toujours les plus vigoureux efforts. Cependant nous sommes pleins de confiance, et, à force d'énergie et de

persévérance, nous surmonterons les difficultés avec les moyens que nous possédons.

» J'ai cherché à augmenter autant que possible nos ressources; déjà des munitions sont arrivées d'Orizaba et de Vera-Cruz; j'en attends d'autres prochainement. L'amiral m'annonce le départ de la Vera-Cruz de 43 obusiers de 30 coups par pièce, 4 obusiers de montagnes, 280 bombes de 31 centimètres, 800,000 cartouches, 2,500 kilogrammes de poudre.

» Le 27, j'ai visité la ligne d'investissement au nord de Puebla. Dans l'après-midi, l'ennemi, après avoir battu en brèche l'angle de l'îlot n° 31, y a donné l'assaut. Reçu à la baïonnette par les chasseurs du 1er bataillon, il a été promptement repoussé.

» Le 28, on a relié le pénitencier de San-Miguelito, et j'ai fait partir un grand convoi de voitures vides sous le commandement de M. Bruat, capitaine de frégate, pour aller chercher des munitions à la Vera-Cruz. J'ai prescrit de diriger, le plus rapidement possible, par Puebla, les munitions apportées par le transport *la Cérès*.

» Le 29, on a établi un réseau en avant de San-Miguelito pour inquiéter le fort de Santa-Anita. On a élevé à San-Miguelito la batterie n° 21, et près de Santiago la batterie n° 22, destinées toutes deux à battre les terrasses de la ville depuis Belen jusqu'à Santa-Inez.

» Le 30, on a armé ces deux batteries et établi des embuscades plus rapprochées de Santa-Anita.

» Le général Bazaine a complété peu à peu le resserrement de la ligne d'investissement au-dessus de Puebla, au milieu de tranchées, de points fortifiés, d'ouvrages de campagne reliés par des embuscades. Cette ligne, partant de l'ouvrage de Morelos, passe maintenant par la garrita

d'Amatlan, l'église de San-Baltazar, la garrita du même nom, le moulin de Guadalupe, Santa-Barbara, Molino del Christo et la garrita d'Amazoc.

» On s'occupe de procéder d'une manière analogue au nord de Puebla, autant que le permet la nécessité de ménager les forces des troupes. On a déjà réuni par une tranchée la garrita de Mexico à celle d'El Pulque.

» Le 1er mai, une sortie de la cavalerie ennemie a eu lieu dans la matinée, du côté de Manzanila, mais elle n'a pu forcer nos lignes.

» Dans la journée, des pourparlers ont été échangés entre les troupes mexicaines et les nôtres, de l'îlot 52 à l'îlot 30, au sujet de l'enterrement des morts et de l'échange des prisonniers. Il en est résulté une suspension d'hostilités de midi à deux heures et demie. Un aide de camp du général Ortéga est venu en parlementaire me demander un échange de prisonniers, ce que j'ai accepté.

» Pendant la suspension d'armes, les officiers mexicains sont venus avec empressement donner la main aux nôtres et ont paru désireux de voir la guerre terminée.

» A la nuit, on a continué la tranchée entreprise dans la direction de Santa-Anita, et on a élevé à la hauteur de Santiago une batterie qui prend le n° 11 dans la série de droite.

» L'état sanitaire du corps expéditionnaire est très-bon; la fièvre jaune n'a pas encore paru à la Vera-Cruz. Tous nos blessés, que je vois souvent, vont bien, et parmi les amputés, deux seulement ont succombé jusqu'à présent.

» Les travaux du chemin de fer ont repris de l'activité. Les chantiers de la Palya ont été réorganisés et ont maintenant 600 ouvriers environ. Deux compagnies de la légion étrangère ont été placées à la Loma de Malta pour les

protéger. La pose de la voie est faite sur 4,200 mètres; les terrassements terminés ont 9,100 mètres d'étendue. La partie en construction est de 700 mètres. La charpente des deux premières travées du pont de la Soledad est posée. Les bois sont presque en totalité à pied d'œuvre. Il ne manque plus que les fers, dont le départ de New-York a été retardé. D'après le rapport de l'ingénieur en chef, le chemin de fer ne peut pas être fait jusqu'à la Soledad avant le 15 juin ou même le 1er juillet. A cette époque, les travaux seront suspendus à cause des pluies. Il faut donc renoncer à l'espoir de parvenir jusqu'au Chiquihuite avant la mauvaise saison.

» Je viens d'inviter l'ingénieur en chef à concentrer tous ses efforts sur le pont de la Soledad, et j'ai permis au commandant supérieur à la Vera-Cruz de lui donner les moyens de transporter à la Soledad les boulons nécessaires à la construction de ce pont.

» Je suis avec respect, etc.

» *Le général commandant en chef*,

» Forey. »

Pendant qu'une partie de nos soldats s'avançaient, non sans éprouver des pertes douloureuses, à travers les barricades, d'autres repoussaient de nouveau les attaques de Comonfort, qui avait pris de fortes positions à trois lieues de Puebla, dans la direction de Thascaia, et voulait faire entrer un convoi dans la ville. Le général en chef résolut de le tourner sur sa droite. Le général Bazaine, chargé de cette opération, partit un matin, à deux heures, avec

quatre bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie et huit pièces de canon, pour essayer de surprendre l'armée de Comonfort aux environs de San-Lorenzo. Le résultat fut ce qu'avait prévu le général Forey. Les Mexicains furent complétement défaits; nous leur prîmes huit canons rayés avec leurs attelages et leurs caissons, sept fanions et trois drapeaux. Ils perdirent 2,500 hommes, tués, blessés ou prisonniers; vingt voitures, dont trois d'artillerie, et 200 mulets étaient tombés entre nos mains.

Le moment approchait où les efforts de notre armée allaient enfin obtenir le succès que la France attendait avec impatience. Le *Moniteur* publia le 13 juin la dépêche suivante :

« Puebla s'est rendue le 17 mai sans condition. Nos troupes ont pris 25 généraux, 900 officiers, environ 16,000 soldats. Le général Bazaine marche sur Mexico.

» *Contre-amiral* Bosse. »

La veille, l'Empereur avait adressé au général Forey une lettre conçue en ces termes :

« Palais de Fontainebleau, le 12 juin 1863.

» Général,

» La nouvelle de la prise de Puebla m'est parvenue avant-hier par la voie de New-York. Cet événement nous a comblés de joie.

» Je sais combien il a fallu aux chefs et aux soldats

de prévoyance et d'énergie pour arriver à cet important résultat. Témoignez en mon nom à l'armée toute ma satisfaction; dites-lui combien j'apprécie sa persévérance et son courage dans une expédition si lointaine, où elle avait à lutter contre le climat, contre la difficulté des lieux et contre un ennemi d'autant plus opiniâtre qu'il était trompé sur mes intentions. Je déplore amèrement la perte probable de tant de braves; mais j'ai la consolante pensée que leur mort n'a été inutile ni aux intérêts ni à l'honneur de la France, ni à la civilisation. Notre but, vous le savez, n'est pas d'imposer aux Mexicains un gouvernement contre leur gré, ni de faire servir nos succès au triomphe d'un parti quelconque. Je désire que le Mexique renaisse d'une vie nouvelle, et que, bientôt régénéré par un gouvernement fondé sur la volonté nationale, sur les principes de l'ordre et du progrès, sur le respect du droit des gens, il reconnaisse par des relations amicales de devoir à la France son repos et sa prospérité.

» J'attends des rapports officiels pour donner à l'armée et à son chef les récompenses méritées; mais, dès à présent, général, recevez mes vives et sincères félicitations.

» Napoléon. »

Les détails ne tardèrent pas à arriver. Dans une dépêche du 18 mars, le général en chef signala au ministre les faits qui avaient amené la reddition de Puebla. Lorsque le combat de San-Lorenzo eut dispersé les troupes de Comonfort, qui prétendait forcer notre ligne d'investissement et ravitailler la place, la garnison, en proie depuis longtemps aux tourments de la faim, bien qu'elle eût

enlevé tout ce que possédait la population, fut réduite aux abois. D'un autre côté, la tranchée ayant été ouverte devant le fort de Téotiméhuacan, et nos batteries, composées de 30 pièces de différents calibres, ayant commencé le feu le 16 contre ce fort et détruit complétement son armement en deux heures, la position de la ville, contre laquelle étaient dirigées deux vigoureuses attaques, était des plus critiques.

Dans cet état de choses, le général Ortéga fit au général Forey des ouvertures tendant à obtenir une capitulation. Mais, comme ses prétentions n'allaient à rien moins qu'à sortir de la place avec les honneurs de la guerre, armes, bagages et artillerie de campagne, et la facilité de gagner Mexico, le commandant en chef dut repousser ces étranges propositions. Il entendait qu'il sortît avec les honneurs accoutumés, mais que son armée défilât devant l'armée française et qu'elle déposât les armes en restant prisonnière de guerre, promettant d'avoir tous les égards en usage chez les peuples civilisés pour une garnison qui avait fait son devoir.

Ces conditions ne furent pas acceptées par le général Ortéga. Dans la nuit du 16 au 17, il prononça la dissolution de l'armée, et après avoir donné l'ordre de briser les armes et de faire sauter les magasins à poudre, il envoya annoncer au général Forey que la garnison avait fini sa défense et qu'elle se mettait à sa discrétion.

Le jour luisait à peine que 12,000 hommes, la plupart sans armes, sans uniformes, sans équipement, — tout cela avait été brisé et jeté dans les rues de la ville, — se constituèrent prisonniers dans nos camps; et les officiers, au nombre de 1,000 à 1,200, dont 26 généraux et 200 officiers supérieurs, envoyaient dire au général en chef

qu'ils étaient réunis au palais du gouvernement et qu'ils attendaient ses ordres.

Le matériel de la place paraissait n'avoir été qu'en partie détérioré. L'armée était au comble de la joie et allait marcher sous peu de jours sur Mexico.

Une dépêche du contre-amiral Bosse, successeur du vice-amiral Jurien de la Gravière, au ministre de la marine et des colonies, complétait les renseignements fournis par le commandant en chef. C'était le colonel Manèque, second chef d'état-major du général, qui avait occupé la place avec le 1er bataillon de chasseurs à pied et un escadron de hussards : il n'avait rencontré aucune opposition. Les troupes françaises y étaient entrées le 17 et le 18, et le général Forey le 19, à onze heures du matin. Une salve de 21 coups de canon avait été tirée immédiatement. Dès le 20, le général Bazaine, à la tête d'un corps composé de soldats pris dans deux divisions, s'était mis en mouvement vers Mexico.

Il résultait de lettres venues de la Havane, que les travaux de fortifications de la place avaient été dirigés par un Américain du Nord ; le véritable général d'artillerie était un Espagnol né dans les environs du Ferrol. Plus de 2,000 soldats juaristes, de l'infanterie et de la cavalerie, avaient déjà passé du côté des Français. Parmi les prisonniers, il y avait, disait-on, des Chiliens et des Péruviens, que leurs gouvernements respectifs avaient envoyés avec armes et bagages au secours du Mexique par les divers ports du Sud ; ils devaient être transportés à la Guadeloupe et à la Martinique, et ils y seraient internés jusqu'à la conclusion de la paix.

Puebla est située dans une vaste plaine parsemée de mamelons ; sa population est de 70 à 80,000 âmes, selon

l'opinion la plus accréditée. De loin, les dômes recouverts de faïence à couleurs vives et brillantes donnent à la ville une apparence orientale et gracieuse. Les rues sont assez bien pavées, et la cathédrale est ornée avec goût. On remarque à l'intérieur des sculptures d'une richesse fabuleuse ; le maître-autel est à lui seul un monument colossal. Aux angles de la façade s'élèvent des tours carrées de 75 mètres de hauteur.

La nouvelle de cet important succès fut accueillie en France avec un vif plaisir. La bravoure et la fermeté de nos soldats venaient de renverser encore une fois les obstacles accumulés sur un terrain choisi par l'ennemi; en dépit du climat, des maladies, de l'état affreux des routes, de l'éloignement de la mère-patrie, ils avaient remporté une grande victoire. Aussi, à la légitime fierté qu'inspirait ce nouveau triomphe, se mêlait un sentiment d'admiration pour ceux qui l'avaient obtenu. Les Français avaient montré, à 4,000 lieues de distance, des qualités que notre histoire militaire n'avait peut-être jamais eu l'occasion de mettre en relief. Ailleurs, elle avait signalé leur élan, leur intrépidité, leur insouciance du péril ; au Mexique, ils se faisaient surtout remarquer par une patience que ne pouvaient décourager les fatigues. C'était cette énergie constante qui leur avait valu ce beau résultat.

L'ennemi avait concentré dans Puebla ses meilleures troupes ; tout son espoir reposait sur cette place, le boulevard du gouvernement de Juarez. Ce boulevard était maintenant détruit, et, par suite, la partie militaire de l'expédition semblait terminée. Si nous devions rencontrer encore des difficultés pour mener à bonne fin l'œuvre que nous avions entreprise dans l'intérêt de nos nationaux comme dans celui de l'Europe, elles ne seraient plus de

même nature, et tout faisait espérer qu'elles seraient promptement vaincues.

La distance de Puebla à Mexico est de 76 milles, c'est-à-dire de 25 lieues environ. On évaluait à huit ou dix jours de marche le temps nécessaire à nos soldats pour atteindre la capitale. La route qui y conduit est convenablement entretenue, et se bifurque non loin de Puebla. L'un des deux bras, s'inclinant vers le sud, traverse des massifs de montagnes; il se relève ensuite vers Chalco, pour aboutir au lac d'Ayotla; l'autre bras va droit à Mexico. Il traverse d'abord, à Tesscates, une chaîne qui présente d'étroits défilés; puis, après avoir franchi ce pâté de montagnes, il arrive dans la région des lacs, par lesquels le chemin est resserré de temps à autre. L'armée de Comonfort pouvait essayer de nous barrer le passage; mais il y avait lieu de croire qu'elle s'était repliée jusqu'à Mexico même, afin de s'abriter derrière les retranchements qui en défendaient les abords, et l'on était convaincu qu'aucun obstacle sérieux n'entraverait notre marche.

Une lettre adressée à sa famille par un jeune zouave montre de quelle patience nos troupes faisaient preuve durant le siége : c'est toujours la gaieté française ou le mépris du danger.

« Je ne vous donnerai pas de nouvelles de la campagne, car, à part ce qui se passe autour de nous, je ne sais rien que je puisse prendre sur moi d'affirmer.

» Ce que je puis vous dire, c'est que depuis deux mois que nous avons établi le siége devant Puebla, l'armée française est ce qu'elle a toujours été, brave et persévérante : brave, en ce que, dans plusieurs rencontres en plaine, nous avons toujours mis les Mexicains en déroute,

après leur avoir pris dix pièces de canons, deux drapeaux et une quinzaine de cents de prisonniers; persévérante dans son entreprise d'envahissement de la ville, où les obstacles sont accumulés de telle sorte, que, depuis deux mois que nous sommes devant, c'est à peine si nous avons la sixième partie de la ville, qu'il faut prendre maison par maison, rue par rue, et rues qui sont défendues par des barricades qui, à leur tour, sont défendues par des pièces de canons.

» Le 2 avril dernier, je me trouvai avec ma compagnie de garde à la tranchée, lorsque, vers les deux heures du matin, on vint nous prévenir que nous devions enlever une barricade dont le voisinage était par trop incommodant; une demi-heure après nous partions trente hommes et mon lieutenant en tête; mais à peine avions-nous fait trente pas que mon lieutenant tomba mortellement blessé. Nous ne continuâmes pas moins notre route; mais la route devint tellement difficile à cause de la fusillade et de la mitraille qui tombent sur nous, que nous sommes forcés de nous arrêter un moment pour nous mettre à l'abri. Je m'étais mis le long d'un mur, dans l'encoignure d'une porte. Seulement je n'avais pas fait attention que cette maison était occupée par les Mexicains; aussi profitèrent-ils de l'occasion pour nous fusiller à bout portant. Je reçus moi-même un coup de feu à la cuisse droite; mais fort heureusement la balle avait traversé la porte qui était fort épaisse, ce qui fit qu'elle pénétra à peine dans la chair. Voyant que la position n'était pas tenable et que nous n'avancions à rien, je criai : « En avant! » et nous partîmes. Mais là fut le moment terrible; car l'ennemi, nous voyant en groupe dans le milieu de la rue, n'eut qu'une bordée de mitraille à envoyer pour nous empêcher

d'aller plus loin; une dizaine d'hommes venaient de tomber blessés. J'avais reçu moi-même un biscaïen sur la joue droite; le coup m'avait tellement étourdi que je ne savais plus ce que je faisais. Nous ne restions plus qu'en présence d'une affaire d'honneur. Tenter d'aller plus loin c'eût été folie; aussi nous battîmes en retraite avec notre réserve, et rien ne fut fait cette nuit-là. Sur trente hommes que nous étions partis, quatre furent tués et onze blessés; je rentrais seul de gradé, j'étais caporal.

» Le lendemain, vendredi-saint, j'entrais à l'ambulance; j'avais la machoire inférieure fracturée et une forte contusion à la cuisse qui m'a empêché de marcher pendant une dizaine de jours. Au bout de vingt-cinq jours, je sortais de l'ambulance, assez guéri pour reprendre mon service.

» Le 10 avril, le général Forey, dans son compte-rendu, me *cita à l'ordre de l'armée* comme m'étant parfaitement comporté dans cette affaire, et, par arrêté du 12 du même mois, il me conférait la *médaille militaire*, que le colonel m'apporta lui-même à l'ambulance, avec les galons de sous-officier. Jugez de mon émotion en recevant toutes ces récompenses à la fois.

» Somme toute, comme vous le voyez, j'ai fait un bon pas dans la hiérarchie militaire; j'en suis quitte pour une assez large cicatrice à la figure.

» Il ne s'agit plus que d'avoir un peu de chance pour que le reste aille tout seul.

» Recevez, etc. » E. T....,

» *Corps expéditionnaire du Mexique.* »

« Au moment où j'allais mettre ma lettre à la poste, la

ville vient de capituler; elle se rend à discrétion. Nous avons à peu près vingt mille prisonniers et deux cents canons. Nous nous attendons à nous diriger sur Mexico.

» Le courrier part à l'instant; j'intercale ce petit billet, n'ayant pas le temps de décacheter ma lettre. »

CHAPITRE VI

Campagne du général Forey. — Entrée des Français à Mexico. — Remise à l'Empereur des drapeaux ennemis. — Retour du commandant en chef.

Le commandant en chef ne perdit pas de temps. Dès le 20 mai, comme il a été dit, une division se porta sur la capitale. Le reste de l'armée allait le suivre de près, ne laissant dans Puebla que la garnison suffisante pour tenir les guérillas en respect. D'après une lettre venant d'un commerçant de Mexico, la place n'était nullement en état de résister. Dans une certaine partie, vers le sud-est, on avait élevé quelques ouvrages en terre ; mais, outre l'insuffisance de ces ouvrages pour arrêter les Français, Juarez avait dû envoyer à Comonfort les régiments dont il disposait, et les troupes de Comonfort se trouvaient dispersées.

Le 3 juin, une colonne de troupes alliées quitta Puebla pour rejoindre, sur la route de Mexico, le général Marquez. Le 4, une autre colonne, composée de matériel du génie et de l'artillerie, parut avec l'ambulance du quartier général,

ainsi que le matériel pour établir un hôpital à Mexico, sous l'escorte d'un bataillon du 95e; elle se rendait à Buena-Vista.

Le même jour, à l'occasion de la Fête-Dieu, le général Forey assista à la messe et à la procession. Toutes les troupes présentes à Puebla accompagnaient le cortége ou bordaient la haie sur son passage. Dans l'après-midi, le général reçut une députation des notables de Mexico, chargée de lui annoncer qu'il y avait un pronunciamento en faveur de l'intervention de la part des habitants de la capitale. Cette députation formait à peu près la contre-partie de celle des consuls étrangers qui étaient venus le trouver quarante-huit heures auparavant. Le commandant en chef remit aux notables une réponse dans laquelle il leur faisait savoir que son intention formelle était de ne pas souffrir de réaction violente, et il leur demandait comme la meilleure preuve de sympathie pour nous le calme et la confiance dans l'intervention française.

Le général Forey partit de Puebla le 5, avec tous les services du grand quartier général et une colonne de troupes de toutes armes. Il coucha le soir à l'hacienda de Santo-Domingo, et le lendemain au puente Tezmeluçan; le 7, il campait au Rio-Frio, presque à la crête des montagnes. Des chevaux et des mulets moururent de congestions occasionnées par la raréfaction de l'air dans cette région élevée, l'altitude du col étant d'environ 3,300 mètres. Ce jour-là même, le général Bazaine entra à Mexico, et prit toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité et pourvoir à la défense de la place.

Après avoir bivouaqué le 8 à Buena-Vista, et joint à sa colonne, le 9, la division Douay, le commandant en chef alla coucher au Penon, où l'attendait une nouvelle députation de notables, désireuse de le complimenter. Il

partit du Penon le 10, et arriva à la porte de Mexico à dix heures du matin. Les autorités provisoires et les principaux habitants lui offrirent les clefs de la ville. Quelques instants après, les troupes alliées firent leur entrée dans la capitale du Mexique, au son des cloches de toutes les églises et au bruit du canon. L'armée alliée se plaça en tête du corps expéditionnaire. Les maisons étaient pavoisées, garnies de tentures, de feuillages et de fleurs; des arcs de triomphe avaient été élevés; la population se pressait aux fenêtres, aux balcons, sur les terrasses et dans les rues. Toutes les classes de la société semblaient rivaliser d'ardeur pour témoigner leur sympathie aux Français, qui s'avançaient au milieu d'immenses acclamations, couverts de couronnes et de fleurs. Ces démonstrations furent surtout vives aux abords du premier arc de triomphe, dressé par nos nationaux, et au pied duquel ils s'étaient réunis. A la porte de la cathédrale, le commandant en chef fut reçu par le clergé; un *Te Deum* et le *Domine salvum* furent chantés en grande pompe. Après la cérémonie religiuese, le général remonta à cheval, et les troupes franco-mexicaines défilèrent devant lui en présence de la population. Quoique depuis longtemps éloignés de la France et après un siége de deux mois et des marches pénibles, nos soldats avaient une tenue magnifique qui faisait l'admiration des Mexicains. Le soir, la ville fut brillamment illuminée, et un feu d'artifice fut tiré sur la place devant le palais.

Le 11 juin, les voitures de batterie et de matériel laissées à Buena-Vista arrivèrent, escortées par le 18e bataillon de chasseurs à pied. Ce jour était l'octave de la Fête-Dieu, et il y eut une procession solennelle. De même qu'à Puebla, le général y assista avec toutes les troupes de la garni-

son. Le soir, un banquet fut offert au palais, par la ville, à l'armée française et à l'armée alliée. Des toasts furent portés au corps expéditionnaire, à la France, et les noms de l'Empereur et de l'Impératrice furent chaleureusement acclamés.

Le 13, le convoi amené de la Vera-Cruz par le colonel Mangin entra dans la ville, et le lendemain on vit arriver le général Neyra avec toutes les troupes restées en arrière. Le commandant en chef fit occuper trois points de la route entre Puebla et Mexico. Apprenant que l'ennemi dirigeait ses forces sur Real del Monte avec l'intention de détruire les maisons et de piller les mines qui produisaient énormément d'argent, il envoya une colonne pour protéger cette riche exploitation. Puis il s'occupa de former un gouvernement provisoire, qui, d'après le désir de l'Empereur, devait être composé d'hommes modérés, appartenant à tous les partis et résolus à concourir au rétablissement de l'ordre. Cette pensée se trouvait développée dans la proclamation que le général en chef avait adressée aux Mexicains le surlendemain de son arrivée dans la capitale. Après avoir retracé la marche victorieuse de l'armée, de la Vera-Cruz à Mexico, il ajoutait :

« La question militaire est jugée; reste la question politique. La solution, Mexicains, dépendra de vous. Soyez unis dans des sentiments de fraternité, de concorde et de véritable patriotisme; que tous les honnêtes gens, les citoyens modérés de toutes les opinions se confondent en un seul parti, celui de l'ordre; n'ayez pas pour but mesquin et peu digne de vous la victoire d'un parti sur un autre; voyez les choses de plus haut. Abandonnez les dénominations de libéraux, de réactionnaires, qui ne font qu'engendrer la haine, perpétuer l'esprit de vengeance, exciter toutes

les mauvaises passions du cœur humain. Proposez-vous avant tout d'être Mexicains, et de vous constituer en une nation unie, forte par conséquent, grande, parce que vous avez tous les éléments pour cela.

» C'est à quoi nous venons vous aider : et nous arriverons ensemble à créer un ordre de choses durable si, comprenant les vrais intérêts de votre pays, vous entrez résolument dans les intentions de l'Empereur, que je suis chargé de vous exposer. »

Le général parlait ensuite des modifications à introduire dans les administrations, et disait en finissant :

« Je ne terminerai pas ce manifeste sans faire appel à la conciliation. J'invoque le concours de toutes les intelligences ; je demande aux partis de désarmer, et d'employer désormais leurs forces, non à détruire, mais à fonder. Je proclame l'oubli du passé, une amnistie complète pour tous ceux qui se rallieront de bonne foi au gouvernement que la nation, librement consultée, se donnera.

» Mais je déclarerai ennemis de leur pays ceux qui se montreront sourds à ma voix conciliatrice, et je les poursuivrai partout où ils se réfugieront. »

Les promesses du commandant en chef se réalisèrent bientôt, du moins en partie, et, dès le mois suivant, les services des douanes et des contributions indirectes fonctionnaient d'une manière satisfaisante ; ceux du chemin de fer et des ponts-et-chaussées s'installaient également. Des employés français étaient arrivés, et l'on allait pouvoir diriger convenablement l'ensemble de cette organisation. On s'attendait généralement à ce que le Mexique, pour lequel la nature a tant fait, fût entièrement transformé.

Après les résultats obtenus, la promotion du général Forey au grade de maréchal de France ne pouvait qu'être bien accueillie. Le décret qui l'élevait à cette dignité parut au *Moniteur* le 4 juillet, et produisit partout l'impression la plus favorable : partout, en effet, on connaissait les services éminents qu'il avait rendus en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique. Après avoir pris une part active à l'expédition d'Alger, rentré en France en 1844 avec le grade de colonel, il avait été nommé successivement général de brigade en 1849 et général de division en 1858. Appelé au commandement de la réserve de l'armée d'Orient, il dirigea les attaques de gauche devant Sébastopol jusqu'au mois d'avril 1855, époque à laquelle il quitta la Crimée. Quand éclata la guerre d'Italie, l'Empereur lui confia une division, et il gagna, le 20 mai 1859, la bataille de Montebello, où il se couvrit de gloire; un décret du 16 août le créa sénateur, en récompense de sa belle conduite pendant la campagne. La prise de Puebla venait de mettre le sceau à sa réputation comme militaire; le plan d'attaque de la place, admirablement conçu, avait été exécuté avec autant d'énergie que de persévérance.

Le général Bazaine fut nommé le même jour grand'croix de la Légion d'honneur.

A quelque temps de là, eut lieu la remise à l'Empereur des drapeaux mexicains par le marquis de Gallifet, grièvement blessé à l'assaut de Puebla. M. de Gallifet était revenu à la vie, mais il était loin d'avoir recouvré la santé, et quand il arriva à Vichy, où résidait momentanément l'Empereur, il fallut le descendre de son wagon et le porter dans la voiture qui l'attendait à la gare.

Ce fut le dimanche 19 juillet que le jeune officier d'ordonnance présenta au souverain les trophées conquis sur

l'ennemi. Ils furent aussitôt livrés aux grenadiers de la garde, qui les promenèrent triomphalement à travers le parc et dans tout Vichy, au bruit des fanfares militaires. Tous les drapeaux étaient en soie, avec hampe dorée, et fort beaux; plusieurs avaient un grand aigle brodé au milieu. L'un d'eux était aussi déchiré par les balles et la mitraille que nos étendards les plus troués de Magenta et de Solférino. Les fanions avaient des broderies noires.

Pendant que les grenadiers faisaient leur promenade autour de la ville, M. de Galliffet alla s'asseoir sous les ombrages du parc, en marchant péniblement à l'aide de béquilles. Il portait l'uniforme de capitaine de cavalerie. On l'avait à peine installé sur des chaises qui soutenaient ses jambes blessées, que M. Vassart, aide-de-camp, fendant la foule des baigneurs, lui apporta, par l'ordre de l'empereur, une boîte en maroquin vert contenant des épaulettes de chef d'escadron, et, séance tenante, les amis du nouveau commandant le décorèrent des insignes de son grade, aux applaudissements de l'assistance.

De Vichy, le marquis de Gallifet se rendit à Saint-Cloud pour mettre sous les yeux du Prince impérial une petite pièce de canon que lui offrait le corps expéditionnaire. Cette pièce, du calibre de 3, était d'origine américaine : une inscription indiquait qu'elle avait été donnée par le président des Etats-Unis au gouvernement mexicain. Elle était rayée et approvisionnée pour trente coups.

L'Empereur songeait à rappeler son glorieux lieutenant. En attendant, le maréchal travaillait activement à réorganiser tous les services, comme aussi à reconstituer une armée nationale, à laquelle serait confiée la police du pays, après le départ de nos troupes. Des officiers furent mis par lui dans ce but à la disposition des autorités

mexicaines, à titre d'instructeurs; en outre, le gouvernement français consentit à une avance de 30,000 uniformes complets.

Le 15 août, la fête l'Empereur fut célébrée avec éclat, et les populations y prirent part avec empressement. A Mexico, des salves d'artillerie furent tirées; une messe solennelle, dite à la cathédrale en présence des autorités françaises et mexicaines, fut suivie d'une revue des troupes, passée par le maréchal. Le défilé eut lieu devant une foule considérable, qui encombrait la grande place et jusqu'aux monuments publics. Les principales maisons, pavoisées aux couleurs de France et du Mexique, étaient brillamment illuminées le soir, et l'on tira un feu d'artifice préparé par l'artillerie. A la Soledad, les populations des villages voisins, accourues dans la matinée, assistèrent à la messe et au *Te Deum*; elles organisèrent ensuite avec nos soldats des jeux et des feux d'artifice.

A cette date, les colonnes mobiles rayonnaient de tous côtés, dispersant les bandes juaristes qui tenaient la campagne. A la Vera-Cruz, la population était calme, et elle s'occupait plus de commerce que de politique. Les travaux du chemin de fer commencés pour relier ce port à Mexico avançaient, et l'on espérait qu'une section serait bientôt livrée au public. L'épidémie qui sévissait depuis quelque temps dans les terres chaudes perdait beaucoup de son intensité. Enfin les adhésions au nouvel état de choses devenaient de plus en plus nombreuses; des centaines d'officiers supérieurs et subalternes de Juarez étaient arrivés dans la capitale; d'autres avaient fait leur soumission entre les mains de l'autorité militaire à Puebla. La confiance renaissait partout, soutenue par les paroles et par les actes du commandant en chef.

A la fin de septembre, l'Empereur, considérant comme terminée la mission du maréchal Forey, crut devoir lui donner un successeur. Le maréchal s'empressa de rassurer les Mexicains touchant son départ, et il leur fit comprendre qu'il laissait a la tête de l'armée un général en qui ils pouvaient avoir foi. Il emportait, disait-il, en s'éloignant, l'espoir que la grande œuvre de la régénération, à laquelle il avait mis la main, ne serait pas lente à s'accomplir, et que le sang français répandu pour leur cause ferait fleurir enfin parmi eux la paix, l'ordre et la vraie liberté, après lesquels ils couraient depuis si longtemps sans en avoir atteint que l'ombre. Voici en quels terme il prit congé de ses frères d'armes :

« Ordre général adressé aux troupes par le maréchal Forey.

» A dater du 1er octobre, le général Bazaine prendra le commandant en chef du corps expéditionnaire.

» Soldats !

» L'Empereur m'avait mis à votre tête pour abaisser l'orgueil des prétendus vainqueurs de Guadalupe en prenant Puebla, et pour rendre le Mexique à lui-même en chassant de la capitale un gouvernement dont la tyrannie et la cupidité ont rempli depuis trop longtemps ce beau pays de ruines et de misère.

» Puebla ayant succombé sous vos coups et Mexico ayant été délivré de ses oppresseurs, l'Empereur a pensé que la mission qu'il m'avait confiée était terminée, et il me rappelle en France.

» Le plaisir que je ressens à la pensée de revoir bientôt notre belle patrie, après avoir rempli un grand devoir à la satisfaction du souverain, n'est pas sans être mêlé de regrets. Comment, en effet, pourrais-je oublier que c'est à votre vaillance dans les combats, à votre persévérance dans les fatigues et les privations, à votre résignation dans les moments difficiles, à votre dévouement en toutes circonstances, que je dois mon bâton de maréchal, bien plus qu'à mon mérite?

» Avec des soldats comme vous, quels obstacles sont insurmontables, quelle victoire est douteuse?

» Mais, si je pars avec le regret de ne plus partager les travaux qui vous restent à accomplir, j'aime à croire que j'en laisserai quelques-uns parmi vous, dont je me suis constamment attaché à récompenser les plus méritants, à exalter les vertus guerrières.

» Ce sont ces vertus qui font la force et la supériorité de notre armée, et que vous ne cesserez de pratiquer sous les ordres de votre nouveau chef.

» Je n'ai pas besoin de vous faire son éloge. Vous savez aussi bien que moi tout ce qu'il vaut, et pour ne parler que de ses services au Mexique, il a détruit tout un corps d'armée, dont les débris, ne se croyant pas en sûreté derrière les fortifications de la capitale, se sont enfuis jusqu'aux frontières des Etats-Unis d'Amérique.

» Rappelez-vous encore que la prise du fort de San-Xavier a commencé le siége de Puebla, que celle du fort de Totiméhucan l'a terminé, et que c'est sous son intelligente et heureuse direction que ces deux faits d'armes ont été accomplis.

» Alors vous serez fiers d'avoir un tel chef à votre tête. Si vous avez de nouveaux combats à livrer, vous serez

certains de la victoire, et votre ancien général en chef applaudira à vos succès, s'il ne lui est pas donné de les partager avec vous.

» Et puis, lorsque, à votre tour, vous reviendrez en France, si les hasards de la guerre vous plaçaient de nouveau sous mes ordres, ce serait avec bonheur que je me retrouverais à la tête de mes vaillants soldats du Mexique.

» Au quartier-général de Mexico, le 30 septembre 1863.

» *Le maréchal de France*,

» FOREY. »

Le maréchal quitta Mexico le 4 octobre, et prit le chemin de la Vera-Cruz, où il devait s'embarquer le 29, sur la frégate *le Panama*. En passant à Puebla, il distribua des décorations à plusieurs militaires restés dans les hôpitaux ; il accorda également la croix de la Légion d'honneur à un Indien nommé Medel, chef de la garde nationale de Trapeji, qui s'était défendu héroïquement dans cette ville depuis huit heures du matin jusqu'à la nuit.

Le général Bazaine prenait déjà ses dispositions pour se mettre en route avec 12 bataillons de 500 hommes, 6 escadrons de 100 chevaux, l'artillerie et le génie nécessaires à cette colonne, et pour aller attaquer l'armée mexicaine, qui se concentrait de Queretaro à San-Juan del Rio : son intention était de partir avec des vivres et des transports suffisants pour subvenir aux besoins de ses troupes. Il hâtait l'établissement d'une ligne télégraphique de la Vera-Cruz à la Soledad, et de là à Puebla, et il avait donné l'ordre de diriger sur la Soledad sept cents prison-

niers laissés à Puebla, afin de pousser les travaux du chemin de fer. On réparait le matériel d'artillerie abandonné par l'ennemi dans cette dernière ville et à Mexico.

C'est ici le lieu de parler du sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, situé à une lieue au nord de la capitale. M. Domenech en a raconté la simple et poétique origine.

M. Juan Diego, Indien de Cuantitlan, récemment converti au christianisme, menait une vie édifiante, régulière; il travaillait à Tolpetlac, d'où il se rendait à Santiago Tlatitculco pour entendre les instructions religieuses des PP. Franciscains. Dans un de ses voyages à Mexico, en traversant une montagne aride, il entendit une musique harmonieuse et suave; il s'arrêta pour écouter et voir d'où elle venait. Tout à coup il aperçut un arc-en-ciel qui entourait une nuée blanche et transparente, et vit une jeune femme d'une beauté surnaturelle, vêtue à peu près comme les nobles Indiennes de cette époque.

Juan Diego s'approcha sans crainte de cette jeune femme, qui lui dit : « Je suis la Mère de Dieu; je désire que l'on construise un temple dans ce lieu; j'y donnerai ma protection à tous ceux qui s'en approcheront avec un esprit de foi. Va maintenant avertir l'archevêque de Mexico de ce que je viens de te dire. »

L'Indien partit aussitôt pour le palais de l'archevêque; mais le prélat ne vit dans son récit que le produit d'une imagination exaltée. Juan Diego s'en retourna désolé. Trois autres fois il eut la même apparition, reçut le même message de la part de la sainte Vierge et le même accueil de l'archevêque. Lors d'un cinquième voyage, sachant son oncle gravement malade, il se détourna de son chemin pour aller lui chercher un confesseur et ne pas revoir la même apparition; mais il fut trompé dans son attente. A

l'endroit où se trouve encore une fontaine d'eau sulfureuse ou ferrugineuse, la sainte Vierge lui apparut de nouveau. Elle lui dit que son oncle était parfaitement guéri, et lui commanda de porter à l'archevêque certaines fleurs qu'il cueillerait au sommet de la montagne.

Juan Diego obéit. Etonné de trouver de belles fleurs odorantes dans un lieu qui ne produisait que des ronces et des épines, il les prit et se rendit de nouveau au palais de l'archevêque. Celui-ci, apprenant que l'Indien lui apportait une preuve de la réalité de l'apparition, alla au-devant de lui avec quelques ecclésiastiques et différentes personnes de sa maison jusqu'au grand salon. Là, Juan Diego défit les coins du *sarape* dans lequel il avait mis les fleurs; mais quelle ne fut pas la stupéfaction de l'assistance en voyant à la place des fleurs l'image de l'apparition, parfaitement peinte sur la couverture de l'Indien! Ceci se passait le 12 décembre 1531.

Cette peinture, déposée provisoirement dans le palais épiscopal et vénérée comme miraculeuse, fut tranrportée, en 1533, dans une petite chapelle construite aux frais de l'archevêque, à Tepetlyecaczol, où elle resta quatre-vingt-dix ans. Plus tard, on la plaça définitivement dans la cathédrale, et elle y est encore. Quant à Juan Diego, il se bâtit un petit ermitage auprès de la chapelle provisoire, et y vécut dix-sept ans, dévoué au culte de Marie. Autour de la montagne, on érigea quelques cabanes, puis des maisons; maintenant ce lieu est devenu la petite ville de Guadalupe.

CHAPITRE VII

Le général Bazaine commandant en chef. — Maximilien empereur du Mexique. — L'archiduc à Paris, à Londres et à Bruxelles. — Départ. — Réception au Mexique.

Juarez s'était enfoncé dans le pays et s'efforçait d'organiser la résistance dans les contrées extrêmes du Mexique; mais nos troupes dispersaient chaque jour quelques-unes des bandes qui tenaient la campagne, et les grandes villes, adhérant à l'intervention, se prononçaient pour le retour à la monarchie.

Une assemblée réunie par le maréchal Forey avait, dès le mois de juillet, déféré la couronne impériale à l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche. L'accueil fait en Europe à cet acte, qui allait rendre enfin la paix à un pays depuis longtemps déchiré par les dissensions, fut très-favorable. Le *Times* lui-même applaudit à l'éventualité d'une alliance entre les Etats confédérés et le Mexique sous le protectorat français : « L'Angleterre, disait cette feuille, était toujours décidée à maintenir sa neutralité, mais l'équilibre politique de l'Amérique du Nord devait gagner à la conclusion d'une semblable alliance. »

Il ne paraissait pas douteux que l'Autriche se joignît à nous pour investir l'un de ses archiducs de l'empire mexicain. L'idée avait déjà fait des progrès sensibles à Vienne, et l'on était persuadé que l'empereur François-Joseph autoriserait volontiers son frère à accepter cette couronne, à la condition que son intronisation n'aurait pas d'influence sur les décisions politiques de la France en Europe. Le choix de ce prince, arrêté dans l'esprit des hommes les plus compétents du Mexique, était indiqué par la logique même des choses. Le nouvel empereur ne pouvait être évidemment ni Français, ni Anglais, ni Espagnol, et l'archiduc Maximilien, doué de qualités solides, manifestait la loyale résolution de se vouer à l'entreprise qui avait pour but la régénération du pays où nos armes venaient de triompher.

Dans le courant du mois de septembre, les membres de la famille impériale d'Autriche se rendirent à Ishl, sous le prétexte des grandes chasses; mais le véritable objet de cette réunion était de délibérer sur l'acceptation par l'archiduc de la couronne qui lui était offerte. L'archiduchesse Charlotte, femme du prince Maximilien et fille du roi des Belges, avait récemment visité son père au château de Lacken, et l'on s'attendait à connaître dans quelques jours la décision qui serait prise.

Le 3 octobre, l'archiduc reçut à Miramar une députation mexicaine envoyée par la nation, et il s'entretint avec elle des principales questions se rattachant à l'avenir du Mexique. On sut bientôt que Son Altesse ne repoussait pas les vœux des populations qui l'appelaient; le prince voulait seulement qu'une autre députation revînt à Miramar avec la consécration du vote des notables par la majorité du pays, et notamment par l'adhésion formelle de cer-

taines villes qu'il désigna. L'Autriche ne demandait pas que cette consécration s'accomplît au moyen d'un plébiscite, attendu qu'au Mexique le suffrage universel n'avait pas fonctionné; mais d'accord avec le gouvernement français, l'archiduc désirait que le vote des notables fût ratifié par les ayuntamientos ou conseils municipaux des autres villes, dès que les armes françaises les auraient délivrées de la pression juariste.

La députation mexicaine fut reçue le 22 octobre par l'Empereur Napoléon, qui la félicita des résultats heureux de sa mission. Avant de se retirer, M. Gattiarrez de Estrada, son président, remit à l'Empereur, au nom de la régence de l'empire, le vote de remerciement de la junte des notables, déposé dans une longue boîte d'argent massif, du travail le plus délicat, et qu'entouraient des rubans aux couleurs nationales du Mexique, rouge, blanc et vert. Cette boîte était renfermée dans une élégante petite caisse en velours noir. Les membres de la députation trouvèrent, dans l'accueil plein de bienveillance qui leur fut fait, un motif nouveau de gratitude envers la France.

En attendant que l'archiduc se prononçât, le général Bazaine remportait sur les juaristes des avantages qui accroissaient de jour en jour le nombre des partisans de l'empire. Le 5 janvier 1864, le commandant en chef annonça à la régence, par une proclamation, que son avant-garde avait occupé dans la matinée, sans brûler une amorce, Guadalajora, et qu'il y entrerait le lendemain à la tête de ses troupes. L'ennemi avait tenté en vain un semblant de combat au passage du pont de Caldera, puis il avait pris la fuite, après avoir rançonné tous les propriétaires. Le général Douay, à la date du 30 décembre, avait dispersé les débris des bandes d'Uraga, et les Mexi-

cains lui avaient abandonné 143 mulets porteurs des munitions, des objets d'armement, d'une certaine quantité de vivres, des machines pour forer les canons et battre monnaie. L'occupation de toutes les principales villes de l'intérieur préparait la pacification et remplissait la condition posée par l'archiduc. Cette bonne nouvelle excita à la Vera-Cruz l'enthousiasme de la population. On ne pouvait tarder à apprendre la reddition de Campêche, le dernier boulevard de l'opposition dans le Yucatan. Le 2 mars, en effet, un rapport du contre-amiral Bosse au ministre de la marine apprit que cette ville avait capitulé le 23 janvier, bien que sa population fût de 20,000 âmes, et qu'elle eût des fortifications en bon état, garnies de 100 pièces de canon. Sa soumission entraînait la ruine du reste du parti juariste dans cette province.

On ne lira pas sans intérêt le récit d'un de ces combats contre les juaristes, adressé par le sergent-major Maillard, du 18e bataillon des chasseurs de Vincennes, à son frère, près de Beauvais.

« Guadalupe (près Lucatecas), le 10 février 1864.

» A notre départ de Lagos, comme je le disais dans ma dernière lettre, notre bataillon formait une colonne volante jointe à deux escadrons de cavalerie, sous les ordres directs du général Douay. Afin de pouvoir marcher plus rapidement, on nous avait débarrassés de nos sacs, qui étaient transportés sur des mulets. La première journée, nous franchîmes une distance de 13 à 14 lieues, nous dirigeant sur Aguas-Calientes, et sans rien apercevoir. Le lendemain, à la grande halte, le général apprit que la petite ville de Téocaltèche, distante de cinq lieues environ, était

occupée par des troupes de Juarez, infanterie et cavalerie, et par des bandes de guérillas. Il fit aussitôt accélérer le pas. La cavalerie partit au trot et entoura la ville; nous arrivâmes une demi-heure après elle, et nous prîmes position sur un fort qui avait été abandonné. Nous étions harassés de fatigue, mais les coups de feu que nous entendions stimulaient notre ardeur.

» Comme nous n'avions pas d'artillerie, il fallut prendre la ville d'assaut. Plusieurs compagnies furent désignées; la mienne était du nombre. Au signal donné par le clairon, nous nous précipitâmes par différents côtés, pour nous réunir sur la place, qui était le point objectif. En vain les balles pleuvent sur nous des terrasses; rien ne peut nous arrêter. Une barricade se présente; elle est défendue par deux escadrons de cavalerie : nous la franchissons sans hésiter. Deux cavaliers tombent morts, les autres se rendent prisonniers, et nous arrivons sur la place. Là je trouve un réduit parfaitement crénelé, et qui avait sur sa terrasse une petite tour du haut de laquelle l'ennemi tire et lance des grenades. La place, heureusement, comme presque partout au Mexique, était pourvue d'arcades, qui nous garantissaient un peu. Une partie de la compagnie se dirige sur ce point, et protége par un feu bien nourri ceux qui vont enfoncer la porte. Enfin, au bout d'une heure, nous sommes entièrement maîtres de la place, et nous avons la générosité d'épargner les prisonniers.

» L'affaire a été chaude, et cependant nous n'avons eu que 2 hommes tués ou blessés. Au nombre de ces derniers, figure, j'ai le regret de le dire, mon lieutenant, M. de Saint-Germain, de Beauvais. Il a été atteint à côté de moi d'une balle au bras, tellement près de l'épaule, qu'il a fallu opérer la désarticulation.

» Je suis vivement peiné de ce malheur, car outre que M. de Saint-Germain possède de brillantes qualités, il me témoignait une grande bienveillance.... »

Cependant l'archiduc reçut l'avis qu'une seconde députation mexicaine s'était embarquée pour se rendre auprès de lui : il songea dès lors sérieusement à tout préparer pour son départ. Comme son intention était de faire, avec l'archiduchesse Charlotte, une visite à l'Empereur Napoléon, de nombreux ouvriers achevèrent les travaux commencés au pavillon Marsan pour recevoir Leurs Altesses. L'archiduc et l'archiduchesse ne voulaient pas seulement accomplir un acte de courtoisie envers la cour de France ; le prince tenait surtout à établir avec l'Empereur une cordiale entente au sujet du programme qu'il comptait réaliser dans sa nouvelle patrie. Profondément pénétré des difficultés de la tâche à laquelle il se vouait, il désirait consacrer uniquement aux affaires de l'Etat tout le temps qu'il passerait aux Tuileries, sans se laisser distraire de ses importantes préoccupations par l'étiquette des réceptions officielles.

Leurs Altesses arrivèrent à Paris le 5 mars. Le 6, l'Empereur et l'Impératrice se promenèrent avec leurs illustres hôtes au bois de Boulogne, et, le soir, il y eut aux Tuileries un grand dîner, auquel assistèrent au complet le personnel de l'ambassade d'Autriche et celui de la légation de Belgique. On remarquait parmi les invités à la soirée plusieurs officiers supérieurs de la marine, car l'archiduc était grand amiral de la flotte autrichienne. Le lendemain, le dîner réunit les membres du corps diplomatique, et, comme la veille, l'archiduc obtint beaucoup

de succès : on le trouvait instruit, rempli d'affabilité, et il était fort sympathique.

Le prince Maximilien et l'archiduchesse quittèrent le palais des Tuileries le 12 mars, à sept heures du soir, après avoir pris congé de l'Empereur et de l'Impératrice. Un train spécial les attendait à la gare du Nord pour les conduire à Calais. L'amiral Jurien de la Gravière, et M. de Grammont, écuyer de l'empereur, les accompagnèrent jusqu'à cette ville. Les augustes voyageurs y arrivèrent à une heure du matin et s'embarquèrent pour Londres. Au bout de quelques jours, ils se rendirent à Ostende. Là, d'après les correspondances qu'il reçut, le futur empereur regardait comme levées les difficultés qui s'opposaient à son avènement. Près de 2,000 ayuntamientos s'étaient prononcés en sa faveur; de plus, l'Empereur Napoléon consentait, assurait-on, à la formation d'une légion étrangère dont les cadres seraient remplis par des officiers et des sous-officiers français, et des navires de guerre français séjourneraient dans les ports mexicains pendant un certain nombre d'années.

Le 9 avril, l'archiduc reçut à Miramar la députation mexicaine et prit officiellement le titre de sa souveraineté. Le 13, M. José Hidalgo présenta à l'Empereur la lettre par laquelle S. M. Maximilien notifiait sa nomination au trône du Mexique, et celles qui l'accréditaient comme ministre plénipotentiaire du nouveau souverain auprès de la cour de France.

Quelques jours après, on apprit que Leurs Altesses impériales s'étaient embarquées à Trieste pour Civita-Vecchia, d'où elles devaient aller rendre visite au Saint-Père à Rome. Suivant une lettre de Mexico, des dernières dates, le général Almonte avait donné l'ordre de décorer

et de meubler à neuf le palais impérial. Les dames se préoccupaient beaucoup, de leur côté, de la réception à faire à l'impératrice Charlotte. Elles avaient choisi un comité chargé de régler le cérémonial à suivre, et il avait été décidé qu'une députation se rendrait à la Vera-Cruz au-devant de Leurs Majestés. On espérait que l'impératrice prendrait ses dames d'honneur dans le personnel de cette députation : de là naturellement des compétitions nombreuses.

L'empereur et l'impératrice du Mexique se présentèrent, le 18, au Vatican. Le prince eut avec Pie IX une entrevue de plus d'une heure, dans laquelle fut réglée la question religieuse. Il visita ensuite l'ex-roi de Naples, Ferdinand, et le cardinal Antonelli. Le soir, il reçut les cardinaux, les ministres du gouvernement pontifical, les membres du corps diplomatique et divers personnages de distinction de la noblesse romaine.

Pendant ce temps-là, la frégate à vapeur autrichienne *la Novara* et *la Thémis*, navire français qui l'accompagnait, complétaient leurs vivres et leur charbon à Civita-Vecchia, afin d'éviter de relâcher aux Açores, et de pouvoir atteindre la Martinique, où Leurs Majestés avaient le projet de passer une journée entière. Deux corvettes mexicaines, préparées et armées par ordre de la régence, devaient escorter le prince et la princesse de la Martinique à la Vera-Cruz.

Le Saint-Père conféra à l'impératrice, le matin de son départ de Rome, la grand'croix de l'ordre de Pie IX, et l'empereur accorda à M. le général de Montebello, qui commandait notre corps d'occupation, la grand'croix de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe.

Leurs Majestés s'arrêtèrent quarante-huit heures à la Martinique. Elles furent remplies de bonté pour les pri-

sonniers de guerre mexicains internés dans notre colonie, et rendirent plusieurs d'entre eux à la liberté; l'empereur voulut même en emmener quelques-uns sur sa propre frégate. Il laissa aussi une somme pour venir en aide aux plus malheureux.

Le 28 mai, à sept heures du matin, *la Thémis*, envoyée par l'ordre de l'empereur, mouilla sur la rade de Sacrificios. Le contre-amiral se porta au devant de la *Novara*, qui entra à la Vera-Cruz à deux heures et demie, après une longue mais très-heureuse traversée. Tous les bâtiments étaient pavoisés. L'empereur fut salué par les navires et par le fort de San-Iago, appartenant au port.

Le général Almonte, régent de l'empire, arriva à quatre heures et demie, et se transporta immédiatement à bord de la *Novara*, où l'avait précédé le commandant supérieur de la place et des Terres-Chaudes, avec les officiers de son état-major. Les fonctionnaires et le conseil municipal s'y rendirent également. Le soir, les rues étaient splendidement illuminées. Un arc de triomphe décorait la belle place de l'Ayuntamiento; la musique, les feux d'artifice et les jeux de toutes sortes donnaient à la cité un air de ressemblance très-caractérisé avec les plus grandes villes d'Europe.

Le 29, à cinq heures et demie du matin, Leurs Majestés impériales quittèrent la *Novara*, et, au même moment, tous les navires de la rade, tous les forts les saluèrent de leur artillerie. La garde nationale et les troupes étaient sous les armes, et ce fut au milieu de l'allégresse générale que l'empereur et l'impératrice touchèrent pour la première fois cette terre du Mexique au salut de laquelle elles venaient se dévouer. La foule était immense. Après avoir traversé la ville, pavoisée sur tout le parcours de drapeaux variés,

le prince et la princesse montèrent en chemin de fer pour ne s'arrêter qu'à la Soledad. De là ils continuèrent leur route par Cordova, où ils arrivèrent au milieu de la nuit. Le passage, forcément rapide, des nouveaux souverains, laissa à la Vera-Cruz une impression profonde.

La proclamation suivante, adressée par l'empereur au peuple mexicain, fut affichée et distribuée par ordre de Sa Majesté.

« Mexicains !

» Vous m'avez appelé ! votre noble nation, par une majorité spontanée, m'a désigné à veiller dorénavant sur vos destinées ! Je me rends avec joie à ce touchant appel.

» Quelque pénible qu'il m'ait été de dire adieu pour toujours à mon pays natal et aux miens, je l'ai fait, persuadé que, par vous, le Tout-Puissant m'a chargé d'une noble mission ; celle de vouer toute ma force et mon cœur à un peuple qui, fatigué de combats et de luttes accablantes, désire sincèrement la paix et le bien-être, à un peuple qui, ayant glorieusement assuré son indépendance, veut aujourd'hui jouir des fruits de la civilisation et du vrai progrès.

» La confiance dont nous sommes animés, vous et moi, sera couronnée de succès, pourvu que nous restions toujours unis pour défendre courageusement les grands principes, seuls fondements vrais et durables des Etats modernes ; l'administration d'inviolable et d'immuable justice, d'égalité devant la loi ; l'accès de toute carrière et de toute position sociale ouvert à chacun ; la complète liberté individuel bien comprise, entraînant avec elle la protection

de la personne et de la propriété ; le plus grand développement possible des richesses nationales, l'amélioration de l'agriculture et de l'industrie, l'établissement de voies de communication pour un commerce étendu, enfin, un libre essor du savoir dans toutes les applications de l'intérêt public. La bénédiction du Seigneur, et par elle le progrès et la liberté ne nous manqueront assurément pas, si tous les partis, se laissant diriger par un gouvernement fort et honnête, s'unissent pour réaliser le but que je viens d'indiquer, et si nous continuons à être animés du sentiment religieux par lequel notre belle patrie s'est toujours distinguée, même dans les temps les plus malheureux.

» Le drapeau civilisateur de la France, élevé si haut par son noble Empereur, à qui vous devez le rétablissement de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est ce que disait encore, il y a peu de mois, le chef de ces troupes, précurseur d'une nouvelle ère de félicité.

» Tout pays qui a voulu avoir un avenir est devenu grand et fort en suivant cette voie. Unis, loyaux et fermes, Dieu vous donnera la force pour atteindre au degré de prospérité auquel vous aspirez.

» Mexicains ! l'avenir de votre beau pays est entre vos mains ; quant à moi, je vous apporte de la bonne volonté, de la loyauté, et la ferme intention de respecter vos lois, tout en les faisant respecter avec une autorité inébranlable.

» Dieu et votre confiance font ma force, le drapeau de l'indépendance est mon symbole ; ma devise, vous la connaissez déjà : « L'équité dans la justice. » J'y resterai fidèle toute ma vie. — A moi de tenir le sceptre avec

confiance et l'épée de l'honneur avec fermeté. A votre impératrice la tâche si enviable de conserver au pays tous les nobles sentiments d'une vertu chrétienne et toute la douceur d'une mère dévouée.

» Unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les mauvais jours du passé, ensevelissons les haines des partis, et l'aurore de la paix et d'un bonheur mérité se lèvera radieuse sur le nouvel empire.

» MAXIMILIEN. »

L'enthousiasme des Mexicains était extrême, et il suivit le prince et la princesse sur tout le parcours de leur voyage, depuis leur débarquement jusque dans les murs de la capitale. Les habitants des campagnes se portèrent sur leur passage, demandant à l'empereur la paix et la sécurité dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Les Indiens de race pure, qui constituent les sept huitièmes de la population totale de l'empire, se faisaient remarquer par l'exaltation de leur joie. Opprimés et exploités par tous les partis, ils espéraient un meilleur avenir sous le règne du souverain dont ils acclamaient l'arrivée, C'est ainsi qu'un des alcades, dans une allocution adressée au prince, rappelant les antiques traditions pieusement conservées par les enfants des caciques, à travers trois siècles de servitude et cinquante années de persécution, salua dans l'empereur Maximilien le vengeur et le régénérateur destiné par la Providence à tirer la race indienne de son abaissement et de son humiliation.

Des villages entiers accouraient à la rencontre des illustres voyageurs, leur offrant des fleurs, des fruits, tout ce que les agents de Juarez leur avaient laissé, et remettant leur

sort entre les mains du jeune empereur avec une touchante et cordiale confiance. A Cholula, plus de 50,000 Indiens étaient venus au devant de Leurs Majestés, et elles dûrent, cédant à des instances pressantes, s'asseoir sur un trône entouré de fleurs. L'empereur était accompagné du licencié Cohimalpopoco, qui lui servait d'interprète auprès de ses nouveaux sujets, et du cacique d'Amatlan, vieillard vénéré entre les siens, et dont l'influence était considérable. Dans le trajet, l'empereur visitait les hôpitaux, et l'impératrice les couvents.

L'entrée de Leurs Majestés dans la capitale fut extraordinairement brillante. Elle eut lieu le 12 juin, à dix heures du matin. Les manifestations de la joie publique impressionnèrent vivement l'empereur et l'impératrice, et ils voulurent tout d'abord se rendre à la cathédrale et remercier Dieu. Ils se dirigèrent ensuite vers le palais, où tout avait été disposé magnifiquement pour leur arrivée.

CHAPITRE VIII

Opérations militaires. — Administration de l'empereur Maximilien.

Des colonnes françaises continuaient de poursuivre, avec leur vigueur habituelle, au milieu des terrains souvent inaccessibles, les bandes de juaristes qui n'avaient pas encore déposé les armes, et elles les avaient dispersées sur un grand nombre de points. Les communications étaient ouvertes entre Zacatecas et Guadalajora ; les guérillas qui tenaient encore la campagne, sous les ordres d'Uraga, dans deux ou trois provinces, se voyaient réduits à l'inaction par la présence de nos troupes. A la Vera-Cruz et dans les pays environnants, tout était à la paix et la sécurité régnait sur les routes : le fil télégraphique qui reliait cette ville à Mexico n'avait pas été coupé une seule fois dans sa traversée des Terres-Chaudes. Le commerce se développait, l'agriculture prenait aussi son essor ; les Terres-Chaudes, naturellement fertiles, étaient défrichées sur une grande échelle ; les travaux des chemins de fer marchaient, et l'on était sur le point de livrer à la cir-

culation un tronçon nouveau. C'était donc avec confiance que les populations envisageaient l'avenir. L'arrivée de l'empereur Maximilien et de l'impératrice Charlotte ne fit qu'accroître leur espoir d'une régénération prochaine et complète.

La preuve que les provinces se pacifiaient, c'est que, dès la fin de juillet, il était question de rappeler une partie du corps expéditionnaire. Le transport à vapeur *le Jura* devait appareiller à Toulon le 5 août, se rendre directement à la Vera-Cruz, et ramener 1,100 hommes avec une certaine quantité de matériel. Un mois plus tard, des ordres expédiés de Paris prescrivirent aux autorités maritimes de nos différents ports d'activer le départ de plusieurs navires de guerre, désignés également pour concourir au rapatriement de la partie de nos troupes qui allait quitter le Mexique. Le rendez-vous de ces bâtiments était à la Martinique. Ils arriveraient ensemble à la Vera-Cruz, et l'embarquement se ferait sans retard. Tout avait été prévu pour que les hommes venant de l'intérieur n'eussent point à séjourner dans cette ville.

Pendant que l'on procédait à ces armements, des correspondances apportaient des détails intéressants sur ce qui se passait dans le nouvel empire. L'amiral français venait de lever le blocus d'Acapulco, et, peu de jours après l'adoption de cette mesure, un grand nombre de navires avaient pris le large et fait route pour Panama, San-Francisco et le Hâvre. L'escadre était partie pour Blaz et Mazatlan, laissant seulement sur rade la frégate à vapeur *la Victoria*. Nos soldats avaient eu plusieurs engagements avec le général juariste Alvarez, et ils l'avaient battu dans toutes les rencontres. En ce qui touchait l'empereur Maximilien, ses proclamations affichés, dans tous

les ports du Pacifique, avaient produit un effet excellent sur l'esprit des populations. Les principaux districts de l'état de Sonora et Cinaloa s'étaient déclarés aussitôt pour le nouveau gouvernement et avaient envoyé des adresses au gouverneur. Leur adhésion était d'autant plus importante que cet Etat était resté jusque-là à peu près indépendant et n'obéissait pas au gouvernement central. La province de Durango avait aussi fait sa soumission. Juarez occupait encore Monterey, dans l'état de Nouveau-Léon ; mais, comme les secours qu'il recevait d'Amérique diminuaient tous les jours, par suite de la croisière rigoureuse qu'exerçait notre escadre, ses troupes étaient mal payées, et l'on jugeait qu'il se trouvait hors d'état de rien entreprendre.

Le prince mettait tout en œuvre pour atteindre le plus promptement possible le but qu'il se proposait, et il travaillait avec ardeur à régénérer son empire. Des commissions instituées par lui élaboraient divers projets sur l'organisation des finances et de l'armée ; toutes les branches de l'administration étaient l'objet d'études préparatoires indispensables pour reconstituer le pays sur des bases solides. La popularité du jeune souverain s'accroissait de jour en jour : car si l'empereur consacrait une partie de son temps à des audiences qui le mettaient en communication directe avec quelques-uns de ses sujets, l'impératrice visitait tour à tour les établissements d'éducation publique et de bienfaisance, et tous deux s'attachaient ainsi les cœurs. La tranquillité, par suite, était de moins en moins troublée, et l'on avait pu reprendre l'exploration des mines qui peuvent faire du Mexique un des centres les plus riches de production en métaux précieux.

Le voyage que l'empereur fit, au mois de septembre,

dans l'intérieur, contribua beaucoup à lui concilier l'affection des peuples : il eut pour résultat immédiat de rallier au gouvernement impérial bon nombre de personnes notables qui, si elles n'avaient pas vu le prince, se seraient peut-être tenues longtemps encore à l'écart. Les municipalités acclamaient Maximilien I[er] sur son passage, et l'assuraient de leur dévouement. De retour à Mexico, il veilla à ce que tout fût préparé pour recevoir les premiers détachements de la légion belge et de la légion autrichienne organisées sur sa demande en Europe, et, afin que la marine ne restât pas en arrière du mouvement, il commanda deux frégates à hélice en Amérique, et plusieurs autres bâtiments à vapeur en France et en Angleterre.

Le 28 septembre, une trombe faillit s'abattre sur Mexico. Son arrivée fut indiquée à l'avance par un dérangement des appareils électriques, et, durant le passage des nuages sur la ville, on put, pendant deux heures, compter au galvanomètre 3,000 décharges électriques, soit environ trente par minute. La trombe creva dans la vallée, et produisit des débordements tels que, sans les mesures auxquelles on eut recours, on aurait pu croire que le fameux déversoir qui a coûté tant de millions aux vice-rois espagnols ne suffît pas à protéger la capitale contre une formidable inondation.

Le 3 octobre, un autre phénomène non moins redoutable se fit sentir sur une ligne de cent vingt lieues. Dans la nuit, vers deux heures du matin, un tremblement de terre, parti de la côte et observé d'abord à la Vera-Cruz et à la Soledad, se dirigea par Orizaba et Puebla sur Mexico. Les oscillations éprouvées à Acatzingo, au Palmar, à Aculzingo, à Cordova et à Mexico furent violentes ; mais elles ne causèrent pas les malheurs arrivés à Puebla, où

plusieurs personnes périrent ou furent blessées, sans compter les maisons et les édifices qui s'écroulèrent.

Un sous-lieutenant du train des équipages militaires, M. Flamant, écrivait, à cette occasion, à l'un de ses parents :

« Un tremblement de terre a eu lieu le 3 octobre, à deux heures du matin, sur une assez grande partie de l'empire mexicain. J'avais déjà ressenti quelques secousses en Algérie, mais jamais d'aussi fortes. A Orizaba, plusieurs femmes sont mortes de frayeur; d'autres en sont encore très-malades. Le clocher de la cathédrale, qui venait d'être disposé pour recevoir une horloge, a perdu environ vingt mètres de sa partie supérieure; une grande portion de ce qui en reste est lézardée. Beaucoup de maisons sont entièrement démolies; tous les jours nous apprenons de nouveaux malheurs.

» La nuit du 4 fut plus terrible encore. Quelques habitants disaient avoir déjà éprouvé de semblables secousses, moins fortes cependant, et ils assuraient que toujours elles s'étaient reproduites vingt-quatre heures après, dans une direction opposée. Tout le monde était sur le qui-vive; on errait dans les rues, et aussi loin que possible des monuments et des maisons. Enfin l'heure où la secousse avait eu lieu la veille arriva, et elle ne se renouvela pas. On finit par rester chez soi, et l'on se mit au lit, heureux d'en avoir été quitte pour la peur. »

En présence de l'activité déployée par le gouvernement impérial, les juaristes ne pouvaient guère conserver l'espoir d'opérer une contre-révolution. Il s'en fallut toutefois qu'ils renonçassent à la lutte, et le général Bazaine se vit

contraint de disperser à différentes reprises les corps des guérillas qui se reformaient sans cesse, comme aussi de s'emparer de vive force de certaines positions. Le *Moniteur* racontait ainsi l'expédition effectuée au mois de juillet, dans la rivière d'Alvarado, contre la position du Cunéjo.

« La colonne expéditionnaire était placée sous les ordres de M. Maréchal, chef d'escadron d'artillerie de marine. Le capitaine de frégate Rolland, commandant du transport *la Drôme*, ayant sous ses ordres les canonnières *la Sainte-Barbe*, *la Tactique* et *la Tempête*, avait été chargé de prêter son concours à cet officier supérieur.

» Les troupes, débarquées le 9 juillet au matin sur la langue de terre qui forme l'entrée de la rivière d'Alvarado, suivirent le bord de la mer pour prendre les sentiers presque impraticables qui conduisent au Cunéjo. A moitié route, elles rencontrèrent et mirent en fuite l'ennemi, qui perdit une centaine d'hommes, tués ou blessés, et 50 prisonniers. Environ 150 fusils et 9 canons, avec une grande quantité de munitions, restèrent en notre pouvoir. Les poudres furent noyées, les canons encloués, et les boulets jetés dans la rivière.

» Pendant que la colonne expéditionnaire faisait route par terre, les canonnières avaient pris poste à Cunéjo.

» *La Sainte-Barbe*, capitaine Riondel, à son passage devant le principal fort, essuya un feu très-vif, auquel elle riposta énergiquement, et vint mouiller de manière à dominer le camp. Pendant toute la journée elle tira sur les forts, sur les campements et sur les groupes qui se formaient, en même temps qu'elle poursuivait les fuyards avec ses canots armés en guerre.

» *La Tactique*, capitaine Alba-la-Source, que suivit *la*

Tempête, mouilla avant d'arriver au premier fort; par ses coups de canon bien dirigés, elle le rendit inhabitable et empêcha ainsi l'ennemi de camper.

» *La Tempête*, commandée par M. Gaude, contribua puissamment aux opérations, en aidant avec les hommes de *la Drôme* au débarquement des troupes, et en pourvoyant à tous les détails d'expédition.

» Enfin, cette canonnière et 100 hommes de débarquement de la *Drôme*, placés sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Latapy et de l'aspirant Véron, assurèrent les derrières de la colonne et formèrent une réserve, ce qui permit de faire marcher à l'attaque toute la colonne expéditionnaire.

» Aussitôt le Cunéjo occupé, la cavalerie put, au moyen de chalands et des embarcations de la *Drôme*, et avec l'aide d'une canonnière, passer sur la rive opposée, distante de 100 mètres environ, et battre le Tlacotalpan, qui fut occupé le 10 juillet au soir sans résistance. »

Cette expédition avait été on ne peut mieux conduite par le commandant Maréchal, et elle avait été couronnée de succès, malgré la difficulté du terrain, au milieu d'ennemis cachés dans les bois. Les canonnières avaient prêté le secours le plus efficace, en empêchant avec leur artillerie, les Mexicains de se maintenir dans les forts. Le soin avec lequel ces forts étaient construits prouvaient que les juaristes attachaient une grande importance à la position du Cunéjo.

Une autre expédition fut entreprise avec non moins de bonheur à la fin de septembre. Le contre-amiral Bosse s'était rendu, avec plusieurs bâtiments de la division navale, à l'embouchure de Rio Grande del Norte, afin de par-

ticiper au mouvement ordonné par le maréchal contre Matamoros. Le rôle assigné à la marine dans les opérations combinées était de s'emparer de la ville de Bagdad, qui commande l'embouchure du fleuve et d'attirer de ce côté en le tenant en échec, le chef juariste Cortina, qui occupait Matamoros. Pendant ce temps, la place attaquée du côté de l'intérieur par les généraux Castagny, Méjia et le colonel Dupuis, devait tomber au pouvoir de nos troupes. Ce plan de campagne fut ponctuellement suivi.

Le 22 août, les compagnies de débarquement de la division navale, favorisées par l'état de la mer, descendirent à terre au nombre de 400 hommes, ayant à leur tête le capitaine de vaisseau Véron, sur la plage même de Bagdad, et prirent possession de la ville au nom de l'empereur Maximilien. On travailla aussitôt à mettre la place en état de siége, et quelques heures après, nos marins, établis dans de bonnes positions, étaient en mesure de résister aux efforts de l'ennemi.

Durant trente-cinq jours, la petite garnison de Bagdad se maintint contre toutes les attaques des troupes de Cortina, et les embarcations légères, qui seules avaient pu franchir la barre de la rivière, prirent l'offensive de manière à attirer toutes les forces des Mexicains sur les bords du Rio-Grande. Pendant ce temps-là, le général Méjia s'avançait sur Matamoros; lorsqu'il se présenta, le 26 septembre, il entra dans la ville sans coup férir, et reçut la soumission de Cortina.

Ce résultat eut du retentissement dans les provinces : Juarez venait de perdre les dernières ressources qui lui restaient dans le Nord, et la pacification de l'Etat de Tamaulipas était assuré. Ce n'est pas tout : quatre-vingts navires de toutes les nations étaient en ce moment sur

rade, demandant qu'il leur fût permis de reprendre leurs opérations, et la douane allait en retirer des sommes importantes. Déjà, en prévision du mouvement commercial, un convoi de cinq cent mille piastres attendait à Monterey, que les chemins de fer fussent ouverts pour être dirigé sur Matamoros.

Dans l'espace de trois mois, le corps expéditionnaire, ainsi que le général Bazaine l'écrivait quelques semaines plus tard au ministre de la guerre, avait soumis à l'empereur Maximilien quatre vastes provinces dont la surface totale dépassait la moitié de celle de la France. Il avait enlevé à Juarez 18 pièces de canon de divers calibres, un matériel considérable, et forcé l'ex-président à se retirer dans le Chihuahua, à plus de 400 lieues de Mexico. Mais ce n'était pas sans difficulté que ces avantages avaient été obtenus : il avait fallu marcher sur un front de près de 200 lieues de l'est à l'ouest, et parcourir ainsi plus de 100 lieues du nord au sud, à travers des obstacles sans nombre, apportés par la saison et le temps au mouvement de nos colonnes. D'un autre côté, la Sierra-Moronès avait été pacifiée, Sandova et la Caneda s'étaient soumis, et le général Ortez avait eu sa division dispersée; sur tous les points du territoire, les Français pourchassaient les bandes, dont la destruction était de leur part l'objet de courses continuelles.

Si la fin de la campagne fut encore pénible pour nous, elle n'eut pas moins de résultats satisfaisants. Les opérations se concentrèrent sur Colina, Mazatlan et l'Etat de Durango. Le général Douay s'empara, le 2 novembre, de Colina; l'ennemi, démoralisé par plusieurs échecs, ne chercha pas à défendre la ville, et y laissa toute son artillerie en position. Le 8, la marine impériale partit de

San-Blas, et débarqua, le 10, le bataillon de tirailleurs du commandant Munier devant le port de Mazatlan, pendant que le général arrivait de son côté en suivant le littoral. L'occupation de la place nous laissa maîtres de l'artillerie ennemie et d'une quantité énorme de munitions; nos troupes s'y établirent facilement, et nous pûmes entreprendre l'ouverture d'une route nouvelle qui la relierait à Durango. Les généraux Marquez et Calvez, ainsi que le commandant Maréchal, qui dirigeait les affaires à la Vera-Cruz, se signalèrent également dans divers combats livrés aux bandes juaristes.

On ne pouvait s'étonner de voir ces bandes, tant de fois dispersées, reparaître sans cesse avec des canons et tout l'attirail des forces organisées : depuis cinquante ans, la vie de guérillas et de contrebandier était l'état normal du Mexique et la carrière d'une classe nombreuse. L'ancienne organisation du pays en Etats souverains expliquait les ressources en artillerie et en objets d'armement dont les bandes disposaient. Chaque Etat avait son arsenal, et chaque parti un armement caché dans la montagne : de là des difficultés incessantes que rencontraient nos compagnies de partisans. Mais, quoi qu'on pût dire, il n'y avait plus de troupes juaristes en armes de la Vera-Cruz à San-Blas, ni de Monterey à Durango.

Le rapport du général en chef qui contenait ces détails n'était pas moins explicite à l'égard du gouvernement de l'empereur Maximilien. Ce prince, à la suite de son voyage dans les provinces du centre, avait promulgué un décret qui constituait et organisait les forces rurales du Mexique; il plaçait ainsi sous la sauvegarde des propriétaires la sécurité des campagnes et la défense du territoire, que les factions et les pillards de profession essayaient de livrer

encore aux calamités de la guerre civile. Un autre décret abordait une question partout très-grave, et particulièrement au Mexique : l'organisation régulière de l'état civil. Le général mentionnait aussi une circulaire aux préfets, dans laquelle l'empereur traçait, avec autant d'élégance dans les idées que de fermeté dans les termes, les règles de l'administration mexicaine, afin de faire disparaitre les illégalités et les exactions, non moins fatales à l'esprit public qu'au Trésor. Le ministère était définitivement constitué, et le souverain venait d'adresser à son ministre d'Etat une lettre qui avait le caractère et la portée d'un programme politique. En voici le texte :

« Mon cher ministre d'Etat, Velasquez de Léon,

» De retour de mon pénible voyage dans les départements de l'intérieur, pendant lequel j'ai reçu dans chaque ville, village ou hameau, les preuves les plus sincères de sympathie et de l'enthousiasme le plus cordial, j'ai pu constater des vérités irréfragables. La première, c'est que l'empire est un fait basé sur la volonté de l'immense majorité de la nation, et que sur ce fait repose la forme d'un gouvernement de véritables progrès, et qui est celui qui répond le mieux aux besoins des populations. La seconde, est que cette immense majorité désire la paix, la tranquillité et la justice, bien qu'elle espère et qu'elle demande avec anxiété à mon gouvernement, et que moi, plein de l'idée de mes devoirs sacrés envers Dieu et envers le peuple qui m'a élu, je suis résolu à lui donner.

» La justice aura sa base dans des institutions conformes à l'époque, et auxquelles on travaille avec zèle et sans relâche. Pour rétablir la paix et la tranquillité dans ce beau et vaste pays, et pour en développer promptement les prodigieuses richesses, mon gouvernement est déterminé à employer tous ses efforts et toute son énergie. S'il a jusqu'à ce jour usé d'indulgence à l'égard de ses adversaires politiques, afin de leur laisser le temps et l'occasion de connaître la volonté nationale et de s'y rallier, il a dorénavant l'impérieuse obligation de les combattre ; car leur drapeau n'est plus un symbole politique, mais un prétexte de vol et de carnage. Mes devoirs de souverain m'obligent à protéger le peuple avec un bras de fer ; et pour répondre aux besoins hautement exprimés en tous lieux, nous déclarons, comme chef de la nation, en pleine cennaissance de notre mission sacrée et du devoir qui nous est imposé, que foutes les bandes armées qui parcourent encore quelques points de notre belle patrie, et répandent la désolation, le trouble et les menaces contre la liberté et le travail des citoyens laborieux, doivent être considérés comme des rassemblements de bandits, et tomber, par conséquent, sous les rigueurs inflexibles et inexorables de la loi.

» Nous ordonnons à tous les fonctionnaires, magistrats et chefs militaires de la nation, de les poursuivre de toutes leurs forces. Si notre gouvernement respecte toute opinion politique, il ne peut tolérer les criminels qui violent la première des libertés qu'il est appelé à garantir, celle des personnes et de la propriété.

» MAXIMILIEN. »

Cette lettre terminait la série des nouvelles importantes

venues du Mexique en 1864. Elle prouvait que l'empereur était décidé à agir résolûment pour affermir son trône et seconder, autant qu'il serait en lui, les efforts des troupes à qui il devait la pacification d'une grande partie de ses Etats. L'année 1865 allait s'ouvrir sous de favorables auspices; il restait néanmoins beaucoup à faire pour arriver à la soumission entière du pays, et nos soldats devaient avoir à combattre plus d'une fois encore les partisans de Juarez.

CHAPITRE IX

Campagne de 1865. — Prise d'Osjaca. — Un incendie à Mexico. — Danger couru par Mgr Labastida dans une inondation.

L'empereur Maximilien poursuivait avec activité l'organisation des services publics. Le 8 janvier 1865, le conseil d'Etat tint, sous sa présidence, sa séance d'installation, et l'on espérait beaucoup de ce corps, qui venait d'être entièrement reconstitué. Le prince s'occupait aussi avec une louable sollicitude des intérêts de la religion, et, dès l'arrivée du nonce envoyé par le Saint-Siége, il s'empressa de se mettre en rapport avec lui, sachant qu'il était muni de tous les pouvoirs nécessaires pour la conclusion d'un concordat.

Un fait de guerre d'une certaine importance se passa au commencement de la campagne. Porfirio Diaz, l'un des principaux chefs dissidents, occupait Osjaca. Le général d'Hurbal marcha sur cette ville à travers des terrains très-accidentés, et il lui fallut des efforts inouïs pour faire passer son artillerie dans des contrées où jamais aucune voiture n'avait pénétré. Les Indiens aidèrent ses troupes

avec une spontanéité qui révélait leurs sentiments au sujet de l'intervention.

Pour enlever une place qui paraissait devoir être bien défendue, le commandant en chef voulut prendre lui-même la direction du siége. Il quitta, dans ce but, Mexico le 3 janvier. Son projet était d'investir Osjaca, de façon à se rendre maître de la garnison : il disposa, à cet effet, outre les troupes d'infanterie, de huit escadrons de cavalerie, dont quatre mexicains, et d'un matériel d'artillerie de siége qui permettait d'espérer une solution prochaine.

Le 31 janvier, le maréchal — le général Bazaine avait été promu à ce grade, comme son prédécesseur, à la suite de ses services — transporta son quartier-général à l'hacienda de Montoyac, au centre des attaques. Pour les travaux d'investissement, ainsi qu'ils l'avaient fait pour l'ouverture des routes qui avaient permis d'amener de l'artillerie, les Indiens nous prêtèrent un concours utile et dévoué; grâce à eux, une ligne de circonvallation de 36 kilomètres de développement pût être formée en dix jours.

Le maréchal avait dirigé ses principaux efforts sur le cerro de la Soledad et le cerro Dominante, à l'ouest d'Osjaca. Quatre batteries armées de pièces de douze et de mortiers, et plusieurs cheminements les reliant entre elles, étaient établis à la date du 8 février; en même temps trois autres batteries, également armées de pièces de siége, menaçaient la place du côté sud. Ces travaux ne purent s'accomplir sans amener des engagements avec l'ennemi : le plus sérieux de tous eut lieu à l'hacienda de Aguilera, enlevée avec une extrême vigueur par le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Dans la journée du 4 février, trois de nos batteries ouvrirent le feu sur la place, dont les abords eurent gra-

vement à souffrir; dans la nuit du 7 au 8, nos cheminements arrivèrent à environ 150 mètres du redan du cerro Dominante. Ces cheminements se faisaient sur le roc, et l'on était obligé d'employer les sacs à terre. Le maréchal Bazaine racontait ainsi qu'il suit le dénouement qui, en nous rendant maîtres d'Osjaca sans recourir à l'assaut, trompa l'ardeur de nos soldats :

« Le 8 au soir, toutes les batteries ouvrirent le feu entre 5 et 6 heures, afin de bouleverser les ouvrages du Dominante que je devais attaquer. Vers 4 heures du matin, je devais tenter une surprise sur les cerros de la Soledad et de la Libertad avec trois compagnies du 3e zouaves; à 5 heures et demie, je devais faire ouvrir de nouveau le feu de toutes les batteries, et, vers 6 heures, lancer nos colonnes d'assaut contre la flèche, en avant du Dominante. Tous les ordres étaient donnés : les troupes étaient à leur poste de combat, attendant avec impatience l'heure de l'assaut, lorsque Porfirio Diaz, accompagné de deux colonels, ses aides-de-camp, s'est présenté, à une heure et demie du matin, à mon quartier-général, me remettant la place d'Osjaca, et se rendant à discrétion lui et toute la garnison. J'ai immédiatement donné l'ordre de faire cesser le feu sur toute la ligne. Aujourd'hui même, j'ai pris possion de la ville et de ses forts. »

La garnison d'Osjaca comptait plus de 4,000 hommes; outre les 60 pièces d'artillerie de la place, l'arsenal contenait des ressources précieuses pour la réorganisation militaire de cette riche province et l'armement des forces rurales.

Le commandant en chef signalait également dans son rapport la marche du général de Castagny sur Monzatlan, à travers un pays impraticable, franchissant avec ses colonnes

des montagnes à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, par des sentiers de chèvres, et longeant des précipices qui étaient l'effroi des voyageurs. Il appelait aussi l'attention des ministres sur le colonel Garnier, qui avait débusqué, le 1er janvier, le général Corona, résolu à lui disputer le passage de l'Espinosa del Diabelo. Malgré les difficultés du terrain et une résistance énergique, nos soldats, escaladant les rochers, étaient parvenus en face des défenses où se tenait Corona. Ces défenses avaient été emportées à la baïonnette, et les Mexicains avaient eu une centaine d'hommes tués. L'ennemi croyait arrêter notre passage par des obstacles multipliés, et il n'avait réussi qu'à ménager aux Français qu'un beau fait d'armes de plus.

Ce qui avait rendu jusque-là la lutte si difficile contre les juaristes, c'est qu'ils recevaient des renforts des Etats-Unis. Il ne devait plus en être ainsi désormais. Une dépêche de la fin de mai apprit que l'attorney du gouvernement de Washington à New-York avait reçu l'ordre d'empêcher les enrôlements pour le Mexique, et c'était là un témoignage des sentiments pacifiques qui animaient ce gouvernement à l'égard de celui du prince Maximilien. L'empereur, du reste, venait d'envoyer son chef de cabinet, M. Ellion, auprès du président, le chargeant de lui exposer les raisons qui l'avaient engagé à ne faire aucune démarche tant qu'avait duré la guerre entre le Nord et le Sud, et les motifs d'intérêt qui le poussaient maintenant à rechercher l'amitié des fédéraux : on ne doutait pas, d'après la réponse de M. Johnson à l'allocution qui lui avait été adressée par M. de Montholon dans la séance solennelle de réception du ministre plénipotentiaire de France, que le président ne donnât à l'envoyé du prince une réponse rassurante pour l'avenir du nouvel empire.

En attendant, le jeune souverain pouvait toujours compter sur le dévouement et la bravoure de notre corps expéditionnaire. Le récit d'un incendie, arrivé à Mexico dans le courant du mois de mai, montrait qu'il n'était pas un soldat qui ne fût prêt à exposer sa vie en toute occasion pour accomplir son devoir. Voici sur ce sinistre des détails pleins d'intérêt :

« Une lugubre nouvelle attendait hier matin la capitale à son réveil. Pour la seconde fois, en quelques semaines, le feu a semé des ruines au cœur de la ville. L'incendie qui a éclaté rue San-Juan-de-Latran a fait plusieurs victimes, et parmi elles figure un des officiers les plus aimés, les plus estimés de notre armée, le colonel Tourre, du 3ᵉ zouaves. Les autres sont un clairon de son régiment, le lieutenant Houeix de la Brousse, du 99ᵉ de ligne, et quelques soldats encore inconnus.

» C'est en accourant avec empressement sur le lieu du sinistre pour porter secours que ces braves militaires ont péri, ensevelis sous les débris d'un bâtiment qui s'est écroulé.

» Le colonel Tourre, dans le but de protéger quelques-uns de ses soldats contre leur propre audace, voulut monter à l'étage de la maison incendiée. On cherchait à le retenir : « Il y a de mes zouaves là haut, dit-il, je ne veux pas qu'ils se fassent tuer, et il s'élança dans l'escalier. En arrivant au premier, il remarqua que le feu gagnait le parquet, et demanda un seau d'eau, que le lieutenant de la Brousse lui fit passer. A peine eut-il le temps de le saisir que le plancher s'effondra.

» Il est mort en véritable français, se dévouant au salut de ses soldats.

» Son corps, presque entièrement carbonisé, a été retrouvé le lendemain au milieu des décombres.

» Ses obsèques ont eu lieu le 6, avec celles des autres victimes de cette lamentable nuit. Une foule immense y assistait. Leurs Majestés impériales s'étaient fait représenter par M. le comte de Bombelles, commandant de la garde palatine, et d'autres officiers de leur maison. Le conseil municipal de Mexico avait envoyé un comité accompagné de ses huissiers. Les officiers belges et autrichiens s'étaient joints aux nôtres pour rendre les derniers devoirs à leurs frères d'armes français.

» M. le maréchal Bazaine, après avoir assisté au service funèbre, qui s'est terminé par une allocution touchante de M. l'abbé Testory, aumônier en chef de l'armée, a voulu accompagner les cercueils jusqu'au champ du repos, entouré des généraux Courtois, d'Hurbal, l'Héritier, de Maussion, et de tout son état-major.

» Deux discours ont été prononcés au cimetière : l'un par M. le général de Maussion, l'autre par M. Gambu, au nom de la population mexicaine.

» La consternation était générale. Plusieurs Français résidant à Mexico ont eu spontanément la pensée d'ériger un monument au colonel Tourre, tombé victime de son dévouement. Un architecte français a offert sa coopération gratuite et a improvisé un projet qu'il se propose de soumettre à M. le maréchal Bazaine. Une souscription est ouverte à cet effet.

» On cite le beau trait d'un zouave qui, au plus fort de l'incendie, trouvant quatre tiroirs remplis d'or et d'argent dans le déménagement de l'hôtel San-Francisco, s'est empressé d'aller les remettre à l'officier de service à la subdivision militaire. »

Un journal de Mexico, *l'Estafette*, citait le nom de ce militaire ; c'était le sergent Eiseler, du 3e zouaves. Il

nommait aussi le trompette Poitevin, du 2e chasseurs d'Afrique, lequel avait également sauvé et rapporté des objets précieux.

Le courrier du Mexique de la fin de juillet apporta surtout des nouvelles relatives aux efforts persévérants de l'empereur Maximilien pour mener à bonne fin l'œuvre de réorganisation qui devait mettre en valeur les ressources de ses vastes Etats. Le cabinet avait été reconstitué sur de nouvelles bases ; ce serait dorénavant une chancellerie divisée en deux sections, l'une militaire, l'autre civile, qui servirait d'intermédiaire entre le souverain, les administrations et les particuliers. L'empereur avait adressé au ministre compétent une lettre où il déclarait vouloir mettre l'instruction publique au Mexique sur un pied qui plaçât ce pays au rang qui lui convenait parmi les nations civilisées. Il avait concédé un réseau de lignes télégraphiques à une compagnie particulière, dans des conditions qui en garantissait la prompte exécution.

D'autres soins occupaient encore l'empereur. Pendant un séjour qu'il avait fait à Puebla, il avait rendu plusieurs décrets d'une haute utilité, et étudié spécialement un projet d'amélioration matérielle de l'établissement de colonies d'émigrants dans les zones fertiles d'Orizaba, de Cordova, de Malapa et de Huastela. Le ministre des traveaux publics avait déjà reçu l'ordre de veiller à ce que les colons trouvassent, à leur débarquement comme à leur arrivée sur les terres, les secours et les objets nécessaires aux exploitations agricoles. Le gouvernement venait aussi de prendre des mesures très-favorables au commerce. Il avait décidé l'ouverture du port de Tuxpane, sur le golfe du Mexique, aux navires de longs cours, et autorisé l'exportation des métaux précieux sur la mer Pacifique, par le

port de Mazanillo, qui, avec celui de San-Bias, recevait les convois partant de Valladolid et de Guadalaxara, villes où se concentreraient les produits des riches mines d'or et d'argent des provinces de Mechoacan et de la Nouvelle-Galice.

Les troupes françaises achevaient de disperser les bandes de juaristes ; le colonel Garnier avait remporté un succès sur les soldats de Pescaira, aux environs de Gayamas.

Le mois suivant, ce fut au tour des colonels de Courcy et de Lafaille de se distinguer dans plusieurs affaires contre les dissidents. Le premier mit successivement en déroute Trevino et Narauja. Le second, apprenant que l'ennemi, au nombre de cinq cents cavaliers, s'était montré du côté de Portezubla, marcha à sa rencontre avec une colonne volante. Les juaristes, au lieu de l'attendre, se dirigèrent sur Pozos ; mais la cavalerie les atteignit à une lieue de cette ville, sur la route de Sauceda, et les força à se battre. Ils laissèrent sur le terrain cinquante morts ou blessés, des armes et des chevaux, et prirent la fuite dans le plus grand désordre vers la Sierra.

Les Belges et les Autrichiens soutenaient bien aussi l'honneur de leur drapeau. Dans le Méchoacan, la légion belge défit complétement l'armée du centre : le colonel Van der Smessen, à la tête de 850 hommes, attaqua le général Artega, qui occupait Cacambara avec 3,500 soldats, lui tua plus de 300 des siens et fit 165 prisonniers; il lui enleva, en outre, ses munitions, plus de 100 caisses de cartouches et 600 fusils. Ce succès avait une grande importance : il mettait la ville de Moretia à l'abri d'un coup de main. De son côté, le général autrichien Thun, dans une campagne contre les dissidents de la Sierra, enleva les Cumbres de Aculpo, après une lutte acharnée qui ne dura pas moins de trois heures.

Par suite de ces victoires, la situation de l'empire s'améliorait, et les progrès de la colonisation devenaient de plus en plus rapides ; de nouveaux émigrants arrivaient sans cesse dans les ports. L'empereur Maximilien hâtait de tout son pouvoir le développement de la prospérité des établissements ruraux dont il avait conçu l'idée. Il ratifia au mois d'août le contrat passé entre M. de Tourville et M. Robbes, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, pour l'installation, dans la Sierra de Zengolica, d'une colonne composée de soldats de la légion étrangère libérée du service. Les explorations minéralogiques produisaient des résultats qui dépassaient les espérances. Il partait par tous les paquebots, pour les Etats-Unis, la Chine et l'Europe, d'immenses quantités d'or et d'argent, et, pour ne citer qu'un seul hôtel des monnaies, celui de Guanajoato avait frappé dans le premier semestre de l'année la somme de 3,024,125 piastres. Tout concourait donc à l'affermissement du gouvernement impérial, militairement, financièrement et administrativement parlant.

Il était rentré le 2 septembre dans sa capitale, après avoir visité dans le plus grand détail les riches districts de Pachuca et de Real del Monte, dont les gisements argentifères donnent de très-beaux produits. Le directeur de la compagnie anglaise avait accompagné Sa Majesté dans les galeries souterraines, et l'avait fait assister successivement à tous les travaux d'extraction, d'amalgame et de fusion. L'Empereur avait revêtu le costume de mineur et suivi les diverses opérations avec beaucoup d'intérêt. Il allait repartir pour voir les digues du lac du Nord.

Durant son absence, la ville et la vallée de Mexico eurent à subir les ravages d'une inondation causée par des pluies qu'on ne connaît que sous les tropiques. Les lacs, les

rivières débordèrent de toutes parts, et les canaux d'écoulement, comme les travaux de défense, ne purent garantir les villages et la capitale. La rivière de Churubusco, sortie de son lit, ne fut maîtrisée que grâce à l'agglomération sur ses rives de deux mille ouvriers habilement dirigés par le sous-préfet de Talpalm. Ces pluies faillirent occasionner un funeste accident qui ne fut heureusement qu'une mésaventure sans conséquence grave. L'archevêque de Mexico, Mgr de Labastida, revenait d'une visite pastorale, en compagnie de deux ecclésiastiques, lorsque, près de Mexico, une crue subite fit verser la voiture dans une fondrière ; elle fut retenue un instant d'un côté par une haie d'aloës, et, de cette façon, les voyageurs purent, aidés de quelques voisins, sortir par la portière opposée. Le carosse épiscopal fut immédiatement inondé et rempli de sable. Dans les quartiers commerçants, les marchandises renfermées dans les caves et les magasins du rez-de-chaussée éprouvèrent de grandes avaries. L'impératrice et l'autorité municipale s'empressèrent de faire distribuer d'abondantes aumônes aux habitants nécessiteux.

Le Mexique songeait, lui aussi, à prendre part à l'exposition universelle de 1867; il tenait à donner à l'Europe une idée de l'agriculture et de l'industrie du pays. Il était question d'expédier à Paris des échantillons de métallurgie, ainsi que le moulage habilement exécuté, par ordre de la légation française, du précieux zodiaque astaque que l'on voit représenté sur un des murs de la cathédrale de Mexico, et qui figurerait avec avantage à côté de celui de Dendorah, envoyé en France par le général Bonaparte durant l'expédition d'Egypte.

La nouvelle que Juarez avait licencié les troupes qui lui restaient et s'était éloigné du théâtre de la lutte,

s'était répandue vers le milieu du mois de septembre. Les guérillas l'apprirent avec stupéfaction, et plusieurs d'entre eux consentirent enfin à rentrer dans l'ordre; ceux qui persistèrent à rester en armes continuèrent à être poursuivis sans merci ni trève par nos soldats et les réguliers mexicains. Le 4 octobre, 300 hommes de Pigneros, ayant tenté de s'avancer du côté d'Oaxaca, furent repoussés par le capitaine Arango, sorti de la ville à la tête d'une compagnie de la garde municipale. Aidé des populations, qui s'étaient armées de pierres et de mochètes, cet officier tua 27 des assaillants et fit 68 prisonniers.

Un fait montre quel était le véritable caractère de la plupart de ces bandes qui prétendaient abriter le pillage sous un drapeau politique. Une troupe de brigands, commandés par un prisonnier de guerre que l'empereur avait gracié, enleva, dans la nuit du 6 au 7 octobre, plusieurs traverses de la voie ferrée, et réussit à faire dérailler le train, entre la Parga et la Soledad. Le mécanicien fut tué par ces hommes qui dévalisèrent les voyageurs et les accablèrent de mauvais traitements. S'emparant ensuite de quelques militaires qui se trouvaient dans le convoi, des employés du chemin de fer et d'autres personnes, ils les conduisirent à deux lieues de l'endroit où l'attentat avait été commis. Les brigands procédèrent alors au triage des prisonniers; la plupart des voyageurs furent mis en liberté, mais les militaires furent lâchement frappés à coup de baïonnettes. Parmi ces victimes, au nombre de neuf, étaient M. Friquet, lieutenant du génie, indigène de la Martinique, et M. Loubet, garde d'artillerie.

CHAPITRE X

Campagne de 1866. — Opérations militaires. — Actes administratifs.

L'année 1866 fut inaugurée par la mise en vigueur du système décimal français pour les poids et mesures. La dépêche qui annonçait cette nouvelle portait aussi que le gouvernement mexicain travaillait énergiquement au développement de l'élément maritime. Dans un pays qui possède sur les deux océans une si vaste étendue de côtes, la marine est appelée à jouer un grand rôle. L'Empereur comprenait que le Mexique était en position de commerce d'une part avec la Chine, les mers du Sud et la côte nord-ouest du Pacifique, de l'autre avec les Antilles, les Etats-Unis de l'Europe, et il s'occupait, avec autant d'intelligence que d'ardeur, de tirer parti de ces avantages naturels.

Durant la première quinzaine de janvier, les événements militaires furent assez nombreux. Les dissidents de Juchitan, réunis à une bande de la Sierra, se présentèrent, le 2, devant Tehuantepec; ils étaient environ 2,000 hommes. Le général Prieto, préfet politique, résista à toutes les attaques, et réussit à déloger une colonne juariste d'un fort dont elle s'était emparée.

Le commandant Billot quitta Chihuahua à la fin de janvier, et se rapprocha de Durango. Le 5 février, la compagnie de partisans du 95e atteignit à El-Gallo un petit corps de 250 cavaliers qui emmenait un convoi de munitions et de vivres ; sept caisses de plomb et de poudre, des fusils, plus de cent chevaux et mulets, des voitures chargées de vivres restèrent entre nos mains. Les objets enlevés aux dissidents, provenant du pillage d'une ville, furent rendus à leurs propriétaires : nous ne gardâmes que les armes et les chevaux.

Le 5, les Autrichiens terminèrent une campagne entreprise au nord de la Sierra de Zacopaxtla par la prise de Papanthla. Cette place dut leur livrer tout son matériel de guerre, et ils s'y établirent. Un premier combat avait été livré à l'ennemi, le 12, par le capitaine Schauer, commandant une colonne de Mexicains auxiliaires, que soutenait un demi-escadron de hussards autrichiens. Le même jour, le capitaine de lanciers autrichiens, Goldren, atteignait un demi-escadron près de Tricolutla et lui tuait 33 hommes. C'était à la suite de ces affaires que la ville avait capitulé.

Bien que les bandes fussent certaines d'être mises en déroute dans toutes les occasions par les troupes mexicaines et surtout par celles du corps expéditionnaire, elles n'étaient pas cependant entièrement anéanties. Dispersées sur un point, elles se réunissaient sur un autre, dès qu'il y avait un coup de main à exécuter. Ainsi au mois de mars, une troupe de brigands, qui attendait, paraît-il, une diligence pour la piller, attaqua à quinze lieues de Mexico, à un endroit appelé Rio-Frio, un général belge qui revenait de Mexico à la Vera-Cruz, après avoir annoncé à l'Empereur l'avènement de Léopold II au trône de Belgique.

La mission était composée du général Foury, du lieute-

nant baron d'Huart, son aide-de-camp, de MM. d'Alcantara et de Tortodot; elle était accompagnée du major Altwies, qui faisait partie du corps belge au service de l'Empereur. Le général Foury, MM. Altwies, d'Huart et Maréchal étaient en voiture de poste; MM. d'Alcantara et de Tortodot les précédaient à cheval. La voiture fut tout à coup assaillie dans les défilés par les brigands, qui firent sur elle une décharge générale. Les voyageurs saisirent leurs armes et mirent leurs agresseurs en fuite; mais le baron d'Huart était tombé mort, frappé d'une balle à la tête; le général Foury avait été blessé, ainsi que trois autres, prisonniers.

Ce fut un médecin qui apporta à Mexico la nouvelle de cet attentat. L'empereur, vivement ému, monta à cheval, suivi seulement de son aide-de-camp, le comte de Bombelles, et de deux cavaliers, et s'élança sur la route de Rio-Frio. A la moitié du chemin, il rencontra les officiers. Au même moment arriva un escadron de chasseurs d'Afrique, que le maréchal Bazaine, en apprenant le départ de l'empereur, avait cru convenable d'envoyer sur ses traces. Sa Majesté ramena les cavaliers à Mexico. Sa conduite fut unanimement louée, et on lui fit à son retour une ovation.

Quelque dévoué que fût l'empereur aux intérêts de ses sujets, quelque désireux qu'il se montrât d'accroître la prospérité publique, il avait des adversaires, et ces adversaires ne craignaient pas de dénaturer son caractère et ses intentions. A propos d'un décret qui réglementait le travail des mines, on osa prétendre qu'il avait le dessein d'introduire l'esclavage au Mexique. Il suffisait, pour se convaincre du contraire, de lire ce que l'archiduc Maximilien écrivait six ans auparavant, à la suite d'un long voyage, dans lequel

il avait visité le Brésil. Et, quand il jetait sur le papier ses souvenirs de touriste, communiquant au public le fruit de ses observations, ses idées sur les choses et sur les hommes d'un monde nouveau pour lui, il était loin de s'attendre que ce qui s'échappait alors de sa plume et de son âme tomberait un jour entre les mains des ennemis que lui préparait l'avenir.

Maximilien Ier était bien loin de songer à rétablir l'esclavage ; ses efforts tendaient plutôt à assurer par de sages mesures l'équilibre des dépenses et des recettes de l'Etat. Au mois d'avril, il informa l'intendant de la liste civile que, malgré la réduction considérable de cette liste, spontanément consentie par lui, il voulait que les frais occasionnés par les réparations faites jusqu'alors dans les résidences impériales fussent payés sur sa propre cassette. Le nouveau plan de réformes économiques, auquel le souverain tenait à honneur de se soumettre le premier, produisit sur les populations une impression heureuse. On y voyait surtout la simplification des services publics, c'est-à-dire le gage d'une administration prompte et efficace.

L'empereur avait ordonné, quelque temps auparavant, qu'on lui remît tous les trois mois le relevé de la fabrication des métaux en or et en argent opérée dans les divers hôtels des monnaies de l'empire. Le tableau relatif au premier semestre fut publié, et il en résultait que huit des hôtels avaient frappé, pendant cette période, un total de près de quatre millions de piastres. Ce chiffre ne comprenait pas les opérations de quatre hôtels qui n'avaient pas encore donné le résultat de leur fabrication.

Les travaux d'une œuvre considérable furent inaugurés le 26 avril. On posa, sur la Barranca de Metlac, à deux lieues d'Orizaba, la première pierre du viaduc de Maximi-

lieu, destiné au service du chemin de fer impérial. Ce pont devait avoir près de 400 pieds de haut et environ 900 pieds de long; il devait être en fer et reposer sur des piles en pierres de taille. Le préfet d'Orizaba présida la cérémonie au nom de l'empereur. Le chemin de fer de Mexico à Chalco donnait des résultats très-satisfaisants : il avait communiqué une nouvelle vie aux habitants de la contrée.

Le développement de la colonisation marchait de pair avec celui des travaux publics : le gouvernement ne perdait pas de vue l'intérêt des colons, et les étrangers arrivaient en grand nombre sur les plages mexicaines. Les préfets politiques avaient l'ordre de leur accorder des secours et de les mettre en possession des avantages concédés par les lois à tous ceux qui venaient chercher au Mexique une nouvelle patrie. Enfin un arrêté récent dispensait des droits d'octroi les bois du pays qui seraient transférés dans les ports pour y être travaillés.

La situation militaire n'était pas moins bonne. Le maréchal Bazaine écrivait au Mexico, le 20 mai, au ministre de la guerre :

« Dans le Mechoacan, Regulès n'a pu tenir devant la marche rapide du général Mendez et des mouvements combinés des colonnes françaises. Le général Mendez est entré à Huétame, le 25 avril, sans coup férir.

« Le 7 mai, le capitaine Mauroy, du 1er zouaves, a atteint, au Rancho de las Pilas, 250 cavaliers de France et Garava, et les a dispersés, leur tuant 20 hommes et leur enlevant 60 chevaux et des armes. Le 8 mai, le général Aymard a de son côté atteint, à Santa-Anna, les bandes de Brigido Turrès, Demangnez et Ledesma, et leur a enlevé des armes et des chevaux.

« Dans le Zacatecas, la poursuite se continue activement contre Garcia de la Gadena.

» Une colonne française est de nouveau sortie de Mazatlan, le 30 mars, pour appuyer les opérations de Lozada. Après les trois succès remportés sur Corona, cet officier général a permis à ses troupes de rentrer momentément dans leurs foyers pour s'occuper des semailles.

» Dans le nord, la colonne française du lieutenant-colonel d'Allico est arrivée à Parral et y a rétabli les autorités impériales.

» Sur la frontière de Rio-Grande, le général Jeanningros a amené au général Mija les contingents de Timajero destinés à Matamoros.

» Le colonel Van der Smissen, resté à Monterey pendant l'absence du général Jeanningros, est sorti avec une partie de ses forces et les gardes rurales du colonel Quirega, et a surpris, le 26 avril, près de Mexico, la bande de Rupero Martinez, à laquelle il a tué 30 hommes, pris 60 chevaux et beaucoup d'armes.

» Dans le Tamalipan, le colonel du Pin s'est porté avec la contre-guerilla de Tula à la Valle-Parisina, où il est arrivé le 22 avril. Le 23, il a été attaqué, pendant que les animaux étaient allés boire à une lieue et demie de la ville, par un fort parti de cavalerie et d'infanterie, appuyé de deux pièces de canon, commandé par Aureliano Rivera. Les escadrons se formèrent rapidement, et l'ennemi, vigoureusement abordé, dut se replier après avoir éprouvé des pertes sensibles.

» Devant ces résultats, disait en terminant le maréchal, il est permis de croire, malgré ceux qui le calomnient, à la vigueur et à la durée du nouvel empire mexicain. »

Les dépêches de Mexico du 20 mai rendaient compte

aussi de l'effet produit par les populations, par une note du *Moniteur* relative au rappel des troupes françaises. Cette nouvelle avait causé un désappointement profond dans la capitale. Tous les regards se tournèrent aussitôt vers l'empereur et l'impératrice pour tâcher de deviner quel parti ils prendraient dans les conjonctures difficiles que le rapatriement du corps expéditionnaire allait amener, et l'on vit avec une satisfaction générale la souveraine et son auguste époux décidés à poursuivre la mission qu'ils avaient librement acceptée, en quittant leur pays et les loisirs d'une vie douce et paisible pour affronter les difficultés et les périls dont la régénération était hérissée. Dès qu'on fut convaincu que l'empereur ne songeait pas à abdiquer, ainsi que les juaristes avaient cherché à en propager le bruit, la confiance se rétablit, et les différentes classes de la société se groupèrent en rangs serrés autour du trône naissant qu'il s'agissait de consolider.

D'après certaines correspondances, il fallait s'attendre à un changement prochain dans le système gouvernemental. L'empereur avait dû se convaincre que beaucoup d'hommes compromis avec le gouvernement de Juarez, et qu'il avait tenté de rallier en leur confiant les hautes fonctions, étaient précisément ceux qui lui étaient les plus hostiles. Ils avaient peuplé de leurs amis l'administration des provinces, et, au lieu de servir le gouvernement impérial, ces derniers faisaient cause commune et partageaient le butin avec les bandes habituées à vivre de rapines. Un fonctionnaire de l'administration centrale était, disait-on, impliqué dans l'attaque contre la mission belge.

Tous les hommes d'ordre étaient d'avis que le souverain, écartant des emplois publics les personnages suspects, s'appuyât solidement sur le parti conservateur, et secondât de

plus en plus le développement de la race indienne, qui lui était sûrement dévouée : par ce moyen, il aurait moins besoin d'une armée nombreuse que d'une gendarmerie fortement organisée pour maintenir sur tous les points l'ordre et la tranquillité. Il pouvait en même temps alléger encore les charges de l'Etat et consacrer les économies qui en résulteraient à l'exécution de nouvelles voies de communication, ainsi qu'à l'exploitation, déjà active, des richesses dont l'empire était si largement pourvu.

En vue du rappel du corps expéditionnaire, le général Osmond, d'après les ordres de l'empereur, commença, vers la fin de mars, à organiser l'armée mexicaine ; il était assisté dans cette tâche de plusieurs officiers d'état-major français. On devait renoncer aux corps autrichiens et belges, qui seraient rapatriés ou fondus dans la nouvelle organisation, et l'on obtiendrait ainsi de l'uniformité et de l'économie. Il importait d'autant plus de ménager les ressources de l'Etat, qu'une grande partie des revenus étaient employés à poursuivre les bandes, toujours battues et renaissant sans cesse; et, à ce propos, l'on disait que l'empereur Maximilien avait trop souvent mis une noble générosité là où il eût fallu user de rigueur.

Les inquiétudes que pouvaient inspirer encore les menées des chefs juaristes n'empêchaient pas le gouvernement de poursuivre les œuvres de la paix. Il concéda à cette époque à M. Loosey, consul général d'Autriche à New-York, une ligne de vapeur entre la Vera-Cruz et la Nouvelle-Orléans, et, le 1er juin, la première dépêche fut transmise par le fil électrique de Mexico à San-Luis-Potosi.

Le 7 juin, eut lieu l'inauguration du chemin de fer de Mexico à San-Angel, et cette inauguration fut un véritable événement par l'enthousiasme qu'elle provoqua dans la

population. On comprend cette satisfaction générale quand on sait que, de tous les environs de la capitale, San-Angel est peut-être l'endroit le plus agréable et le plus propre aux grandes entreprises de l'industrie, grâce à ses forêts et à ses nombreux cours d'eau.

L'empereur et l'impératrice tinrent à présider la solennité, qui fut favorisée par un temps superbe. L'arrivée de Leurs Majestés fut saluée par les plus chaleureux applaudissements. Dès que les transports de la foule lui permirent de se faire entendre, l'empereur prononça ces paroles :

« Messieurs,

» C'est avec une satisfaction toute particulière que je préside cette fête en un jour si sympathique déjà pour mon cœur. Chaque lieue de chemin de fer que nous inaugurons est un pas de plus vers la prospérité et la grandeur de la nation ; chaque fait consommé d'une manière aussi heureuse et aussi pacifique vaut plus que de brillantes utopies et de vaines paroles.

» Nous vivons dans le siècle des faits : c'est par les faits que nous devons prouver au monde que le Mexicain est digne de son indépendance, de sa mission historique ; qu'il sait marcher résolument dans la voie du progrès.

» Ainsi faisons-nous : le chemin de fer de Vera-Cruz, ceux de Jalapa et de Chalco, le contrat déjà signé pour la grande voie de l'intérieur, les lignes de vapeur qui desservent nos côtes si riches ; les télégraphes qui joignent la métropole à Guanajuato, à Leon, à San-Luis de Potosi, à ce même San-Angel et à Cuernavaca : toutes ces œuvres sont autant de preuves que notre patrie fait des progrès.

» Il y a plus : dans un pays essentiellement démocratique comme le nôtre, les voies ferrées et les télégraphes sont les liens réels et durables qui rapprochent les villes et unissent les partis.

» Félicitons-nous donc, en bons citoyens, de ces pacifiques triomphes. Il m'est doux de remercier, au nom de la nation, les hommes vaillants dont l'énergie et le travail font prospérer de telles œuvres.»

Cette belle et intéressante cérémonie n'était que le prélude d'une autre dont les conséquences devaient être beaucoup plus importantes : le chemin de fer de Mexico à Puebla allait être ouvert, et la ville de Mexico ne serait plus bientôt qu'à quelques heures du port qui la met en communication directe avec l'Europe.

Un événement inattendu vint malheureusement assombrir la situation et affaiblir les espérances que faisaient naître l'activité infatigable et l'énergie de l'empereur. Au moment où le noyau de l'armée indigène se formait et où s'effectuait la transformation de l'organisation financière, le maréchal Bazaine fut informé que la brigade mexicaine commandée par le général Olvera et forte de 1,600 hommes, sortie de Matamoras pour escorter un convoi de marchandises à destination de Monterey, avait été surprise et attaquée le 16 juin, à Berrendo, par le chef dissident Escobedo à la tête de 4,000 hommes. Le convoi avait été enlevé, et ces troupes mexicaines, en partie détruites, avaient laissé 800 des leurs entre les mains de l'ennemi. Il ne restait plus au général Méjia, pour défendre Matamoras, que 500 soldats mexicains et la milice. Tout était prêt néanmoins pour la résistance, lorsque les habitants, effrayés des suites d'une prise de vive force après une lutte si inégale, l'avaient

forcé de capituler. Le général Méjia avait obtenu des conditions honorables pour la faible garnison ainsi que pour la population de la ville, puis il s'était éloigné et avait débarqué avec ses troupes à la Vera-Cruz.

Heureux sur ce point, les dissidents essuyèrent sur d'autres des échecs. Le 12 juin, un détachement de la légion autrichienne rencontra à Téhuatlan 400 guérillas établis dans une forte position ; après plusieurs heures de combat, il les délogea et leur fit subir des pertes sensibles. De son côté, le commandant Gaday, du 3e zouaves, surprit, vers Xichu, le chef de la bande Armenta, et l'attaquant avec vigueur, le réduisit à s'enfuir avec une centaine d'hommes, que les habitants des localités voisines, réunis contre l'ennemi commun, poursuivirent dans la montagne.

Dans la journée du 13, la colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Lalanne atteignit les rebelles à la hacienda de Colorado, et le commandant d'Espeuilles, du 5e hussards, lancé à leur poursuite à la tête de deux escadrons de son régiment soutenus par une compagnie d'infanterie, les mit en déroute.

Quoi qu'il en fût, la reprise de Matamoras ne pouvait manquer d'avoir des conséquences graves pour la cause impérialiste dans le nord-est de l'empire. Les dissidents, maîtres d'un centre de ralliement et d'un port, pourvus de la somme de 8,000,000 de francs que transportait le convoi dont ils s'étaient emparés, allait former de nouvelles bandes, se procurer des munitions et des approvisionnements. Il importait donc d'entraver au plus tôt le développement de leur influence, l'organisation de leur pression, de leur régime de terrorisme, de pillage et d'exactions dans les régions avoisinantes, qui offraient tant de

facilités au flibustérime et aux coups de main préparés dans un pays limitrophe.

Dans ce but, le maréchal Bazaine quitta Mexico le 2 juillet, et établit son quartier-général à San-Luis Potosi : le commandant en chef des troupes françaises devait diriger de là ses opérations, tendant à ramener l'ordre et la sécurité dans ces provinces agitées et faire rentrer le port de Matamoras en la possession du gouvernement impérial.

Il paraît hors de doute que l'impératrice Charlotte, lorsqu'elle s'était séparée de son père pour aller au Mexique, lui avait promis de revenir en Europe au bout de deux ans. La mort du roi de Belgique enleva tout motif à l'accomplissement de cette promesse. Néanmoins, les affaires de la succession paternelle obligeaient, disait-on, l'impératrice à entreprendre un voyage à Bruxelles, et il était sérieusement question de son départ, quand arriva d'Europe M. Herz-Feld, consul général du Mexique à Vienne, qui avait traversé Paris et apportait des dépêches du général Almonte. Le contenu de ces dépêches, coïncidant avec la reprise de Matamoras par les juaristes et d'autres pertes éprouvées par les troupes mexicaines dans le nord de l'empire, décida l'impératrice à se rendre en France pour hâter et faciliter les arrangements devenus indispensables, par suite de la résolution du gouvernement français de rappeler dans un bref délai toutes ses troupes.

Avant de partir, Sa Majesté voulut célébrer l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Le 8 juillet, de grand matin, les rues, ornées de guirlandes et de fleurs, offraient une joyeuse animation. Des drapeaux flottaient aux fenêtres du palais des autorités, des ambassadeurs et des consuls. La garnison de Mexico alla se ranger sur la place d'armes, au son des musiques militaires. A neuf heures, l'impé-

ratrice, avec une suite brillante et nombreuse, sortit du palais impérial et se dirigea vers la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum* solennel. Toutes les autorités militaires et civiles, qui ne devaient pas faire partie du cortége impérial, étaient réunies dans l'église. Après la messe, l'impératrice retourna au palais et y reçut des félicitations au nom de l'empereur. Le président du conseil des ministres prononça un discours, auquel Sa Majesté répondit avec beaucoup de tact.

La cour du palais était remplie d'Indiens venus des environs, musique et drapeau en tête, pour rendre hommage au souverain. A midi, l'empereur, donnant le bras à l'impératrice, traversa la cour, malgré la foule qui l'encombrait. A l'apparition de Leurs Majestés, l'enthousiasme éclata, et les cris de Hurrah! vive l'empereur! retentirent.

A deux heures, l'impératrice Charlotte quitta la capitale pour aller s'embarquer à la Vera-Cruz, à bord du bateau à vapeur français *l'Impératrice-Eugénie*. C'était de sa part un grand acte de courage, car on était dans la saison des chaleurs, et il lui fallait traverser les Terres-Chaudes, où le vomito sévissait en ce moment. Partout sur son passage, les populations l'accueillirent avec les témoignages de la plus vive reconnaissance. Le *Journal d'Orizaba* racontait en ces termes le voyage de la jeune souveraine à partir de Cardova :

« A midi, l'impératrice part pour Puso del Macho, mais en suivant un chemin de traverse, car la grande route est impraticable.

» Le trajet compris entre Cordova et la *Garita sud* a demandé quatre heures. Deux voitures renversées, dont l'une était celle de MM. le ministre, le chambellan, le commandant supérieur, etc., et tous sortant de cet *étouffoir*

d'une façon qui était loin d'être agréable ; une voiture dont l'avant-train s'en va deux fois seul avec les chevaux ; tous ces accidents nécessitant la demande à Cordova de sapeurs du génie, d'artilleurs, etc.

» Donc, à quatre heures et demie, l'impératrice franchissait la Garita ; et par une pluie battante, après avoir failli se perdre deux ou trois fois dans les précipices de boue du Potrero et de Salsipuedes, Sa Majesté arrivait à neuf heures à l'Atoyac.

» M. le lieutenant-colonel Rolland, qui l'accompagnait depuis Aculzingo, avait pris de sages mesures en échelonnant des escortes sur tout le parcours ; de cette façon, le service était assuré. A ces mesures, M. Rolland en joignit une autre : il prit des Indiens avec des torches ; cavaliers et Indiens marchaient en avant des voitures, sondant les fondrières et les précipices de la route, car la nuit était si obscure qu'à peine on pouvait distinguer la personne la plus rapprochée.

» On arrive au pont du Chiquihuite, où deux voitures restent embourbées. Sa Majesté veut continuer sa route à cheval ; mais, sur l'observation de M. Rolland que cela est matériellement impossible, on sort comme on peut la voiture impériale de la boue, laissant les deux voitures de bagages embourbées devant le pont sous la garde d'une forte escorte. M. le lieutenant-colonel accompagne, avec les personnages dont il a été parlé plus haut, Sa Majesté à Paso del Macho, où elle arrive, couverte de boue et trempée d'eau, à minuit 30 minutes.

» Manger un morceau (et il était temps) et se coucher ne fut que l'affaire d'un moment. A deux heures, l'impératrice prenait un peu de repos, et M. Rolland veillait jusqu'à trois heures trente minutes pour assurer l'arrivée

des voitures de bagages restées en arrière. Alors, tout trempé d'eau et méconnaissable sous la boue qui couvrait ses habits, le lieutenant-colonel prend une position horizontale sur une malle, chez M. Mendez, et, sans dormir, se lève à quatre heures trente minutes pour veiller à l'exécution du service et à la rentrée des bagages. Ce n'est qu'à neuf heures que les voitures arrivent. La *Comitiva* impériale fait un léger déjeuner, et à dix heures trente minutes la locomotive *mal apprise* part pour la Vera-Cruz. Nous disons mal apprise, car, pendant tout le trajet, tantôt pour un motif, tantôt pour un autre, elle refusait de marcher. Enfin on atteint la Vera-Cruz. »

L'impératrice arriva le 8 août à Paris; elle fut reçue deux ou trois jours après par l'Empereur au palais de Saint-Cloud.

CHAPITRE XI

L'impératrice Charlotte à Paris, à Miramar et à Rome. — Conspirations contre l'empereur Maximilien. — Convention de Mexico. — Nouvelles du Mexique.

L'impératrice Charlotte fut accueillie en France avec une respectueuse sympathie. Douée des qualités qui captivent les cœurs généreux, elle s'était vouée à la continuation et à l'achèvement d'une œuvre commencée par nous ; elle avait été en quelque sorte la fille d'adoption de notre drapeau : c'étaient là des titres qu'une nation comme la nôtre ne pouvait méconnaître.

L'intervention française au Mexique devait prendre fin : le terme en était fixé, des déclarations officielles de l'intérieur et des engagements internationaux l'avaient rendu irrévocable. Les époques auxquelles s'opérait le retrait de nos troupes étaient déterminées depuis quelque temps. L'impossibilité de rien changer à ces arrangements était connue au Mexique, et l'on était convaincu que la mission de l'impératrice Charlotte n'avait pas pour objet de lui demander aucune modification.

Mais le départ du corps expéditionnaire, précisément parce qu'il était inévitable, soulevait un certain nombre de difficultés qu'il était essentiel de résoudre d'avance. En se chargeant de traiter elle-même diverses questions de la plus haute importance, et en bravant les fatigues d'un long voyage dans la saison la plus dangereuse de l'année, la jeune souveraine avait donné une nouvelle preuve de son énergie et de son dévouement.

Une indisposition qui obligeait l'Empereur à garder ses appartements depuis son retour de Vichy, l'avait empêché d'aller recevoir l'impératrice Charlotte à la gare Mont-Parnasse et de lui rendre visite : il s'était fait excuser auprès d'elle par l'intermédiaire d'un aide-de-camp. Son état s'étant sensiblement amélioré, il se rendit, le 19 août, accompagné de son service d'honneur, de Saint-Cloud au Grand-Hôtel, où la princesse était descendue, et il eut avec elle un entretien de plus d'une heure.

A partir de ce jour, l'impératrice eut de fréquentes conférences avec les principaux membres du cabinet français, au sujet des affaires du Mexique. Avant de partir pour Tarbes, le ministre des finances eut une audience qui dura environ deux heures, et à l'issue de laquelle M. Achille Fould laissa échapper ces mots : « Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer, car elle finirait par me convaincre bien au delà de ce que je dois désirer dans ma situation de ministre des finances. » Le ministre d'Etat, le ministre des affaires étrangères, le ministre de la marine et le maréchal Randon furent successivement reçus par Sa Majesté mexicaine.

A la suite d'un entretien avec l'Empereur, l'impératrice Charlotte jugea opportun d'envoyer un courrier à Mexico, et, en attendant la réponse de son époux, elle se décida à

aller passer quelques semaines au château de Miramar. Sa Majesté prit congé le 21 de l'empereur et de l'impératrice des Français, qui lui firent le lendemain, au Grand-Hôtel, leur visite d'adieu. Cette entrevue fut très-affectueuse; sur le point de se séparer, les deux impératrices s'embrassèrent cordialement.

L'impératrice Charlotte et sa suite quittèrent le 23 le Grand-Hôtel dans les équipages de la cour, et partirent par un convoi spécial; un wagon impérial avait été mis à sa disposition pour Mâcon, où elle passa la nuit. M. le général et Mme Almonte l'avaient accompagnée jusqu'à cette ville; M. Bastille, ministre des affaires étrangères au Mexique, suivait Sa Majesté à Miramar.

Nul ne savait quel avait été le résultat définitif du séjour de Sa Majesté mexicaine à Paris. Les négociations avaient eu lieu directement entre elle et l'Empereur, et elles avaient été revêtues d'un caractère tellement intime qu'il était impossible d'en définir précisément le but et la portée. Tout ce que l'on pouvait dire, était que l'impératrice Charlotte s'était exprimée, en présence des personnes de son entourage, de façon à donner à entendre qu'elle n'avait pas à regretter les fatigues de son voyage.

A peine la princesse avait-elle quitté Paris, que le *New-York Times* apporta des détails pleins d'intérêt sur une double conspiration découverte à Mexico, qui avait de redoutables ramifications jusque dans le palais impérial et parmi les hommes investis de la confiance de l'empereur.

Suivant une lettre de Mexico du 9 juillet, l'ex-dictateur Santa-Anna et l'ancien lieutenant de Juarez, le général Ortega, avaient été les instigateurs de ces deux complots, ourdis dans le but de renverser le gouvernement de Maximilien Ier, et qui avaient été déjoués par la vigilance de la

police impériale. L'empereur les connaissait depuis deux jours ; mais selon son habitude, il n'avait pris aucune précaution pour en arrêter les progrès, espérant rallier les conspirateurs à sa cause. Cependant, quand il s'aperçut qu'une partie de son entourage entrait jour par jour dans l'un ou l'autre complot, il résolut de frapper un grand coup.

Le dimanche 15 juillet, à quatre heures du matin, un fort détachement de troupes alla cerner la maison d'un des principaux chefs et y opéra un perquisition. Quarante-deux conspirateurs, qui tenaient une conciliabule, y furent arrêtés; divers papiers et documents prouvèrent qu'ils étaient tous partisans de Santa-Anna ou de Juarez. Le lendemain, ces hommes furent jugés, condamnés et envoyés sur-le-champ dans le Yucatan. Le 18, un second détachement occupa le palais impérial et procéda à l'arrestation du ministre d'Etat, de trois membres du cabinet et de seize fonctionnaires. A cette nouvelle, la surrexcitation fut immense dans la ville; on crut à une révolution. L'empereur déclara que son intention était d'user désormais de sévérité. Quelques jours après, le ministère fut changé et réduit à trois membres : deux français, le général Osmont et M. l'intendant Friant furent nommés à la guerre et aux finances; à l'intérieur, M. Salazar y Lare-Gui.

L'organisation de l'armée se poursuivait sans relâche. Quinze bataillons étaient formés, et ils étaient commandés par des officiers supérieurs français autorisés à prendre du service à l'étranger. Les cadres d'officiers, de sous-officiers et de soldats paraissaient excellents. Vingt-cinq autres bataillons se formaient; on organisait également la cavalerie, l'artillerie, le génie, les services administratifs et médicaux. De plus, il avait été décidé que le génie de l'armée fran-

çaise exécuterait avant son départ tous les travaux nécessaires pour fortifier les villes et les points stratégiques situés sur le chemin de Mexico à la Vera-Cruz. Déjà l'on construisait sur le mont Borrego des ouvrages faciles à défendre et dont l'ennemi ne pourrait s'emparer. La sécurité des communications serait ainsi assurée, et le gouvernement mexicain protégerait sans peine, avec un petit nombre de troupes, la route de la capitale à la mer, sur une étendue d'environ 400 kilomètres.

Vers cette époque, plusieurs engagements eurent lieu entre des détachements de l'armée franco-mexicaine et des guérilleros. Les populations opposaient toujours de la résistance aux rebelles, et nos soldats continuaient à faire preuve d'une remarquable activité. Le 4 juillet, le capitaine Carle, du 62e de ligne, voyant une colonne ennemie qui se disposait à prendre l'offensive près de Mazatlan, envoya contre elle une section de sa compagnie, appuyée de quelques cavaliers mexicains, et la mit en fuite après lui avoir fait éprouver des pertes sérieuses. Par contre, Tampico ne put résister aux bandes qui en occupaient les abords, et la garnison mexicaine livra la place le 1er août. La contre-guérilla française, commandée par le capitaine Lerglois et forte de 170 hommes, refusa de se rendre. Retranchée dans le fort de Casamata avec les résidents français, elle avait à lutter contre des forces plus de dix fois supérieures en nombre et contre les menaces de la faim, lorsque l'arrivée de trois bâtiments de la station navale de la Vera-Cruz et la vue du pavillon du commandant Cloué vinrent soutenir le courage de ces braves, qui durent à leur énergie une capitulation honorable. Ils sortirent du fort, tambour battant, avec armes, bagages et munitions, et atteignirent la Vera-Cruz le 10 août. Quelques jours auparavant, une

révolution avait chassé les dissidents de Matamoras, et ce port était rentré au pouvoir du gouvernement impérial. Le maréchal Bazaine était encore dans l'Etat de San-Luis de Potosi; sa présence dans le nord-est de l'empire avait particulièrement pour objet de régler sur de nouvelles bases la défense des frontières, maintenant confiées aux troupes mexicaines, et de préparer le rapatriement des régiments français.

La position, en somme, n'était pas rassurante, et les porteurs de titres mexicains s'en inquiétaient sérieusement. Un document publié au *Moniteur* le 13 septembre calma un peu les craintes. Aux termes d'une convention signée à Mexico le 30 juillet, une délégation était accordée au gouvernement français sur les recettes des douanes du Mexique; le produit de cette délégation devait servir à payer les intérêts et l'amortissement de toutes les obligations contractées par le gouvernement mexicain en 1864 et 1865, comme aussi les intérêts des 216 millions dont le même gouvernement s'était reconnu débiteur en vertu de la convention de Miramar et les sommes avancées postérieurement par la France.

Une autre nouvelle avait aussi son importance. Une note insérée dans la feuille officielle apprenait que le général Osmont et M. l'intendant Friant n'étaient pas autorisés à accepter les portefeuilles qui leur avaient été offerts, les fonctions de ces deux chefs de service étant incompatibles avec la responsabilité de celles auxquelles l'empereur Maximilien les avait élevés. Cela signifiait que le gouvernement du Mexique resterait aux mains des Mexicains et ne serait en aucune façon remis aux agents directs de la France; on voyait aussi dans cette décision la preuve que le gouvernement français était plus que jamais résolu de retirer ses

troupes. Le général Castelnau allait partir pour le Mexique, et l'on pensait que sa mission avait pour objet diverses mesures relatives à l'administration civile et militaire. C'était, se figurait-on, ce qui expliquait le choix de ce haut fonctionnaire, qui dirigeait, au ministère de la guerre, la correspondance générale, les états-majors, l'infanterie, la justice militaire, la dotation de l'armée et le recrutement.

Le 18 septembre, l'impératrice Charlotte partit de Miramar pour Rome, et prit le détour par Villach et Inspruck, afin d'éviter les quarantaines imposées en Italie aux voyageurs qui venaient directement de Trieste, où sévissait le choléra. Elle mit quatre jours pour atteindre Mantoue; puis elle continua sa route par Reggio et Bologne, et arriva à Rome le 25 durant la nuit. Le 26, le cardinal Antonelli lui rendit visite.

Le 27, l'impératrice se transporta en grande cérémonie à la résidence du Vatican, afin d'offrir ses hommages au Saint-Père. Elle trouva dans la salle Clémentine Mgr Pacca, par qui elle fut annoncée au Pape. Sa Sainteté eut une longue conférence avec l'auguste souveraine, qui lui présenta les personnes de sa suite; Pie IX les accueillit avec bienveillance et leur donna la bénédiction apostolique. L'impératrice rentra avec le même cérémonial à l'hôtel où elle était descendue et où des détachements de divers corps d'élite lui formaient une garde d'honneur.

Bientôt de tristes bruits circulèrent au sujet de la princesse. Le voyage de Mexico à la Vera-Cruz l'avait fatiguée, et la traversée par mer n'avait pas été tres-heureuse. Elle avait ensuite eu connaissance du complot dirigé contre son auguste époux. L'impératrice avait été à Paris l'objet d'une sympathie marquée; elle n'en avait pas moins échoué dans la mission politique qu'elle avait acceptée avec tant

de courage, et, par suite de ces contrariétés, elle était arrivée à Rome dans un état de surexcitation qui inspirait des inquiétudes sérieuses.

Dans ses entrevues avec le Saint-Père, l'impératrice donnait des preuves d'une grande exaltation. Elle ne cessait d'implorer la protection de Pie IX contre les embûches dont elle était, disait-elle, environnée; car elle se croyait entourée d'ennemis et de traîtres, et elle ne consentait que difficilement à toucher aux aliments qui lui étaient servis, soupçonnant même ceux qui l'accompagnaient de chercher à l'empoisonner. Il fallut que son frère, le comte de Flandre, appelé en toute hâte de Belgique, la ramenât à Miramar. Elle partit le 10 de Rome, et, traversant l'Adriatique sur un vapeur du Lloyd, où avaient pris passage, avec son frère, deux religieuses, deux religieux vêtus en laïques, une domestique et quelques autres personnes, elle arriva le lendemain au château qui était la résidence habituelle du prince son époux. Un médecin de Milan avait été mandé, ainsi que le directeur de l'hospice central de Vienne.

Les premières dépêches ne signalèrent aucun changement notable dans l'état de l'impératrice; l'empereur Maximilien avait été prévenu de ce douloureux accident, et l'on attendait ses ordres pour prendre à l'égard de cette héroïque princesse les dispositions qu'exigeait sa santé.

A une demi-portée de fusil du château de Miramar, construit dans le style italien moyen-âge, s'élève un modeste pavillon tout couvert de verdure, qu'on appelle la maison du jardinier. L'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte, avant de partir pour le Mexique, l'habitaient de préférence, pour se soustraire à la gêne de l'étiquette. L'impératrice avait désiré s'y installer de nouveau, et, au milieu des doux souvenirs qui l'entouraient, elle se

sentait moins triste. On pensait que quand la saison deviendrait plus rigoureuse, elle passerait dans l'île de Lacronisa, qui était sa propriété personnelle, et où règne la température tiède de Naples.

Des dépêches du Mexique, du 29 août, parvinrent à Paris le 24 septembre. Le maréchal Bazaine était rentré le 26 à Mexico, laissant dans l'état de San-Luis de Potosi le général Douay avec les troupes de sa division. Une tentative de soulèvement avait été réprimée dans le Jalisco par les gardes rurales des localités environnantes. Le colonel Lopez du régiment de l'impératrice avait mis, à Dio-Verde, les dissidents en déroute. Taxucan était menacé, et la ville de Médellin, occupée par 400 hommes du régiment étranger, avait été attaquée par une bande de 500 juaristes ; après un combat de six heures, l'énergie de la petite garnison, commandée par le sergent Poulain, avait forcé l'ennemi à se retirer.

Le mouvement général de nos troupes s'opérait de toute part en vue de l'évacuation. Le corps expéditionnaire n'étendait plus que jusqu'à San-Luis la sphère de son action. L'évacuation était en cours d'exécution sur le versant du Pacifique : deux bâtiments de guerre anglais croisaient dans le golfe de Californie, attendant le moment de se présenter dans les ports pour protéger leurs nationaux lorsque nos régiments s'éloigneraient.

Les juaristes, presque entièrement maîtres du pays dans le nord et le nord-ouest, relevaient également la tête dans le midi, où ils interceptaient les communications avec les principales villes et avec les ports, et ils resserraient de plus en plus leur cercle envahisseur autour de la capitale : les populations commençaient à se fatiguer de la lutte, et elles se résignaient à une fatalité terrible. Les familles les plus

connues par leur dévouement et leur fidélité à l'empereur désertaient leurs foyers pour suivre les arrière-colonnes de l'armée française.

C'était évidemment le début d'une crise extrêmement grave pour l'empire mexicain. A partir du jour où la France avait résolu de mettre fin à cette expédition militaire, les dissidents avaient repris courage et obtenu des avantages dont il eût été puéril de méconnaître l'importance. A mesure que nous nous retirions, l'espace se rétrécissait autour du trône de Maximilien, et les difficultés qui menaçaient son gouvernement devenaient plus sérieuses. Il semblait douteux que, réduit à ses propres ressources, le jeune souverain pût en triompher : l'opinion, indécise et flottante, ne se caractérisait pas assez vigoureusement pour qu'il ne parût pas difficile d'admettre qu'elle soutiendrait difficilement les institutions fondées par la volonté nationale.

Le prince, néanmoins, loin de se laisser abattre, était décidé à résister rigoureusement. Les ambitions rivales des chefs dissidents, en semant la division parmi ses adversaires, étaient pour lui un élément de succès, et il avait raison de ne pas le négliger. On prétendait que, reconnaissant l'impossibilité de dominer efficacement les vastes territoires de l'empire, il avait adopté un plan d'occupation restreinte qui se bornerait à protéger fortement Mexico et les contrées situées entre cette ville et la Vera-Cruz. La route qui fait communiquer ces deux points serait mise à l'abri des attaques par un système de blockhaus établis à peu de distance les uns des autres. L'empereur, dans ces conditions défensives, attendrait les événements, et il espérait que le parti de l'ordre et de la stabilité l'emporterait enfin sur celui de l'anarchie. Il comptait beaucoup aussi sur les populations indigènes, généralement hostiles

à Juarez, et il avait l'intention de les armer, de manière à leur permettre de harceler constamment et de tenir en haleine les bandes ennemies. Une autre preuve qu'il ne partageait pas les inquiétudes générales sur l'avenir de ses Etats, c'est qu'il avait déclaré, dans un discours récent, qu'il n'abandonnerait jamais le Mexique, et il venait d'adresser à la légation mexicaine à Paris une dépêche qui présentait la situation dans un jour assez favorable.

Le rapport du maréchal Bazaine du 3 septembre, arrivé dans les premiers jours d'octobre, ne contenait rien qui eût trait aux desseins du prince Maximilien. Il constatait seulement que les provinces du centre étaient tranquilles, et que le général Neigre, commandant la division auxiliaire, avait pris, le 27 août, le commandement de la 2ᵉ division territoriale et établi son quartier-général à Puebla. Diverses rencontres étaient survenues entre les juaristes et les impériaux ; ces derniers avaient été victorieux dans les plus sérieuses. L'armée française poursuivait son mouvement de concentration.

D'après des lettres de la Vera-Cruz du 18 septembre, vingt officiers français venaient encore d'entrer dans l'armée mexicaine, quatre dans l'artillerie, les autres dans l'infanterie. L'organisation militaire des onze Etats dans lesquels toutes les forces allaient être massées touchait à sa fin : cette organisation serait sans doute terminée, ainsi que celle de l'armée impériale, au moment où les troupes françaises évacueraient le pays.

Tout cela ne faisait pas néanmoins qu'on fût sans crainte en France au sujet des affaires du Mexique. Le 17 octobre, le journal *le Constitutionnel* publia une note dont la dernière phrase particulièrement fut très-remarquée. Elle était conçue en ces termes :

« En rendant hommage aux intentions de l'empereur Maximilien, il faut faire des vœux pour que les événements ne soient pas plus forts que sa bonne volonté. »

L'impression produite sur les esprits fut vive. On crut trouver dans ces lignes la preuve que le gouvernement ne se faisait plus la moindre illusion sur la durée de l'empire mexicain, et qu'il avait, en conséquence, avisé, afin d'assurer le sort des intérêts français vis-à-vis des successeurs, quels qu'ils fussent, du jeune empereur.

CHAPITRE XII

Derniers mois de 1866. — Commencement de 1867. — Fin de l'expédition.

Vers la fin d'octobre, les correspondances d'Amérique signalèrent un succès remporté par le général Méjia sous les murs de Monterey. Ce général, à la tête de 5,000 hommes de troupes choisies, avait battu le chef juariste Escobedo, et la place était tombée au pouvoir des impériaux. Ce succès avait d'autant plus d'importance, que c'était un triomphe purement mexicain, remporté par un général mexicain, avec des troupes composant l'armée personnelle de l'empereur, sans l'assistance d'un corps français. Après cette victoire dans le Nord, le général Méjia avait dirigé une division sur Matamoras, reprise par les dissidents.

Sur ces entrefaites, le général Castelnau arriva le 12 octobre à la Vera-Cruz, et partit le lendemain pour Mexico. Quel était le but précis de sa mission? On ne le savait pas encore.

De son côté, le général Sherman venait de partir des Etats-Unis pour le Mexique, et le *Times*, de New-York, disait à cette occasion :

« En raison des grands changements politiques qui se préparent au Mexique, et qui nécessiteront la réorganisation de son gouvernement, il a été reconnu indispensable, pour sauvegarder les intérêts des nations européennes, de venir en aide au président Juarez, afin qu'il puisse s'établir fermement et assurer la tranquillité du pays. Il est possible que les mots « venir en aide » soient trop forts pour définir exactement la position respective de Juarez et des Etats-Unis ; ces derniers assureront au Mexique la protection nécessaire, *dans le cas seulement où cette protection sera demandée par les circonstances.*

» En d'autres termes, notre armée sur le Rio-Grande et notre flotte sur le golfe du Mexique seront prêtes à venir en aide à Juarez, si leur concours devenait nécessaire pour lui permettre d'établir son autorité de président de la république et d'organiser le gouvernement.

» Afin d'assurer la direction intelligente de cette intervention armée, l'administration a résolu d'envoyer, avec le ministre Campbell, un officier d'un rang élevé à qui l'on déléguera les pouvoirs les plus étendus. On parle du lieutenant général Sherman et du général Hancock pour remplir cette mission. Dans le cas où le premier ne l'accepterait pas, le second s'en chargera.

» Toutefois on n'a pas, pour le moment, l'intention d'envoyer des troupes au Mexique. On espère que la nouvelle attitude prise par les Etats-Unis et la présence d'un officier général américain à côté de Juarez suffiront pour assurer à celui-ci l'appui de tous les chefs mexicains.

» En considération des services que l'intervention pacifique des Etats-Unis rendra au Mexique, le gouvernement de ce pays cédera à ses alliés d'importants territoires. La frontière méridionale des Etats-Unis du côté du Mexique

sera reportée jusqu'au sud du port du Guaymas, de manière à comprendre les parties les plus riches de la Sonora et du Chiuahua, ainsi que toute la péninsule de la Basse-Californie. Par cette cession, la possession exclusive de la mer Vermeille serait assurée aux Etats-Unis en même temps qu'une route plus directe vers le Pacifique. »

Si la nouvelle apportée par la dépêche de New-York était vraie, il fallait en conclure que le gouvernement français avait voulu traiter extra-politiquement avec les Etats-Unis, et leur laisser, non un droit à recueillir, mais des intérêts à protéger après le départ de l'armée française ; de cette façon, nous n'aurions plus désormais aucun motif de nous occuper des affaires du Mexiqne.

Le 18 novembre, on eut en France des nouvelles de l'impératrice Charlotte. La Saint-Charles avait été célébrée, le 4, par une messe qu'avait dite, dans la chapelle du château, Mgr Rachich, aumônier de la marine autrichienne et ancien aumônier de l'archiduc Maximilien. Après la cérémonie religieuse, à laquelle avaient assisté l'impératrice, sa suite et tous les gens attachés au service du château, l'entourage intime avait été admis à présenter ses félicitations à Sa Majesté, qui les avait accueillies avec son affabilité habituelle. L'auguste princesse s'était, disait-on, entretenue avec plusieurs personnes sans donner le moindre signe du trouble auquel son esprit avait été en proie. Dans la même journée, elle avait été agréablement surprise par un télégramme de l'empereur Maximilien, qui lui souhaitait sa fête; l'empereur et l'impératrice d'Autriche lui avaient fait parvenir aussi leurs compliments par le télégraphe.

Malheureusement ces nouvelles étaient contredites par une lettre de Miramar, qui représentait l'impératrice Char-

lotte comme entièrement privée de raison : elle était dans un état d'agitation extrême et ne voyait que des ennemis parmi ceux qui l'entouraient.

Cependant on s'occupait à Paris de nommer les commandants des navires destinés à ramener les troupes. A Toulon, l'administration des subsistances embarquait de fortes quantités de vivres et des approvisionnements pour la Vera-Cruz.

Le 3 décembre, *le Moniteur* commença à parler de la situation du Mexique et du départ de l'empereur Maximilien, mais ses renseignements s'arrêtaient au 1er novembre et se bornaient à confirmer des faits déjà connus. La feuille officielle résumait ainsi qu'il suit les dépêches venues par le bateau anglais *la Seine* :

« Le paquebot anglais *la Seine*, qui a apporté la dernière malle du Mexique, est arrivé hier à Southampton, avec un retard de plusieurs jours. Les nouvelles parvenues par cette voie sont du 1er novembre.

» A cette date, l'empereur Maximilien, souffrant de fièvres intermittentes, s'était rendu à Orizaba dans l'espoir de rétablir sa santé. Au moment où le courrier avait quitté le Mexique, on ignorait la durée du séjour de Sa Majesté dans cette ville. »

L'Ere nouvelle, plus explicite que *le Moniteur*, qui laissait ainsi dans une incertitude complète les causes de ce départ, les intentions auxquelles il correspondait et les événements dont il avait été suivi, s'exprimait de cette manière :

« Aux complications croissantes de la situation matérielle, sont venus se joindre, dans cette quinzaine, des incidents politiques qui ont porté au comble les incertitudes et l'anxiété du public.

» Depuis le moment où l'on avait appris la venue de

M. le général de Castelnau, un peu de calme était rentré dans les esprits. On attendait l'arrivée de l'envoyé de l'empereur Napoléon comme le signal d'une solution, et l'on s'encourageait mutuellement, dans l'espoir que cette résolution serait favorable.

» Au milieu de cette suspension partielle des alarmes qui nous assiégent depuis six mois, arrive, le 18 octobre, la foudroyante nouvelle de la maladie de l'impératrice.

» Ce coup inattendu a frappé l'empereur d'une façon d'autant plus terrible, que sa propre santé se trouve ébranlée depuis quelque temps.

» L'émotion générale a été grande.

» A la sympathie toute naturelle qu'éveille chez tous le malheur de la jeune souveraine, s'est joint, dès le premier moment, le pressentiment qu'il pouvait y avoir là le point de départ de quelque brusque résolution de la part de l'empereur.

» Le 20, au matin, on apprit que l'empereur se préparait à quitter la capitale. Dans l'après-midi, le journal officiel confirmait la nouvelle en publiant la note suivante :

» L'empereur part pour Orizaba, où il compte rester quelque temps, tant pour se trouver plus près du port de la Vera-Cruz et recevoir ainsi plus vite les courriers extraordinaires que Sa Majesté attend avec des nouvelles d'Europe, que pour voir si un changement de température le délivrerait des fièvres intermittentes dont il souffre depuis longtemps, et qui ont reparu avec plus de force ces jours derniers.

» Sa Majesté est accompagnée du ministre de la maison impériale et d'une partie de la cour.

» Le départ annoncé eut lieu la nuit même. Dans la

disposition où se trouvaient les esprits, il était difficile que l'on ne cherchât pas des interprétations allant fort loin. C'est ce qui arriva. On conservait cependant l'espoir que l'empereur aurait une entrevue avec M. le général Castelnau, qu'il allait rencontrer en route. Mais à l'arrivée de ce dernier dans la capitale, le 22 à midi, on apprit qu'aucune conférence n'avait eu lieu. Les deux voyageurs s'étaient bien croisés à Ayotla; mais l'empereur, accablé de douleur et très-souffrant, avait fait exprimer le désir de remettre à plus tard toute conversation d'affaires.

» Dès ce moment, la conviction se répandit que l'empereur partait sans espoir de retour. On racontait qu'il avait refusé de recevoir qui que ce fût avant de quitter le château de Chapultepec, et que le ministère avait donné sa démission, ne voulant pas assumer la responsabilité de la situation.

» Rien n'était confirmé, du reste, ni du retour de l'empereur à Mexico, ni du bruit de son abdication, et force était d'attendre, pour savoir la vérité, l'arrivée du prochain bateau.

Le Moniteur du 3 décembre fournissait, sur les mouvements militaires jusqu'au 21 octobre, des renseignements qui ne manquaient pas d'intérêt. Le général Douay, sorti de Metehuala, avait rencontré une nombreuse cavalerie ennemie près de Abujo; il avait culbuté les dissidents, qui s'étaient réfugiés dans la Sierra, et repris ensuite sa route dans la direction de San-Luis Potosi et de Queretaro, où il avait l'ordre de s'établir.

Dans ces circonstances critiques, Maximilien publia à Orizaba une proclamation qui fut promulguée à Mexico le 5 décembre. Le prince s'adressait en ces termes aux populations :

« Orizaba, le 1er décembre.

« Mexicains,

» Des circonstances d'une grande importance, se rattachant au bien-être de votre pays, ont produit dans notre esprit la conviction que nous devons soumettre à un nouvel examen le pouvoir qui nous a été confié. Notre conseil des ministres, par nous convoqué, a été d'avis que le bonheur du Mexique exige encore notre présence à la tête des affaires, et nous avons cru de notre devoir d'accéder à sa demande, annonçant en même temps l'intention de convoquer un congrès national sur la base la plus ample et la plus libérale, congrès auquel pourront concourir tous les partis politiques. Ce congrès décidera si l'empire doit continuer à exister, et, en cas affirmatif, il contribuera à rédiger les lois fondamentales destinées à consolider les institutions publiques du pays.

» Afin d'atteindre ce résultat, nos conseillers s'occupent en ce moment d'aviser aux moyens nécessaires, et en même temps de combiner les choses de telle manière que tous les partis puissent coopérer à un arrangement sur cette base.

» En attendant, Mexicains, comptant sur vous tous, sans exclure une seule classe politique, nous continuerons l'œuvre de régénération avec courage et constance, ayant reçu la mission de diriger vos concitoyens.

» *Signé* Maximilien. »

Ainsi l'empereur était décidé à ne pas quitter le Mexique.

La crainte d'une intervention américaine avait provoqué une explosion de patriotisme; les membres libéraux du conseil d'Etat, et parmi eux ceux-là mêmes qui avaient servi autrefois Juarez avant l'établissement de l'empire, s'étaient rendus à Orizaba et l'avaient supplié de garder les rênes du gouvernement jusqu'à la décision d'un congrès national. Maximilien avait cédé à leur demande, et il allait rentrer à Mexico.

Quoi qu'il en fût, le gouvernement français ne voulait pas moins que l'évacuation de l'empire par le corps expéditionnaire fût complète au 1er mars, et les derniers des bâtiments chargés de ramener nos troupes devaient prendre la mer le 15 janvier.

La concentration du corps expéditionnaire continuait à s'effectuer avec autant d'activité que d'ensemble : Mazatlan, Zépia, Guadalajara étaient déjà évacués. On signalait la mort d'un jeune et brave lieutenant de vaisseau, M. Charles Delafraye, de l'Oise, frappé, à la tête d'une compagnie de débarquement de la *Vénus*, en défendant Mazatlan. Une fois nos troupes parties, l'intention de l'empereur Maximilien était, si la réponse à son appel aux Mexicains lui confiait de nouveau les destinées du pays, d'organiser la défense sur la ligne de la Vera-Cruz à Mexico, sauf à élargir par des soumissions successives la sphère de son autorité. Quant au plan de defense militaire, l'armée serait partagée en quatre corps, sous les ordres des généraux Méjia, Miramon, Mendez et Marquez. Il serait créé en outre, sous le commandement du général français Dupin, trois contre-guérillas, qui opéreraient à la Vera-Cruz et aux Terres-Chaudes, et défendraient le territoire de Rio-Grande. L'adhésion du général Miramon avait d'autant plus d'importance que, jeune encore et d'une valeur

éprouvée, il était, parmi les candidats possibles, celui qu'on regardait comme ayant le plus de chances d'être réélu.

Le 15 janvier 1867, tous les bâtiments français en destination du Mexique étaient en route; les premiers transports, au nombre de dix, avaient déjà atteint la Martinique. On pensait que la flotte serait le 15 février devant la Vera-Cruz.

A propos des troupes mexicaines, un chroniqueur qui les a vues à l'œuvre prétend que si elles sont mauvaises, il s'y rencontre pourtant de bons éléments. On trouve dans plusieurs provinces des gens lestes à la marche, sobres, obéissants et qui vont résolûment au feu quand ils sont bravement conduits. « Une fois, dit-il, je me trouvais sur la frontière du Michocan avec une petite colonne de 400 hommes au plus, chargés de refouler vers le lac de Cuitzco l'armée de Régules, forte de 2,000 hommes, qui menaçait de venir à Valle de Santiago. Arrivé sur la crête d'une montagne, je causais tranquillement avec le commandant de l'avant-garde, composée de cent lanciers mexicains choisis par lui-même. Il faisait une chaleur extrême, et la colonne, fatiguée par une marche forcée de quatre jours et quatre nuits, avait plus de deux kilomètres d'étendue. Tout à coup le commandant s'écrie : « Enfants, voici les dissidents, — *Machados, aqui son los chinacos;* — puis il descendit en avant au grand galop, suivi par ses lanciers, qui passèrent devant moi comme une avalanche, sans s'inquiéter si les Français se massaient pour les soutenir. J'étais ébahi d'une telle témérité. »

Maximilien, de son côté, déployait une énergie digne d'éloges dans la position que les événements lui avaient faite; car si, dans quelques villes, à Monterey, par exemple, les habitants se prononçaient pour lui, la guerre des gué-

rillas se poursuivait avec acharnement ; Ortega travaillait à accroître le nombre de ses partisans, et Juarez avait déjà porté ses troupes à huit milles de la capitale.

On ne connaissait pas encore les intentions des chefs dissidents relativement à la réunion du congrès national. Seul, Porfirio Diaz avait renvoyé la lettre de convocation de l'empereur en l'accompagnant d'observations dédaigneuses.

Ce Porfirio Diaz avait néanmoins montré une sorte de générosité de caractère. Une poignée de Français, qui avaient pris part, comme chasseurs du Mexique, à un combat livré dans les premiers jours d'octobre, avaient mieux aimé périr que de se rendre. Douze seulement étaient parvenus à s'échapper, et neuf avaient été conduits prisonniers à Odjaca. Rempli d'admiration pour la conduite de ces braves, le chef ennemi avait donné l'ordre de leur élever un monument commémoratif à l'endroit même où ils étaient tombés les armes à la main. Ce monument consistait en une dalle en pierre entourée d'une grille en fer. La pierre portait cette inscription :

A la mémoire
des officiers et soldats français
morts en combattant à Mahuatlan
le 30 novembre 1866.

En témoignage de leur bravoure,
le citoyen Porfirio Diaz a fait élever ce monument.

Au-dessous étaient gravés les noms des officiers et soldats tués dans cette affaire.

Le 5 janvier 1867, 300 hommes du corps expéditionnaire, sous les ordres du général Dupuis, chef supérieur de la Vera-Cruz, sortirent de cette ville et firent une excursion utile au parti impérial. Rejoints à Tejoria par 200 soldats du bataillon d'Afrique, ils s'avançèrent jusqu'aux villages de Jamapa et de Cotastle, qu'ils incendièrent. Ils rencontrèrent ensuite un corps de dissidents près d'Atoyac et le battirent, grâce à une brillante charge de cavalerie, commandée par le capitaine Clay et le lieutenant-colonel Gallifet.

Ces succès, du reste, n'amélioraient en rien la situation de l'empire, que beaucoup regardaient comme désespérée, quoi que pût en penser encore l'empereur Maximilien. Un certain nombre de familles mexicaines fuyaient à l'approche des libéraux. Un convoi de 400 chariots et une multitude de voitures remplies d'émigrants étaient arrivés à Tapejé del Rio; on en attendait un autre, composé surtout de gens qui avaient évacué Mazatlan à la suite des troupes françaises.

Maximilien rentra à Mexico dans la journée du 5; selon son désir, aucune manifestation n'avait été préparée. C'était dans l'hacienda de la Teja, entre la ville et le château de Chapultepec, qu'était provisoirement établie la résidence impériale. Quelques jours après, on annonça le départ pour les Etats-Unis de M. Luis Arroyo, ministre de la maison de l'empereur; ce voyage se rattachait, croyait-on, à une mission spéciale, dont Sa Majesté avait chargé M. Arroyo. Le général Miramon était arrivé à Queretaro, d'où, après avoir opéré sa jonction avec d'autres chefs, il devait prendre l'offensive contre les bandes de ces parages : il pourrait ainsi, en cas de besoin, se porter dans la vallée de Mexico et mettre la capitale à l'abri de tout coup de main. De

son côté, le général Méjia marchait sur les talons des troupes françaises, occupant les postes qu'elles laissaient derrière elles. Mais une partie de l'armée libérale suivait ses mouvements, et, aussitôt après l'embarquement de nos derniers soldats, une bataille déciderait probablement du sort de l'empire. Par suite des dispositions prises par le maréchal Bazaine, les troupes devaient presque toutes se trouver acheminées à la fin de janvier entre Mexico et la mer.

Le 13, le paquebot *l'Impératrice-Eugénie* inaugura le rapatriement de l'armée en recevant à son bord un bataillon du 87e de ligne, la 4e compagnie du 1er régiment du génie et 300 isolés. Dix jours plus tard, le transport *le Rhône* partit avec la légion belge, forte de 925 hommes. Des steamers de la marine marchande américaine arrivaient de New-York chargés de subsistances pour les navires français et les troupes qui allaient regagner l'Europe.

Cependant la situation était toujours des plus sombres. L'anxiété devenait de plus en plus vive à mesure que l'on voyait nos soldats hâter leurs préparatifs de départ, et la population aisée commençait à s'éloigner de Mexico. Chaque convoi qui descendait à la Vera-Cruz amenait une petite colonie d'émigrants, auxquels se joignaient des réfugiés venant de l'intérieur. La légation française avait annoncé que des moyens de transport seraient mis à la disposition des Français qui désiraient rentrer dans leur pays. Au milieu de ces circonstances épineuses, on ne parlait plus d'affaires ni de commerce; outre que les appréhensions paralysaient tout, les débouchés vers l'intérieur étaient complétement fermés, et il ne s'échangeait plus aucune correspondance.

Au lieu du congrès que désirait convoquer l'empereur,

et auquel les délégués des provinces éloignées auraient pu difficilement se rendre, une junte, composée de vingt-six membres, parmi lesquels on remarquait des ministres de Maximilien et le maréchal Bazaine, se réunit le 14 à Mexico. Cette assemblée décida, par dix-sept voix contre sept, que les ressources financières et militaires de l'empire, après le départ des Français, permettaient de compter sur le maintien du gouvernement actuel, et l'empereur fut invité à ne pas se démettre du pouvoir. Le maréchal Bazaine, tout en refusant de prendre part au vote, s'était prononcé pour l'abdication de Maximilien. L'empereur alla passer quelques heures à Mexico, le lendemain de la réunion de la junte; puis il s'en retourna à son palais de Teja, résolu à rester à la tête des affaires, et aussitôt il donna l'ordre aux généraux Méjia, Miramon et Marquez de reprendre l'offensive contre les dissidents. Munis de pleins pouvoirs qui les autorisaient à lever des contributions tant en argent qu'en nature pour l'entretien de leurs soldats, ils se mirent en campagne. Méjia, après avoir déblayé la vallée de Mexico, arriva à Queretaro, où une indisposition assez grave le contraignit à prendre du repos; le gros de ses troupes alla appuyer les opérations du général Miramon, qui se dirigeait sur Zacatecas, ville dans laquelle Juarez avait concentré ses forces.

Pendant ce temps-là, Marquez couvrait la capitale contre les incursions éventuelles de l'ennemi, et maintenait la libre communication entre Mexico et la Vera-Cruz; des colonnes mobiles, échelonnées sur toute la ligne, sous la direction des trois commandants en chefs, avaient leurs quartiers-généraux à Puebla, à Orizaba et à la Vera-Cruz.

L'empereur quitta le 19 la hacienda de la Teja pour s'installer de nouveau au palais de Mexico, sa résidence officielle. Quelques jours auparavant, le général Bazaine,

sur le point de partir pour la France, s'était rendu auprès de lui, afin de lui rappeler que, selon les ordres réitérés de Napoléon III, il devait, avant de s'embarquer, se mettre à sa disposition pour tout ce qui concernait sa sûreté personnelle. Le maréchal donna clairement à entendre que, dans le cas où Sa Majesté songerait à déposer la couronne, il était autorisé à l'escorter jusqu'à la Vera-Cruz et à protéger son embarquement. Maximilien déclara au commandant en chef du corps expéditionnaire qu'il était formellement résolu à demeurer à son poste d'honneur jusqu'à l'issue de la campagne entreprise par ses généraux ; que si le sort des armes se prononçait contre la cause impériale, les sympathies du peuple mexicain le protégeraient suffisamment de Mexico à la Vera-Cruz, où il ne se rendrait qu'escorté par deux escadrons de la légion autrichienne restés au service du Mexique.

Le 19 aussi, l'empereur adressa au ministre de fomento la lettre suivante :

« Les bouleversements politiques qu'a subis et que subit actuellement le Mexique, ont eu pour conséquence la ruine complète d'innombrables familles étrangères, spécialement de nationalité française, qui se trouvent dans l'impossibilité de pouvoir profiter de l'invitation que leur a faite la légation de France de rentrer dans leur pays natal avec le corps expéditionnaire.

» Je désire soulager leur sort, en tant que possible, et leur procurer les moyens de se créer un foyer domestique parmi nous, en leur concédant les terrains qu'elles peuvent coloniser.

» Je vous recommande donc de me proposer les moyens convenables pour atteindre ce but. »

A la suite de cette lettre, l'empereur publia un ordre du jour à l'armée, dans lequel il recommandait l'accord, la bonne harmonie, la bienveillance réciproque entre les troupes mexicaines et les soldats français qui servaient parmi elles :

« GÉNÉRAUX, CHEFS, OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS DE NOTRE ARMÉE NATIONALE

» Parmi vous existe un grand nombre de militaires distingués qui n'ont pas vu le jour au Mexique, mais qui sont Mexicains d'adoption et de cœur. Je désire ardemment que la plus parfaite fraternité règne entre les indigènes et les fils adoptifs du Mexique; qu'ils partagent ensemble les fatigues de la guerre, les périls des combats et les douceurs de la paix. Je vous adjure tous d'agir ainsi, car il me serait douloureux d'avoir à punir soit des actes, soit des paroles qui troubleraient l'harmonie et pourraient blesser la susceptibilité de ceux qui sont aujourd'hui nos frères. Je leur adresse, à eux aussi, la même recommandation, et je ne doute pas que je ne sois également satisfait des uns et des autres.

» L'armée française rentre dans sa patrie; mais un nombre considérable des fils de la noble France restent parmi nous, servant dans l'armée nationale, après avoir servi dans celle de leur pays, ou appliqués au commerce, à l'industrie et aux arts. C'est pour nous un devoir de veiller avec un soin scrupuleux à ce que les premiers n'éprouvent aucun désagrément parmi leurs compagnons d'armes, en échange de l'abnégation dont ils font preuve en restant au Mexique au lieu de retourner dans leur pays. Quant aux autres, nous

devons agir aussi pour qu'ils ne souffrent ni dans leurs personnes ni dans leurs intérêts. Je vous exhorte de la manière la plus pressante à l'accomplissement de ce devoir.

» Maximilien.

» Palais national, 26 janvier 1867. »

Le nombre des transports arrivés de France à la Martinique s'élevait, la semaine précédente, à dix-huit. Tous étaient en très-bon état. Après avoir fait de l'eau et des vivres, ils s'étaient rangés sous les ordres du contre-amiral de la Roncière.

Nos soldats partirent de Mexico le 5 février.

Le maréchal Bazaine se mit, dans la matinée, à la tête des troupes françaises, massées en tenue de route sur l'une des principales places, et traversa la capitale au milieu d'un concours immense de population. Aucun incident ne signala le départ de nos troupes, qui campèrent à 5 kilomètres de la ville, en arrière de la Piédad. Le lendemain, le maréchal, après avoir fait évacuer les derniers points restés sous la garde de nos postes, par mesure de prudence, quitta le camp de la Piédad.

Le passage de l'armée ne donna lieu à aucune manifestion malveillante. Le maréchal arriva à Puebla le 10 avec l'arière-garde, et le 16 à Orizaba.

Le 6 mars, les troupes étaient à la Vera-Cruz, prêtes à prendre la mer. Elles devaient quitter le port d'embarquement le 8, mais un coup de vent du nord retarda leur départ de quarante-huit heures. Le maréchal Bazaine partit le 12, à bord du *Souverain*. Le 16, le contre-amiral de la Roncière adressa cette dépêche au ministre de la marine :

« Evacuation entièrement terminée sans aucun accident.

Personne n'est restée en arrière. Le maréchal Bazaine est parti le 12. Je pars aujourd'hui avec tous les bâtiments, retenus pendant deux jours par un coup de vent du nord. *Le Phlégeton* reste ici en station. Santé bonne. L'ordre règne en ville. Pas de nouvelles de Mexico. »

Quelques jours avant de s'éloigner de la capitale, le maréchal avait fait ainsi ses adieux au corps expéditionnaire :

« ORDRE GÉNÉRAL

» Officiers, sous-officiers et soldats,

» Notre mission au Mexique étant terminée, S. M. l'empereur nous rappelle en France.

» Pendant cinq ans, vos aigles victorieuses ont plané sur le nouveau monde, du golfe du Mexique à la mer de Cortez.

» Cette longue période de glorieux combats, de fatigues et de privations incessantes a de nouveau fait briller les qualités militaires de notre nation. En outre, vous avez donné en maintes circonstances des exemples de conciliation et d'humanité dans un pays que déchire une guerre civile d'un demi-siècle, malheureusement entretenue par l'aveuglement et les rancunes des partis.

» Honneur à vous, officiers et soldats, d'avoir rempli à votre louange la mission que notre Empereur a confiée à votre valeur, d'avoir si dignement représenté les sentiments civilisateurs de la France.

» Vos hauts faits, il est inutile de les rappeler ici ; ils sont inscrits dans vos annales, ils sont énumérés dans les adieux que j'adresse en particulier à chaque corps.

» Honneur aussi à ces vaillants généraux qui ont si habilement dirigé vos efforts, à ces chefs expérimentés qui, dans les différentes branches du service, génie, artillerie, administration, santé des troupes, soins des animaux et du matériel, ont si bien secondé nos projets et facilité nos opérations.

» Au revoir, chers compagnons, au revoir partout où la sauvegarde de la dynastie nationale napoléonienne, entièrement liée aux intérêts de la patrie, fera de nouveau appel à votre dévouement.

» *Le maréchal commandant en chef*,

» BAZAINE. »

Au moment de s'embarquer, le commandant en chef voulut récompenser les services de quelques officiers et marins des bâtiments de la division navale du Mexique. En vertu des pouvoirs qui lui étaient conférés, il fit différentes promotions et nominations dans la Légion d'honneur et accorda des médailles militaires. L'ordre du jour que voici fut affiché à bord des bâtiments de la division :

« Officiers, sous-officiers et marins de la division navale du golfe du Mexique,

» Nous rentrons en France après quatre ans de luttes et d'efforts, dont le fruit, je l'espère, ne sera pas perdu.

» Pendant que vos camarades de l'armée de terre parcouraient le sol du Mexique, vous exposiez sans cesse vos jours sur la côte, dans des expéditions et dans des stations meurtrières. Vous promeniez partout, depuis le Yucatan jusqu'aux bouches du Rio-Grande, le glorieux pavillon de la France; vous souteniez dans nos opérations complètement

ment maritimes la vieille et illustre réputation de la marine française ; vous partagiez, en un mot, avec nos bataillons, les périls et les fatigues d'une expédition qui n'aura pas été sans gloire. Je dirai à notre souverain avec quelle abnégation, avec quelle énergique intelligence, avec quel dévouement la France a été représentée par vous depuis l'arrivée du corps expéditionnaire, en 1862, à Vera-Cruz d'abord, puis à Puebla, lors des opérations du siége ; à Tampico et à Tuxapan, en 1863 ; en 1864, à Campêche, sur toute la côte de Yucatan, et à l'autre extrémité du golfe, lors de la prise de Matamoras ; en 1865 en 1866, dans les périlleuses et difficiles expéditions de Jonuta, de Carmen et de Tabascos, où les officiers et les équipages ont eu tant à souffrir.

» J'appellerai le bienveillant et juste intérêt de Sa Majesté sur les chefs qui ont si bien compris leur mission, à la mer comme à terre, dans des positions moins brillantes, et sur tous ceux qui les ont si bien aidés à la remplir.

» Pour moi, je conserverai comme un précieux souvenir de ma vie militaire l'honneur d'avoir eu sous mes ordres de si vaillants et si dévoués officiers et marins ; un jour peut-être nous retrouverons-nous sur tel autre point du globe où nous réunira la destinée politique de notre patrie ; vous n'aurez pas plus que moi, j'en suis convaincu, oublié les liens qui nous unissent, et là, comme ailleurs, nous réunirons nos efforts pour élever bien haut le drapeau de la France et donner de nouvelles preuves à notre auguste souverain que les deux armées de terre et de mer, déjà sœurs par les armes, le sont encore par le cœur lorsqu'il s'agit d'assurer la gloire et la perpétuité de sa dynastie.

» *Le maréchal de France*,

» BAZAINE. »

En ce qui concernait la question financière, une convention nouvelle avait été signée à Mexico dès le 22 février. Les agents français avaient remis, le 12 mars, l'administration des douanes à l'empereur Maximilien, à la condition de verser à la fin de chaque mois, entre les mains du consul de France, la somme de 50,000 piastres ou de 250,000 francs. Cette somme fut payée pour la première fois le 2 avril, et déposée par les autorités consulaires à bord de la corvette *le Phlégeton*, restée devant la Vera-Cruz.

Le général Marquez, à la tête de 10,000 hommes bien armés, restait chargé de la défense de Mexico. Le gouvernement impérial avait l'intention de lever une taxe de 1 pour 100 sur tout le capital. L'empereur, portant l'uniforme mexicain, avait déjà passé en revue ses troupes, et l'enthousiasme des habitants pour lui paraissait plus vif que jamais; on savait qu'il s'occupait beaucoup de la réorganisation de l'armée, forte, disait-on, de 30,000 hommes, et qu'il se disposait à se mettre en campagne pour disperser les dissidents qui le menaçaient du côté du Nord.

On eut bientôt des nouvelles d'un combat livré, le 4 février, à San-Luis de Potosi, entre les troupes impériales et les juaristes. L'affaire avait été chaude, et les juaristes avaient perdu leur artillerie. Mais on craignait que le général Escobedo n'eût fait fusiller 400 soldats de Maximilien, et un détachement de 800 impérialistes, envoyé comme renfort à Mexico, s'était vu contraint d'abandonner à l'ennemi 500 hommes.

Le 7, le général Miramon avait attaqué et occupé la place de Zacatecas; l'artillerie, l'armement et beaucoup de prisonniers étaient tombés en son pouvoir. Juarez n'avait dû son salut qu'à la rapidité de sa voiture; une escorte de

200 hommes l'accompagnait. Quant à l'empereur, il était parti dans la direction de Queretaro, avec un corps de 6,000 hommes. La lutte était engagée sur tous les points, et le résultat allait fixer les destinées de l'empire.

Porfirio Diaz, avec un corps de républicains, s'était établi entre Mexico et Puebla, coupant ainsi toutes les communications entre la capitale et la côte du golfe du Mexique. Les forces impériales, sous les ordres des généraux Méjia, Miramon et Marquez, avaient été battues par Escobedo à Gunérobard. Juarez, croyant enfin à son triomphe, venait de notifier aux puissances étrangères d'accréditer désormais leurs représentants auprès de sa propre personne et non plus auprès de Maximilien. Le moment approchait où l'empereur allait se trouver en présence des trois corps d'Escobedo, de Régules et de Corona.

CHAPITRE XIII

Fin de l'empire mexicain. — Mort de Maximilien. — Ses obsèques en Europe.

Maximilien restait calme et ferme. Au milieu de circonstances si critiques, il écrivit au marquis Corio, son représentant près la cour de Bruxelles :

« Les Français partent. Advienne que pourra, je resterai tel que vous m'avez toujours connu, ne prenant conseil que du soin de ma dignité. Je ne déserterai jamais mon poste, et ce ne sera certes pas moi qui ternirai la gloire de mes ancêtres. »

Parti de Mexico pour aller combattre Escobedo, il était entré à Queretaro, le 19 février, au milieu des troupes qui y tenaient garnison. A mesure que le cortége pénétrait dans l'intérieur des rues, l'air se remplissait de fusées et de *vivat*, qui, retentissant au milieu des carillons et des salves d'artillerie, exaltaient au plus haut degré l'amour de la patrie. Après l'entrée de l'empereur, les troupes, pleine d'enthousiasmes, défilèrent en sa présence, et ce fut

avec un véritable sentiment de reconnaissance et de joie qu'il adressa le lendemain à l'alcade municipal la lettre dont voici le texte :

« A l'alcade municipal de Queretaro.

» J'ai vu avec le plus grand plaisir et avec une vive émotion l'affectueux et enthousiaste accueil que m'ont fait les habitants de cette population sympathique, qui m'ont donné les plus loyaux et les plus sincères témoignages de leur dévouement, sentiment dont le souvenir restera éternellement gravé dans mon cœur reconnaissant. Vous offrirez en mon nom des remerciements à la population ; vous lui direz que tous mes efforts, toutes mes sollicitudes n'auront d'autre objet que d'assurer la paix et la félicité à mon pays. Pour y parvenir, je compte toujours sur la coopération de tous les bons Mexicains, et je range parmi eux les habitants de cette belle cité.

» MAXIMILIEN.

» Queretaro, 20 février 1867. »

Le prince quitta cette ville le 25, et se dirigea vers le nord, à la rencontre de l'armée ennemie, qui, sortie de San-Luis de Potosi, s'était avancée jusqu'à San-Miguel, et se préparait à descendre sur Queretaro, puis sur Mexico si elle était victorieuse.

A peu de distance de Queretaro, l'empereur trouva l'avant-garde d'Escobedo, et un engagement eut lieu à Cartahuxipa. Maximilien prit part à cette affaire, dont le succès jeta le trouble parmi le gros des troupes juaristes ; mais il ne dut pas moins profiter du désarroi et regagner la place avec la majorité de ses forces, laissant quelques

centaines d'hommes à l'un de ses généraux pour retarder la poursuite de l'ennemi. Queretaro fut investi complétement.

Le siége de la Vera-Cruz était aussi ouvert, et les dissidents n'attendaient que du canon pour procéder au bombardement ; les conduits d'eau étaient coupés, les vivres manquaient à la garnison, et les habitants étaient réduits à manger leurs mules et leurs chevaux.

Vers la mi-juin, le jour commença à se faire à travers la confusion de nouvelles contradictoires qui circulaient sur la situation du Mexique. Il n'y avait plus d'illusion possible. Malgré l'énergie déployée par le gouvernement impérial au milieu des dangers qui l'environnaient, ses heures semblaient comptées; la lutte se continuait acharnée, féroce, avec le caractère d'une guerre sans quartier, sans condition, entre la soif de la vengeance d'une part et l'héroïque résistance de l'autre.

L'empereur était toujours enfermé dans Queretaro, que les dissidents cernaient de tous côtés. Après avoir tenté en vain d'entrer en arrangement avec ses ennemis, il était décidé à prendre un parti extrême : par un décret daté du 19 mars, il nomma le général Marquez son lieutenant-général et lui conféra des pouvoirs à peu près absolus. Le général Marquez réussit à sortir de la ville et à se diriger par les montagnes sur la capitale, où il arriva le 23. Là, usant de l'autorité dont il était investi, il déposa le ministère et en composa un nouveau. Un impôt de 800,000 piastres (4,000,000 de francs) fut ordonné, et, en moins de trente-six heures, la moitié de cette somme était recueillie.

Quelques jours après, à la tête de 4,000 hommes, le général, laissant le gouvernement entre les mains du nou-

veau ministre des finances, M. Vidauri, prit la route de Puebla, dans l'intention d'en faire lever le siége : mais il était trop tard. La ville était tombée depuis le 3 avril au pouvoir des juaristes, et ceux-ci s'avançaient, sous les ordres de Porfirio Diaz, à la rencontre des troupes impériales. On se battit à Apozaca; Marquez fut mis en déroute, et forcé d'abandonner son trésor, ses canons et ses fourgons; il réussit à s'échapper avec un petit nombre de cavaliers et rentra à Mexico.

A Queretaro, diverses tentatives de sorties faites par les assiégés tournèrent à leur désavantage. Le général Miramon fut blessé dans un des combats soutenus pour ouvrir un passage au prince à travers l'aile gauche de l'ennemi. Le 5 mai, il était encore dans la place, luttant toujours avec la même énergie. Cette fermeté n'étonnait, du reste, personne. Le digne fils des Habsbourgs avait déclaré, à diverses reprises, qu'il ne déserterait point le poste qui lui était confié par la Providence; il ne reculait devant aucun péril pour accomplir sa tâche jusqu'au bout. La fortune ne pouvait vaincre son courage.

Le 1er juin, à l'heure où l'empereur de Russie faisait son entrée à Paris, on eut la confirmation d'une triste nouvelle, mise depuis la veille en circulation. Le consul de France à la Vera-Cruz informait le gouvernement que la ville de Queretaro s'était rendue le 15 mars, et que l'empereur Maximilien était prisonnier, avec les généraux Miramon, Méjia et Castille. Les dépêches de Miramar portaient, d'un autre côté, que l'impératrice Charlotte, d'après les déclarations de ses médecins, ne devait jamais recouvrer sa raison et que sa vie était menacée.

On connut bientôt les faits qui avaient amené la reddition de la place. Le général Marquez avait été battu le 10 avril.

Cinq ou six jours après, le P. Fischer, confesseur de l'empereur, puis la princesse de Salm-Salm, femme de l'un de ses aides-de-camp, se rendirent au quartier-général, porteurs d'offres de transaction qui furent jugées inacceptables. La désorganisation des forces impérialistes devenait évidente : Portella, ministre de la guerre, offrait de remettre Mexico aux juaristes « si l'on voulait lui donner des garanties de sécurité personnelle. » Un autre ministre proposait de livrer le général Marquez aux mêmes conditions.

La principale défense de Queretaro consistait dans le vaste couvent de la Cruz. Ce couvent, reste des splendeurs de la domination espagnole, est construit en pierres et en *adobe* (briques durcies au soleil); une partie de son enceinte est, en outre, protégée par des retranchements en terre et forme une citadelle que l'artillerie seule peut entamer ; Maximilien en avait fait son quartier-général. Le général Escobedo était établi immédiatement en face, dans les montagnes de Corretas, et son avant-garde occupait la vallée qui sépare la Cruz de Corretas.

Dans la nuit du 14 mai, il y eût un conseil de guerre; ce fut l'empereur qui le présida. L'armée impérialiste avait épuisé tous ses approvisionnements, elle allait être réduite aux dernières extrémités. Manquant de farines, l'intendant faisait abattre chaque jour un certain nombre de chevaux et de mulets, qu'il était d'ailleurs, faute de fourrages, impossible de nourrir. Cette ressource devait bientôt faire défaut; aussi Maximilien voulait-il tenter une sortie vigoureuse et s'ouvrir un passage à travers les lignes ennemies. A onze heures, les troupes étaient sous les armes, l'artillerie en position : tout était prêt pour l'attaque. Mais, au dernier moment et par suite de la lenteur des généraux, le prince dut contremander la sortie.

Déjà l'armée était vendue. Le fort de la Cruz allait être occupé, une heure plus tard, par les troupes d'Escobedo, et celui qui trahissait ses compagnons d'armes était le colonel du régiment de l'impératrice, le gardien de la clef de Queretaro, le commandant du fort de la Cruz, Lopez ! Il livrait la ville à Escobedo pour trois mille onces d'or — quarante-huit mille piastres ! — Vers minuit, l'avant-garde des dissidents, protégée par l'obscurité, quitta son camp et arriva devant le couvent sans bruit. Lopez ordonna à ses hommes de mettre bas les armes et ouvrit les portes à l'ennemi. Maximilien, qui, plein de confiance dans le colonel, dormait paisiblement, était irrévocablement perdu.

Aux premières lueurs de l'aube, l'empereur était sur pied; il apprit aussitôt qu'un événement extraordinaire s'était accompli. Réveillant le prince de Salm-Salm, il se dirigea vers l'enceinte extérieure du couvent; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'un détachement de soldats, conduits par le colonel Rincon Gallardo, l'entoura. Lopez accompagnait ce détachement; ce fut lui qui désigna le prince à ses ennemis, en s'écriant : « C'est lui, saisissez-le. » Un incident se produisit alors. Le colonel Gallardo, brave militaire qui paraissait ne pas goûter la trahison de Lopez, s'approcha de l'Empereur et lui dit : « Vous êtes un particulier et non un soldat, partez; » et, à ces mots, il le poussa hors du couvent. Maximilien se dirigea vers le Cerro de la Campana, à l'autre extrémité de la ville. Les officiers et les soldats impérialistes qui n'avaient pas encore été capturés se dirigèrent également vers ce point.

Jusqu'alors quelques coups de feu seulement avaient été tirés. Le général Corona avait fait entrer dans le couvent d'abord, ensuite dans la ville, la plus grande partie de l'armée, et il avait ainsi pris à revers toutes les positions

impérialistes, dont les défenseurs jetaient leurs armes. Le général Miramon n'était pas disposé à se soumettre aussi facilement ; ralliant une partie du régiment de l'impératrice, qu'il rencontra dans la *calle de las Capuchinas*, la plus large rue, il tint tête aux assaillants. Un coup de feu l'atteignit au visage, au-dessous de l'œil gauche, et le priva momentanément de la vue. Avant qu'il eût repris ses sens, tous ses soldats s'étaient rendus, et lui-même était prisonnier dans une maison voisine.

Pendant ce temps, Maximilien avait gagné le Cerro de la Campana, où il avait été rejoint par les généraux Méjia, Castillo et Avellano, ainsi que par le prince de Salm-Salm et plusieurs autres de ses officiers ; mais il comprit bientôt que toute résistance était impossible. Quatre bataillons d'infanterie et toute la cavalerie ennemie environnaient le Cerro. L'empereur fit alors arborer un drapeau blanc, formé de lambeaux d'étoffes, et se rendit, avec tout son état-major, au général Corona. On permit aux prisonniers de conserver leurs chevaux, et, quelques heures après, on les conduisit au couvent de la Cruz. En envoyant son épée à Escobedo, le prince lui fit dire qu'il avait trois faveurs à demander : Il désirait qu'on ne l'insultât pas, mais qu'on le traitât en prisonnier de guerre ; il voulait être fusillé le premier, si quelqu'un devait l'être ; enfin, dans le cas où il serait passé par les armes, il priait ses ennemis de ne faire subir à son corps aucune mutilation.

Du couvent de la Cruz, l'empereur fut transféré, avec ses officiers, à celui de Santa-Teresita, et on les logea dans des chambres très-peu confortables. Pendant deux ou trois jours, ils dormirent sur la terre nue. L'arrivée de Mme de Salm-Salm et ses démarches auprès de Juarez eurent pour résultat d'améliorer un peu leur condition : on les con-

duisit dans un aûtre couvent, celui de *las Capuchinas*, et on autorisa leurs amis à leur faire parvenir des provisions, du vin et des vêtements.

Dès que la capitulation de Queretaro fut connue, la France, l'Angleterre, la Russie et la Prusse chargèrent leurs ambassadeurs à Washington de joindre leurs prières à celles de l'ambassadeur autrichien, à l'effet de protéger les jours de l'empereur. Toutes les puissances agirent de même, et la reine Victoria, en particulier, ajouta qu'il s'agissait de « sauver la vie à un proche parent qui lui était cher. »

On pouvait donc espérer que Maximilien ne courrait aucun péril, et lui-même télégraphiait à Vienne qu'il n'avait rien à craindre, quand le 1er juillet, la funèbre nouvelle de sa mort se répandit dans Paris. Le *Moniteur du soir* publiait les lignes suivantes :

« Un télégramme privé, parvenu en Europe par voie de New-York, annonce que, contrairement aux espérances inspirées par les précédentes nouvelles, l'empereur Maximilien aurait été condamné à mort par les libéraux, et que la sentence aurait été exécutée le 19 juin.

» On attend avec anxiété des dépêches plus authentiques et plus explicites que le télégramme de New-York, et l'on conserve encore l'espoir de voir démentir la nouvelle de cette exécution, qui a produit en France comme en Europe une douloureuse impression. »

Les premiers détails arrivèrent bientôt. Tout était fini : la trahison n'avait été que le hideux prélude d'une cruelle vengeance. L'empereur avait été jugé et fusillé clandestinement près de Queretaro, dans la matinée du 19 juin ; les villes de Mexico et de la Vera-Cruz s'étaient rendues le 20 et le 27, sans condition.

Le drame apparaissait encore plus affreux si l'on regar-

dait du côté de Miramar. Il y avait là une noble femme que le désespoir avait rendue folle. Dieu lui faisait la grâce de ne pas comprendre ce qui se passait; son intelligence, fermée à la vie réelle, se repliait dans ses souvenirs, et elle songeait constamment à celui qu'elle avait quitté. Ses yeux se tournaient sans cesse vers l'Adriatique, car elle espérait toujours voir poindre à l'horizon le vaisseau qui devait ramener son époux; et elle ne verrait peut-être pas son cercueil!

En attendant, comme Juarez et les siens laissaient deviner qu'ils rendraient la dépouille mortelle de leur victime moyennant une somme d'argent considérable, l'empereur d'Autriche avait résolu d'envoyer le vice-amiral Tegethoff au Mexique, afin d'obtenir le corps de son frère au prix que le dictateur exigerait. Pour assurer le succès de cette mission, Sa Majesté Apostolique désirait la faire appuyer par la France et par les Etats-Unis. Le vice-amiral partit de Vienne, et, passant par Paris, se rendit à Londres afin de s'embarquer ensuite à Liverpool. Pendant ce temps-là, on hâtait à Pola l'armement de la frégate *Novara*, et l'on construisait à bord une chapelle ardente destinée à recevoir les cendres de Maximilien. La *Novara* devait être accompagnée d'une flotille de petits bâtiments à vapeur qui lui feraient une escorte d'honneur. C'était précisément cette frégate qui avait transporté le jeune empereur de Miramar à la Vera-Cruz.

Voici comment *le Moniteur universel* du 5 juillet annonça le fatal événement :

« La nouvelle qui s'était répandue depuis plusieurs jours et qui avait soulevé dans tous les cœurs une profonde indignation, est arrivée officiellement d'Amérique. L'empereur Maximilien a été fusillé le 19 juin, sur l'ordre de Juarez,

par les misérables entre les mains desquels il était tombé.

» Ce malheureux prince, qui avait été reconnu, il y a quatre ans, comme souverain légitime du Mexique par toutes les puissances de l'Europe, n'avait pas voulu quitter ce pays après le départ de l'armée française. Malgré les périls de l'entreprise, il avait tenu à honneur de tenter un suprême effort pour sauver ceux qui s'étaient attachés à sa personne et dévoués à sa cause.

» Se mettant courageusement à la tête de ses partisans, il avait réuni une armée assez nombreuse. Il se trouvait à Queretaro dans une position presque inexpugnable ; même en cas de revers, il pouvait, avec ses troupes, se retirer par les montagnes vers la mer.

» Mais il comptait sans la trahison. Un homme du nom de Lopez, qui avait su capter sa confiance, a odieusement livré l'empereur pendant son sommeil pour une somme d'argent.

» L'assassinat de l'empereur Maximilien excitera un sentiment universel d'horreur.

» Cet acte infâme ordonné par Juarez imprime au front des hommes qui se disent les représentants de la république mexicaine une flétrissure qui ne s'effacera pas : la réprobation de toutes les nations civilisées sera le premier châtiment d'un gouvernement qui a à sa tête un pareil chef. »

Une lettre du Mexique contenait ce récit :

« L'empereur Maximilien, peu de moments avant son exécution, demanda à l'officier qui le gardait la permission de parler aux soldats de l'escorte qui devait le fusiller.

» Le chef ayant accédé à cette demande, fit entrer l'escorte. Aussitôt que les soldats furent présents, l'empereur, tirant quelques pièces d'or, les leur distribua.

« Prenez, leur dit-il ; ces pièces d'or sont la récompense

d'une faveur : visez moi bien ; ne tremblez pas en présence de celui qui était hier votre empereur. »

» Puis il tira un porte-cigares en argent ciselé, enrichi d'or et de pierres fines, distribua les cigares qu'il renfermait, et, se dirigeant vers un soldat qui semblait plus abattu que les autres, il lui dit : « Prends cet objet, garde-le comme un souvenir.

Un correspondant du *Morning-Post* donnait, de son côté, des détails non moins intéressants :

« La sentence du conseil de guerre fut soumise à Escobedo et par lui approuvée le 15 ; c'est le même jour que les condamnés furent informés qu'ils seraient fusillés à trois heures dans l'après-midi du 16, ce qui leur donnait vingt-quatre heures pour se préparer à la mort.

» Ils demandèrent qu'on leur accordât trois jours de plus pour écrire à leurs familles, préparer leurs testaments et faire leur paix avec le ciel. Mais comme s'il eût voulu leur faire sentir davantage l'amertume de la mort, Escobedo rejeta leur demande, et, jusqu'à trois heures, le 16, les prisonniers crurent qu'ils seraient fusillés ce jour-là.

» On les informa ensuite qu'ils avaient un sursis jusqu'au 19, à sept heures du matin. La condition physique des prisonniers était on ne peut plus misérable. Tous étaient malades. Méjia souffrait depuis longtemps d'un mal qui le tuait lentement. Miramon était faible encore des suites de sa blessure et d'une attaque de fièvre. Maximilien n'était point encore remis du coup dont il avait été comme foudroyé après la prise de Queretaro.

« Durant leur emprisonnement, qui avait duré trente-cinq jours, on les avait traités d'une manière infâme et avec une révoltante inhumanité. Leur nourriture était insuffisante et leurs aliments d'une qualité détestable. Ils

manquaient de tous les objets de première nécessité pour leur toilette, et ils étaient claquemurés dans des cachots infectés de vermine.

» Maximilien s'est montré constamment plein de sérénité, de patience et de dignité. Ses compagnons étaient également braves, mais ils supportaient moins héroïquement les ignobles insultes dont on les accablait. Révoltantes et presque incroyables ont été, à ce qu'on dit, les scènes qui se sont passées immédiatement avant l'exécution et au moment même de l'éxécution. Ils ont été menés à travers les rangs pressés et les huées d'une soldatesque féroce, au milieu de la plus vile populace, qui les accablait des épithètes les plus outrageantes; et, s'il faut en croire un récit, on leur jetait des ordures.

» L'empereur a, jusqu'au dernier moment, conservé son attitude calme. Immédiatement avant qu'il fût tué, il adressa quelques paroles à Escobedo, qui présidait à cet assassinat; mais le bruit et la confusion qu'il y avait alors ne permirent pas à ceux de qui je tiens ces détails de les entendre.

» Maximilien a été fusillé faisant face à ses exécuteurs. On a observé que, jusqu'au bout, son visage n'a pas changé de couleur. »

Le 27 juillet, la princesse Charlotte partit de Miramar pour Bruxelles avec la reine des Belges. Durant le voyage, l'impératrice s'entretint constamment avec son auguste belle-sœur, et l'on put remarquer une légère amélioration dans son état mental. Elle s'attendrissait on songeant qu'elle allait revoir ses frères et son pays, qu'elle avait quitté dix ans auparavant, pleine d'illusions et d'espérances, pour suivre son époux.

Le château de Tervuéren, où l'impératrice fut installée,

appartient au domaine national; une loi l'a mis à la disposition de la famille du roi. Avant la révolution de 1830, il était habité une partie de l'année par les princes de la famille d'Orange, et on l'a conservé dans l'état où il était à cette époque; le mobilier n'a pas changé. Bâti, sans doute, pour servir de rendez-vous de chasse, il est entouré d'un parc immense, entièrement clos de nuit et plein de gibier. C'est un des sites les plus pittoresques de Bruxelles. On espérait que l'air natal, les soins persévérants des siens et les efforts de la science amèneraient, dans ce paisible séjour, le complet rétablissement de l'infortunée princesse.

Le vice-amiral de Tegethoff était au Mexique dans les premiers jours de septembre; il put bientôt remettre à M. Lerdo de Tejada la lettre suivante, adressée au ministre de Juarez par M. de Beust :

« Vienne, 25 septembre 1867.

» Excellence,

» Une mort prématurée ayant enlevé l'archiduc Ferdinand-Maximilien à sa famille, Sa Majesté Impériale, Royale et Apostolique, éprouve le désir bien naturel que les restes mortels de son frère infortuné reposent à côté des cendres des autres princes de la maison d'Autriche. Le père, la mère et les frères de l'auguste mort éprouvent le même ardent désir, ainsi que tous les autres membres de la famille impériale. L'empereur, mon auguste maître, a la confiance que le gouvernement mexicain, écoutant la voix de l'humanité, ne refusera pas de soulager la juste douleur de Sa Majesté et ne s'opposera pas à la réalisation de son désir.

» A cette fin, le vice-amiral de Thegethoff a été envoyé au Mexique avec l'ordre de présenter au président une requête pour obtenir la transmission des restes du frère bien-aimé de Sa Majesté impériale et de les remporter en Europe. Je suis chargé, en ma qualité de ministre de la maison de l'empereur, de prier Votre Excellence de vouloir bien faciliter au vice-amiral l'autorisation nécessaire à l'objet de sa mission.

» J'ai l'honneur, Excellence, de vous prier d'exprimer d'avance au chef de l'Etat les sentiments de gratitude de la famille impériale, et d'accepter pour vons-même l'expression de la même gratitude pour les bons services que vous pourrez lui rendre.

» Je profite de la même occasion pour faire parvenir à Votre Exéellence l'assurance de ma haute considération,

» Beust,

» *chancelier de l'empire et ministre de la maison de l'empereur.* »

M. Lerdo répondit en ces termes au ministre de l'empereur François-Joseph :

« Mexico, 4 novembre 1867.

» Excellence, le vice-amiral de Tegethoff m'a remis la note que Votre Excellence m'a adressée à la du 25 septembre dernier.

» Dans cette Note, Votre Excellence m'informe que Sa Majesté l'empereur d'Autriche éprouve le naturel désir que les restes mortels de son frère l'archiduc Ferdinand-

Maximilien reposent à côté des cendres des autres princes de la maison d'Autriche ; que le père, la mère et les frères du défunt archiduc partagent ce désir, ainsi que tous les autres membres de la famille impériale, et que Sa Majesté l'empereur, ayant la confiance que le gouvernement mexicain, obéissant à un sentiment d'humanité, facilitera la réalisation de ce désir, a envoyé au Mexique le vice-amiral de Tegethoff pour solliciter du président la permission d'emporter en Europe les restes mortels de l'archiduc.

» Comprenant parfaitement combien sont justes les sentiments invoqués par la note de Votre Excellence, le président de la République n'a pas hésité à prendre les mesures nécessaires pour que les vœux de l'empereur d'Autriche et de la famille impériale soient accomplis avec respect. Conformément aux ordres du président, j'ai informé le vice-amiral de Tegethoff que les restes mortels de l'archiduc Ferdinand-Maximilien seraient aussitôt confiés à ses soins pour les transporter en Autriche et s'acquitter ainsi de sa mission.

» J'ai l'honneur, Excellence, de vous assurer de ma plus haute considération.

» Lerdo de Tejada. »

Dès que cette lettre fut parvenue à Vienne, l'escadre autrichienne, commandée par le contre-amiral Pokorny, reçu l'ordre de se tenir prête à prendre la mer pour se rendre au-devant de la *Novara*, qui allait ramener la dépouille mortelle de l'empereur Maximilien. Cette escadre, composée de trois frégates, d'une corvette et d'une ca-

nonnière à vapeur, devait recevoir le bâtiment à l'entrée de l'Adriatique et l'escorter jusqu'à Trieste.

Le corps arriva à la Vera-Cruz le 25 novembre, et fut déposé dans une chapelle latérale de la cathédrale.

L'amiral Tegethoff fit procéder immédiatement par une commission à sa reconnaissance et à sa réception. Pendant la nuit du 26, les sous-officiers de l'équipage de la *Novara* montèrent la garde dans la chapelle, pendant que les troupes auxiliaires veillaient au dehors.

Le 26, de bonne heure, les embarcations se détachaient de la frégate mouillée dans le port; la plus grande barque était tendue de drap noir, remorquée par deux canots que conduisaient seize marins, et suivie par deux autres canots portant le vice-amiral, des officiers et des marins en grande tenue. Les embarcations avaient élevé à la hauteur du mât de hune le pavillon impérial autrichien en deuil.

Dans l'église, on releva le corps, enfermé dans trois caisses, et on le couvrit d'un drap noir; on le conduisit ensuite, en le plaçant dans une voiture attelée de quatre mules blanches, jusqu'au môle, où il fut déposé dans le bateau mortuaire.

Le convoi quitta la Vera-Cruz un peu après sept heures; la frégate, après avoir salué le corps, conformément au règlement, le reçut dans la chapelle établie au milieu de la batterie et décorée des emblèmes archiducaux.

L'aumônier récita les prières d'usage pour les morts et l'absoute, des postes d'honneur gardaient la chapelle. A midi, la frégate s'éloigna du port.

La *Novara* arriva à Cadix le 2 janvier 1868. Le 15, à sept heures du soir, elle entra silencieusement dans le port

de Trieste; les deux frères de l'illustre défunt, les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor se rendirent immédiatement à bord pour déposer une couronne sur le cercueil de l'empereur. Une partie du pont du navire avait été transformée en chapelle ardente. Le cercueil, en bois de rose, reposait sur un magnifique catafalque; quatre prêtres récitaient les prières des morts, et quatre marins en tenue d'abordage étaient en faction.

Le 16, dès sept heures du matin, les batteries de terre et de mer commencèrent à tirer de minute en minute; à neuf heures, la *Novara* s'approcha du quai, et le corps fut transporté par les sous-officiers de la frégate sur un superbe char funèbre traîné par six chevaux. Une immense couronne de lauriers, cueillis dans les jardins de Miramar, par les soins de M. Radonetz, préfet de de ce château, surmontait le cercueil; les rubans qui l'enlaçaient étaient blancs et rouges, avec des inscriptions brodées en or et envoyées par l'archiduchesse Sophie. Au-dessus de cette couronne on en remarquait trois autres, hommage du corps de la marine de Pola, de la garnison de Queretaro et du gouverneur de Ténériste.

Le char était suivi par les archiducs, l'amiral Tegethoff, le personnel de la cour de l'empereur Maximilien, la députation de la marine et les représentants des puissances étrangères. À la station du chemin de fer, le corps, placé sur un wagon, fut dirigé sur Vienne, accompagné de l'amiral et des chambellans du feu prince. Jamais cérémonie n'avait été plus solennelle et plus triste; la ville entière était en deuil; tous les établissements publics et la plupart des maisons particulières avaient arboré le drapeau noir. Une souscription, ouverte spontanément pour élever une statue au frère de François Joseph, avait

produit en très-peu de temps la somme de 8,000 florins.

Le convoi arriva le lendemain à Vienne, et le corps fut déposé dans une chapelle provisoire. Le 18, à sept heures du matin, il fut transporté à la chapelle du château, et placé sur un catalfalque recouvert d'un drap noir, où il reçut la bénédiction. Près du cercueil, on plaça, avec les couronnes offertes la veille au héros, la couronne impériale du Mexique, celle de prince autrichien et le chapeau d'archiduc; au pied et autour, on voyait, sur des coussins de velours noir, les insignes des ordres conférés au défunt : ceux de la Toison d'or, de Saint-Etienne de Hongrie, de l'Aigle et de la Guadulpe du Mexique. Aux quatre coins du catafalque, des officiers de la marine et des gardes du corps formaient le poste d'honneur. L'entrée de la chapelle était gardée par un matelot et un soldat d'infanterie de la marine.

L'affluence du public dans la cour du château était immense. A dix heures, la musique du palais chanta le *Miserere*, et de midi à une heure on sonna toutes les cloches des églises de la ville.

La cérémonie funèbre eut lieu à trois heures dans l'église des Capucins. L'empereur et tous les membres de la famille impériale s'y rendirent incognito, et attendirent dans la salle du réfectoire du couvent l'arrivée du cercueil; ils allèrent alors prendre les places qui leur étaient réservées près du catafalque. Les grands dignitaires de la cour, le corps diplomatique et les représentants des cours étrangères remplissaient l'espace disponible.

Quand l'archevêque-cardinal Rauscher eut donné l'absoute, les musiciens de la chapelle impériale entonnèrent le *Libera me, Domine, de morte æternâ*, et, à la fin de ce chant, les pères capucins, aidés par les sous-officiers de

marine, descendirent le cercueil dans le caveau, où l'accompagnèrent l'empereur François-Joseph et les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor, suivis seulement du grand-maître du la cour, du vice amiral de Tegethoff et de deux chambellans. Les princes furent témoins de la remise des cendres au gardien des pères capucins. Lorsque les dernières prières eurent été récitées, ils se retirèrent les yeux baignés de larmes. L'impératrice Elisabeth, à cause de l'état de sa santé, ne s'était pas rendue à l'église des capucins; mais Sa Majesté assistait au service célébré le matin dans la chapelle du château.

On avait envoyé de Vienne à Trieste un cercueil en cuivre destiné à renfermer celui dans lequel les restes du prince Maximilien avaient été placés par les soins de Juarez. Mais la mesure en avait été prise inexactement, et la caisse de cuivre faite à Vienne se trouva trop petite pour contenir la bière mexicaine. On en commanda aussitôt une autre plus large, sur le dessus de laquelle serait gravée l'inscription que portait la première :

FERDINANDUS·MAXIMILIANUS·
ARCHIDUX·AUSTRIÆ·
NATUS·IN·SCHOENBRUNN·
VI·JULII·MDCCCXXXII·
QUI·
IMPERATOR·MEXICANORUM·
ANNO·MDCCCLXIV·ELECTUS·
DURA·ET·CRUENTA·NECE·
QUERETARI·XIX·JUNII·MDCCCLXVII·
HEROICA·CUM·VIRTUTE·
INTERIIT·
H·S·E·

L'empereur du Mexique repose à côté de l'archiduchesse Marie, fille de l'archiduc Arbert, qui, quelques semaines avant la catastrophe de Queretaro, avait succombé, dans tout l'éclat de la jeunesse, aux suites de cruelles brûlures. Là, dans cette modeste tombe, dépouillée de tout faste princier, confiée à la garde ou, pour mieux dire, aux prières de pauvres moines vivant de la charité publique, il appartient tout entier à l'histoire, et elle dira que, dans sa tâche laborieuse comme gouverneur général du royaume Lombard-Vénitien, aussi bien que dans sa périlleuse mission au delà des mers, il déploya ces rares et sublimes vertus qui, suivant l'expression d'un des plus grands poëtes italiens,

Trae uom dal sepolero e to fa eterno.

Quand l'impératice Charlotte fut informée de la mort de son époux, son premier mouvement fut un cri de douleur, suivi immédiatement de larmes abondantes. Puis, reprenant toute la fermeté de son caractère, elle redevint calme, et dit que depuis quelque temps elle soupçonnait un grand malheur. Sa Majesté demanda aussitôt des vêtements de deuil; depuis lors, la reine des Belges ne quitta plus sa belle-sœur, qui avait supporté cette terrible épreuve sans que sa santé en eût été aggravée. On avait d'abord hésité à lui parler des circonstances qui avaient accompagné l'événement de Queretaro ; mais les médecins avaient été d'avis qu'on ne lui cachât rien, convaincus que ce récit exercerait une influence salutaire sur l'esprit de l'auguste malade, et leur prévision s'était réalisée. L'impératrice, ayant reçu une lettre de la condoléance d'une dame haut placée, qui appartenait précédemment à l'entourage de la famille im-

périale mexicaine, lui répondit elle-même, et lui exprima sa gratitude en des termes aussi clairs que bien sentis.

Les reliques du prince Maximilien ne tardèrent pas à arriver à Vienne, apportées par le docteur Basch. Elles furent bientôt distribuées aux personnes qui se rattachaient au glorieux défunt par des liens de parenté ou d'affection, d'après les indications données par l'empereur lui-même la veille de sa mort. L'impératrice Charlotte eut l'anneau nuptial ; l'empereur d'Autriche, la croix de chevalier de l'ordre mexicain de l'Aigle fondé par Maximilien, ainsi qu'une médaille d'or avec l'image de Sainte-Marie-de-Guadalupe, croix et médaille que l'empereur avait portées. Sa Majesté l'impératrice reçut un souvenir en émail ; — la reine Caroline-Auguste, un petit chapelet ; — la grande duchesse Sophie, deux bagues et le scapulaire traversé par une balle, ainsi qu'un portrait brodé que les dames de Queretaro avaient offert à l'empereur à son entrée dans cette ville ; — l'archiduc Charles-Louis, le chapelet que l'empereur avait à ses derniers moments ; — l'archiduc Charles-Victor, une médaille d'argent représentant la Mère de Dieu ; — la reine d'Angleterre, un médaillon avec une boucle de cheveux de l'impératrice Charlotte ; — le roi des Belges, la croix de chevalier de l'ordre de Guadalupe, portée par l'empereur pendant le siége de Queretaro ; — le comte de Flandre, la montre et la chaîne de Maximilien ; — la princesse Marie Auerspery, autrefois dame d'honneur de l'impératrice Charlotte, un éventail en feuilles de palmier ; — le comte Nadick de Futak, grand chambellan de Maximilien lorsqu'il était archiduc, une paire de boutons de chemise ; — le marquis Corio, une autre montre de l'empereur et des éperons d'or ; — le comte de Bombelles, un lorgnon de l'empereur; — le capitaine de vaisseau Radonez, un petit miroir de

main de l'empereur; — le docteur Illek, médecin en chef de la maison, *l'Histoire d'Italie*, de César Cantu, avec une inscription olographe de l'empereur, et une canne. — Le docteur Basch donna au grand chambellan le *sombrero* que portait Maximilien pendant sa captivité de Queretaro : cette pièce était destinée, par la volonté même du prince, au musée de Miramar.

Telle fut la fin de cette guerre, entreprise d'abord par trois puissances, et poursuivie ensuite par la France seule, dans le but d'établir au Mexique un gouvernement régulier capable de maintenir l'ordre et d'assurer la sécurité de nombreuses familles européennes.

Quant au prince Maximilien, on peut dire qu'il aura une belle page dans les annales de notre époque. L'histoire honorera son dévouement à une noble mission, son énergie au milieu des circonstances les plus difficiles pour défendre le pouvoir qui lui était confié. En tombant comme un vaillant soldat, il avait tenu d'une manière éclatante la promesse de garder intact le nom illustre de ses aïeux, même sur les ruines de son empire.

CHAPITRE XIV

Fin de 1868. — Conclusion.

A peine l'empereur Maximilien était-il tombé que l'anarchie reprit ses droits, compromis par la création d'un gouvernement dont l'établissement eût mis un terme au règne des factions acharnées à s'entre-détruire. Les chefs du parti victorieux, juaristes et adhérents, commencèrent aussitôt à se combattre à outrance. Ils en vinrent aux mains à plusieurs reprises, à Tampico, et cette ville tomba au pouvoir du général Ortega. A Jalisco, il se forma un parti intermédiaire, qui se targuait d'impartialité, et qui n'en pillait pas moins tout le monde indistinctement. Quoi qu'il en fût, Juarez ne tarda pas à se porter à la réélection de la présidence, et il fut nommé à une grande majorité. Rentré à Mexico, il s'occupa de choisir les ministres plénipotentiaires qu'il songeait à accréditer auprès des cours étrangères. Un traitement de 30,000 piastres par an lui fut alloué.

Tout cela n'empêcha pas qu'une insurrection n'éclatât, au mois de décembre, dans le Yucatan, fomentée par

Santa-Anna, qui avait fourni des hommes et de l'argent au colonel Villafana, et l'avait mis à même de s'emparer de Merida, capitale de la province. Les rebelles s'emparèrent ensuite de Lisal, et il fallut que Juarez envoyât 3,000 hommes et plusieurs frégates pour bloquer la place et comprimer ce mouvement.

Les choses n'allaient pas mieux sur d'autres points : partout des *pronunciamentos* et des brigands. Négrette était à Tarmaulipas et se déclarait pour Ortega ; celui-ci, de son côté, tenait pour Durango. La montagne était soulevée jusqu'à Queretaro, et Marquez y avait proclamé l'empire avec l'impératrice. Morelia et le Sud se montraient très-opposés à Juarez. Enfin les forces, disséminées de part et d'autre, entretenaient la révolution et l'anarchie dans les diverses provinces. Du côté du Pacifique, les subdivisions entre les chefs n'étaient pas moins profondes que dans l'intérieur et vers l'Atlantique ; des généraux avaient résolu, disait-on, de fonder dans cette région un Etat indépendant. Il s'en fallait donc beaucoup que le calme et l'ordre fussent rétablis parmi les populations sur lesquelles s'étendait l'autorité du président.

Ce n'est pas tout. Dans le courant du mois de mars 1868, une conspiration fit courir de sérieux dangers à Juarez. Les conjurés ne se proposaient rien moins que de l'assassiner ainsi que ses ministres. Le jour même où ils devaient exécuter leurs projets, ils furent dénoncés par des soldats du 7e régiment de ligne, arrêtés pour la plupart, et mis en jugement. Peu de temps après, on signalait une nouvelle insurrection dans le Yucatan, et des soulèvements dans l'Etat de Puebla et sur d'autres points.

L'anniversaire de la mort de Maximilien et des généraux Mejia et Miramon fut célébré dans la capitale et dans les

principales villes par des messes de *Requiem*. A Mexico, une foule immense encombrait les églises. On paraissait respecter d'autant plus la perte du prince que la situation politique était toujours déplorable : il n'était pas une seule province où l'autorité du président s'exerçât sans conteste. Les insurgés, au nombre de plus de 6,000 hommes, occupaient une grande partie du territoire.

Pendant ce temps-là, la veuve de l'empereur languissait en Belgique, et l'espoir qu'on avait eu de l'arracher au mal qui la minait diminuait de jour en jour. Le calme qui avait paru dans son esprit avait fait place à un trouble qui s'accentuait de plus en plus. La malheureuse princesse n'avait plus de moments lucides ; toutes ses terreurs étaient revenues : elle voyait encore partout des gens qui la poursuivaient pour l'empoisonner, et refusait absolument de quitter le lit. Le 7 août, elle reçut, au château de Laeken, qu'elle habitait depuis quelque temps, la visite de l'archevêque de Malines, Mgr Deschamps, qui avait toujours conservé beaucoup d'inflence sur son esprit; mais elle l'accueillit d'une façon peu agréable et refusa de l'entendre. Son état aujourd'hui paraît être beaucoup moins inquiétant.

A cette date, les nouvelles du Mexique n'étaient pas moins tristes que par le passé. Les rebelles étaient bien organisés, et l'insurrection se propageait rapidement. Les habitants de la Vera-Cruz s'attendaient à être attaqués d'un moment à l'autre. Aucun événement grave n'est néanmoins survenu depuis ce temps, et le gouvernement de Juarez se soutient au milieu des difficultés que les mécontents lui suscitent.

Il serait hors de saison de faire ici le procès du président; l'équité veut, au contraire, que l'on rende justice à ses efforts pour fonder un état de choses régulier, comme

aussi à la modération qu'il a montrée après la victoire, à la protection dont il a couvert les résidents étrangers, et particulièrement les Français, dans la mesure de son pouvoir. Mais, en présence des dissensions qui déchirent le pays, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la cause juariste n'est pas la cause du Mexique, et que le salut de la nation mexicaine était ailleurs que là où l'on a persisté à le placer. Ainsi que le dit M. Massseras, il ne suffit pas qu'un arbre soit planté au nom de la liberté et de la république, et arrosé du sang d'un souverain, pour qu'il donne de l'ombre et des fruits.

FIN

TABLE

— LILLE. TYP. J. LEFORT. MDCCCLXXI —

CONSTANTINOPLE, depuis Constantin jusqu'à nos jours; par M. de Montrond.

DIEU, le Christ, son Eglise, ses Sacrements; par M. l'abbé Petit.

DORSIGNY (les), ou Deux Educations; par S. Bigot.

ÉTUDES ET PORTRAITS; par M. Poujoulat.

FLEURS DES MARTYRS au XIX[e] siècle; Chine et Cochinchine; par A. S. de Doncourt.

GERBERT, archevêque de Reims, pape sous le nom de Sylvestre II; sa vie et ses écrits; par M. l'abbé Loupot.

HINCMAR, archevêque de Reims; sa vie, ses œuvres, son influence; par le même.

LACORDAIRE (le P.); par M. de Montrond.

LAURE DE CERNAN; par l'auteur du *Château de Bois-le-Brun*.

MUSICIENS (les) LES PLUS CÉLÈBRES; par M. de Montrond.

NAPLES : histoire, monuments, beaux-arts, littérature. L. L. F.

POÈTES LES PLUS CÉLÈBRES : français, italiens, anglais, espagnols.

PRELATS (les) les plus illustres de la France; par M. de Montrond.

SAINT AMBROISE; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT ATHANASE; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT BASILE; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT BERNARD; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT CYPRIEN; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME; sa vie et extraits de ses écrits.

SAINT LAURENT, diacre et martyr; par M. l'abbé Labosse. 4 *grav.*

SAINT MARTIN, évêque de Tours; par M. de Montrond.

SAVANTS (les) LES PLUS CÉLÈBRES; par le même.

SICILE (la) : souvenirs, récits et légendes; par M. l'abbé V. Postel.

SYRIE (la en 1860 et 1861 : massacres du Liban et de Damas, et expédition française; par M. l'abbé Jobin.

VARIETÉS LITTERAIRES; par M. Poujoulat.

VENDEVILLE (Mgr Jean), évêque de Tournai; par le R. P. Possoz.

VIE DE SAINT ELOI, évêque de Noyon et de Tournai; par saint Ouen; traduite et annotée par M. l'abbé Parenty.

WISEMAN (le cardinal) : étude biographique; par M. de Montrond.

In-8° à 1 fr. 50.

A TRAVERS L'OCÉANIE; par M[me] la comtesse de Drohojowska.

BON (le) CONSEILLER; avis, maximes, sentences. *Avec approb.*

CONQUÊTES DU CHRISTIANISME en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie; par C. Guénot.

DOM LÉO, ou le Pouvoir de l'amitié; par E. S. Drieude.

EDMOUR ET ARTHUR; par le même.

ÉPREUVES DE LA PIÉTÉ FILIALE; par le même.

ÈRE (l') DES MARTYRS; par l'abbé de Saint-Vincent.

EUROPE (l') CHRÉTIENNE; par C. Guénot.

FLEURS DES MARTYRS au XIXe siècle : Corée et Maduré; par A. S. de Doncourt.

GUERRE (la) DE CENT ANS, entre l'Angleterre et la France; par A. de la Porte.

GUERRE DU MEXIQUE, 1861-1867; par M. L. Le Saint.

HISTOIRE DE LA TOUR-D'AUVERGNE, 1er grenadier de France; par A. Buhot de Kersers.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, d'après Crevier; par Boissart.

JOURNAL DE CLOTILDE; par Mlle S. Wanham.

LIEUX (les) SAINTS; par Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis.

LORENZO, ou l'Empire de la religion; par E. S. Drieude.

MARDIS (les) DE MARGUERITE; par Marie Emery.

MARTYRS (les) DU JAPON; par M. de Montrond.

MENDIANTE (la) DE SAINT-EUSTACHE; par Mme C. Breton.

PAGE (le) DU COMTE DE FLANDRE; par M. Barbé.

ROSARIO, histoire espagnole; par E. S. Drieude.

SANCTUAIRES (les) les plus célèbres de la sainte Vierge en France; par M. de Gaulle. (Première partie).

SANCTUAIRES (les) les plus célèbres de la sainte Vierge en France; par le même. (Deuxième partie).

SCÈNES DE LA VIE DES ANIMAUX; par M. P.

SOLITAIRES (les) D'ISOLA-DOMA; par E. S. Drieude.

UNE GUERRE DE FAMILLE; par Marie Emery.

In-8° à 1 fr. 25.

ALGÉRIE (l') CHRÉTIENNE; par A. Egron.

ALGÉRIE (l'); promenade historique et topographique; par le Dr F. Andry.

AMICIE; par Marie Emery.
APOTRE (l') DE LA CHARITÉ : vie de saint Vincent de Paul.
ARMAND RENTY; par J. Aymard.
BRUNO, ou la Victoire sur soi-même; par Mme de Gaulle.
CROISÉ (le) DE TORTONA; par C. Guénot.
DEUX (les) AMIS; par S. Bigot.
DEVOIR ET VERTU, ou les Forges de Buzançais.
DÉVOUEMENT D'UNE JEUNE FILLE; par Mme Beaujard.
ÉMERAUDE (l') DE BERTHE; par M. Ange Vigne.
ENFANT (l') DE L'HOSPICE; par Marie de Bray.
ERMITAGE (l') DE SAINT-DIDIER; par H. Lebon.
EXEMPLES (les) TRAÇANT LE CHEMIN DE LA VERTU.
FERME (la) DE VALCOMBLE; par M. D.
FERNAND DELCOURT; par S. Bigot.
FLEURS PRINTANIÈRES; par M. de Montrond.
FOURIER DE MATTAINCOURT (le Bx); par M. le comte de Lambel.
FRÈRE (le) ET LA SŒUR; par F. Villars.
GERMAINE COUSIN (sainte); par M. de Montrond.
ILE (l') DES NAUCLÉAS; par Mme Grandsard.
JEANNE D'ARC : récit d'un preux chevalier; par M. de Montrond.
LEQUEL DES DEUX? par S. Bigot.
MÉMOIRES D'UNE ORPHELINE; par Marie Emery.
MES PAILLETTES D'OR; par M. de Montrond.
NÈGRES (les) DE LA LOUISIANE; par Marie Emery.
OU SE TROUVE LE BONHEUR? par A. S. de Doncourt.
PITCAIRN, ou les Suites d'une révolte; histoire maritime; par Mme de Gaulle.
RÉCITS HÉROIQUES, ou les Soldats martyrs; par Mme Drohojowska.
RÉCITS HISTORIQUES et dramatiques; par Marie Emery.
RÉCITS tirés du Nouveau Testament, ornés de 16 *vignettes.*
RÉNÉ, ou la Véritable Source du bonheur; par J. Aymard.
ROI (le) DE BOURGES; par J. P. des Vaulx.
TROIS (les) BERTHE; par M. P. Jouhannaud.
UNE MAITRESSE D'ÉCOLE; par Aymé Cécyl.

in-8° à 1 fr.

AMANDA DE FITZ-OWALD; par Mlle Brun.
AMIS (les) DU PAUVRE; par C. d'Aulnoy.
AMITIÉ, ou Fortune, Intelligence et Force; par Marie Emery.
BONHEUR D'UNE FAMILLE CHRÉTIENNE; par H. Prévault
CHARITÉ (la) EN ACTION; par Mme Bourdon.

CROIX (la) D'OR, par M. Mestivier.

DANGERS (les) D'UNE AMITIÉ TROMPEUSE; par Mme de Chabannes.

DANIEL RIGOLLOT, ou le Presbytère, la Ferme et le Château.

EDMA, ou le Triomphe de la charité; par Mlle Brun.

ÉLISABETH ET ÉMILIE, ou Prétention et Simplicité; par Mme Farrenc.

FAMILLE (la) HEUREUSE; par H. Prévault.

FAMILLE (la) IRLANDAISE, ouvrage imité de l'anglais.

FORTUNE ET ADVERSITÉ; par M. Brasseur.

GEORGES, ou le Bon Usage des richesses.

HONNEUR (l') D'UN PÈRE; par Marie Emery.

JOIES (les) DE LA FAMILLE; par Mlle Brun.

LEGS (le) DU SERGENT; par Adrienne Depuichault.

LINA, ou l'Orpheline de Magdebourg; par le vicomte de la Morre

MARIE EUSTELLE; par Mme de Gaulle.

MISÉRICORDE ET PROVIDENCE; vie de Mlle de Lamourous.

MODÈLE DES JEUNES GENS; par l'abbé Proyart.

PAPES (les) EN EXIL; par Ch. Clair.

PARFUMS (les) DE LA VIE; par A. S. de Doncourt.

PÈRE (le) DES MALHEUREUX; par J. Aymard.

PRISONNIER (le) DE RUSSIE; par T. Perrin.

RÉCITS DU SOIR; par M. Mahon de Monaghan.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, apôtre des Indes.

SOUS LA TENTE D'UN CASINO; par M. de Montrond.

SOUVENIRS DE DEUX MARINS; par L. Le Saint.

UN ANGE CONSOLATEUR; par J. Aymard.

UN ATELIER DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE; par l'abbé de St-Vincent.

UNE BONNE RÉPUTATION; par Marie Emery.

UNE CROISADE au XIXe siècle, par C. d'Aulnoy.

VÉRITABLE (la) SAGESSE, ou les Sept Dons du Saint-Esprit

— LILLE. TYP. J. LEFORT. MDCCCLXXI. —